Jacques Grand'Maison

Sociologue, Université de Montréal

(1982)

la révolution affective et l'homme d'ici

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
Professeure retraitée du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/
Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée Gemma Paquet, bénévole, professeure de soins infirmiers retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi

Courriel: mgpaquet@videotron.ca

à partir du livre de :

Jacques Grand'Maison, **La révolution affective et l'homme d'ici**. Montréal : Les Éditions Leméac, 1982, 196 pp. Collection : À hauteur d'homme.

M. Jacques Grand'Maison (1931 -) est sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle réitérée le 6 mars 2004 au téléphone par M. Jacques Grand'Maison et confirmée par écrit le 15 mars 2004 de diffuser la totalité de ses œuvres : articles et livres]

Courriel : jgrandmaison@hotmail.com

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 26 avril 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Du même auteur

[Retour à la table des matières](#)

- Crise de prophétisme. Montréal, A.C.C., 1965.
- Le monde et le sacré. Paris, Éditions Ouvrières, 1967-1968, 2 vol.
- Vers un nouveau pouvoir. Montréal, Éditions H.M.H., 1969.
- Nationalisme et religion. Montréal, Beauchemin, 1970, 2 vol.
- Stratégies sociales et nouvelles idéologies. Montréal, H. M. H., 1971.
- Nouveaux modèles sociaux et développements. Montréal, H.M.H., 1972.
- Symboliques d'hier et d'aujourd'hui. Montréal, H.M.H., 1973.
- Le privé et le public. Montréal, Leméac, 1974, 2 vol.
- Au mitan de la vie. Montréal, Leméac, 1975.
- Des milieux de travail à réinventer. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1976.
- Une tentative d'autogestion. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1976.
- Pour une pédagogie sociale d'autodéveloppement en éducation, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 1976.
- Une philosophie de la vie. Montréal, Leméac, 1977.
- Une société en quête d'éthique. Montréal, Fides, 1977.
- Quel homme ? Montréal, Leméac, 1978.
- Quelle société ? Montréal, Leméac, 1978.
- Au seuil critique d'un nouvel âge. Montréal, Leméac, 1979.
- La nouvelle classe et l'avenir du Québec. Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 1979.
- Une foi ensouchée dans ce pays. Montréal, Leméac, 1980.
- De quel droit ? Montréal, Leméac, 1980, 2 vol.

Jacques Grand'Maison

sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal

La révolution affective et l'homme d'ici

Montréal : Les Éditions Leméac, 1982, 196 pp.
Collection : À hauteur d'homme.

Table des matières

[Présentation du livre](#)

[Avant-propos](#)

[Introduction](#)

Chapitre 1. [Où en sommes-nous ?](#)

Chapitre 2. [Semblables et différents](#)

Chapitre 3. [Pour un débat plus qualitatif](#)

Chapitre 4. [Craintes, objections... Vertiges](#)

Chapitre 5. [Une nouvelle conscience](#)

Chapitre 6. [Une autre politique](#)

[Postface](#). Fin du Dieu pervers ?

Présentation du livre

(Texte au verso du livre)

[Retour à la table des matières](#)

Une profonde révolution est en train de bouleverser notre vie affective et aussi notre société. Son mouvement va de la vie privée à la politique, des sensibilités nouvelles à d'autres pratiques sociales. De ce fait, les démarches technocratiques et idéologiques sont contestées, inversées et même disqualifiées. À leur tour, les codes et les traditions, les modèles anciens et nouveaux sont mis en cause au point de nous laisser sans repères pour inventer l'avenir. Ce choc inédit de l'affectif et du politique passe par les rapports les plus fondamentaux, tel celui du masculin et du féminin. Comment les hommes d'ici réagissent-ils face aux requêtes de changement radical que les femmes réclament ? L'extraordinaire explosion culturelle de l'autre parole trouve-t-elle un écho dans la conscience masculine ? Bien des indices incitent à penser le contraire. Et si ce fossé allait se creuser davantage...

En une génération les femmes ont fait des pas de géant, se sont remises en question, ont pensé leur condition en fonction de leur développement. Les hommes n'ont pas engagé encore de dialogue collectif et s'accrochent avec un certain désespoir à leur rôle de mâle dominateur.

Anne Richer

L'idée que l'homme en tant qu'homme est nécessairement plus heureux et mène une existence plus rose que la femme me paraît assez grotesque, car, enfin, beaucoup d'hommes ne sont pas si heureux que cela.

Marguerite Yourcenar

Moi, j'en ai par-dessus le train et l'arrière-train de ma condition masculine et de sa condition féminine. C'est qu'on ne peut plus aller nulle part sans qu'il en soit question... Nos sexes sont en bataille dans toutes les vitrines des librairies, sur tous les grands écrans en couleurs, dans tous les journaux... Faut se reconnaître dans chaque violeur, sentir dans son tréfonds des racines pourries qu'on ne possède pas forcément, s'aliéner avec désinvolture devant le Problème.

Robert Lalonde

La révolution affective et l'homme d'ici

Avant-propos

[Retour à la table des matières](#)

Dans mon propos sur l'homme d'ici, mis au défi de changer sa manière de voir et de vivre, j'ai voulu avancer selon mes résistances, surtout en relation avec les interpellations profondes de la révolution féminine. Une révolution qui, par-delà son inédit, me semble cumuler toutes les autres des derniers siècles, pour les amener à des dépassements inattendus. Plus que des nouveaux chemins d'humanité, il y a là, peut-être, une civilisation autre en gestation et, plus près de nous, une vie autre, une société autre.

Avancer selon ses résistances, c'est, à la fois, faire la vérité au fond de soi, et face à l'autre.

Avancer selon ses résistances, c'est avouer ses attitudes et ses comportements les plus cachés, son « naturel », ses préjugés.

Avancer selon ses résistances, c'est admettre qu'on part de loin, qu'on a de forts coups de collier à donner.

Avancer selon ses résistances, c'est marcher visière levée et refuser de leurrer l'autre, tout en se leurrant soi-même par des sous-entendus plus graves que les pires malentendus.

Avancer selon ses résistances, c'est se transformer à même un héritage qu'on ne peut nier, à même une réalité qui n'a jamais la logique qu'on veut lui donner, et surtout à même ses questions, ses doutes, ses objections, ses contradictions.

Avancer selon ses résistances, c'est plus qu'un cheminement capable d'autocritique, c'est une démarche empathique de libération difficile à la rencontre d'une autre libération aussi difficile.

Mais attention ! il s'agit bien d'avancer, et non pas seulement d'analyser ses résistances ou de les justifier.

On a dit que toute révolution, avant d'éclorre abruptement, a été le fruit d'une longue gestation. Cela vaut tout autant pour ceux qui l'accueillent que pour ceux qui la font. Son succès en dépend. Les adhésions rapides ont toujours été sans lendemain, n'ayant pas été éprouvées au feu d'une conscience, d'une vie qui sont allées au bout d'elles-mêmes, et de l'autre.

En ce domaine, la conscience masculine se contente souvent de « rôder autour ». Quel paradoxe ! un homme de plus en plus indéfini, tout en surface, malgré ses statuts bien ancrés ; un homme souvent incapable de rencontrer l'autre du dedans ; un homme linéaire face à une femme nouvelle de plus en plus riche, complexe, multidimensionnelle qui ne s'accommodera pas d'une pure égalité formelle, mathématique, rituelle, codifiée dans une société masculine bloquée, planquée !

Il ne suffira pas de changer nos couleurs comme le lièvre en hiver. Nous n'éviterons pas non plus des patiences qui burinent des callosités au coeur, comme espaces d'accueil et de semence. Il ne faudrait pas qu'une triste sagesse masculine, toute prête, toute faite, continue de prétendre faire contrepoids à l'espérance montante de l'autre, à l'inédit culturel et politique qu'elle affirme.

Voilà ce qui m'habitait quand j'avancais selon mes résistances dans cet ouvrage risqué. J'invite lecteurs et lectrices à ne poser leur jugement décisif qu'à la fin de cette course à obstacles, où même les faux pas de mon parcours serviront à dénouer mes derniers pièges.

La révolution affective et l'homme d'ici

Introduction

« Un homme nous regardait faire et se sentait banni. À distance, il m'interrogeait et me harcelait par l'Oeil de ses Pères. Je le quittai pour ne pas nous trahir Il me fallait toucher les tables de la Loi qui m'avaient prise aux mots. Il me fallait inventorier leurs règles, exorciser leurs rumeurs... Patiemment, je remuai les archives, déplaçai les codes, déroulai les parchemins, balayai les poussières d'aphorismes décrépits à l'endos d'histoires feintes et de fables surfaites. Des dogmes se transformaient en cendres. Des discours s'émiettaient entre mes doigts... Je m'attardais, tentant de saisir le point aveugle de leur fuite... J'entrepris la narration de ce périple sans savoir si l'antique langue paternelle s'allierait aux langues maternelles naissantes ¹. »

[Retour à la table des matières](#)

Quand la vie, la société, l'histoire se compliquent au point de piéger tous les discours, même les plus scientifiques, on ne peut que sentir un certain vertige devant sa propre parole, dès qu'elle sort de la conversation privée. C'est un peu ce qui m'arrive en livrant un autre jalon de réflexion sur la société d'ici. Est-il sujet plus grave et plus brûlant que la remise en question des rapports hommes-femmes ?

Depuis un bon moment, j'y vois un lieu crucial de vérité qui rejoint la plupart des grands enjeux actuels. Comment réduire ce débat à une nouvelle mode de la critique sociale, à une « cause » à côté de tant

¹ Madeleine Ouellette-Michalska, L'Échappée des discours de l'oeil, Montréal, Nouvelle Optique, 1981, pp. 7-8.

d'autres ? Tous, qui que l'on soit, nous sommes concernés d'une façon ou l'autre. Même le clerc-célibataire que je suis. À plus forte raison, je devrais dire, tellement je me sens partie prenante d'un monde et d'une histoire qui pèsent encore lourdement sur une des libérations les plus légitimes et les plus fondamentales de toute l'aventure humaine.

Ah ! bien sûr, je me rebiffe devant ceux qui « démonisent » mon héritage au point de ne lui reconnaître aucune valeur, aucun rôle dans l'affirmation historique de l'égalité de tous les êtres humains. Mais, en même temps, je me méfie tout autant du travers inverse qui se refuse à reconnaître les énormes déficits de ce même héritage religieux, particulièrement au chapitre de la condition féminine.

L'autre parole

Plus j'écoute l'autre parole, plus je me sens entraîné, malgré moi, dans une sorte de démythification radicale et douloureuse qui dépasse toutes celles que j'avais subies ou entreprises moi-même.

Je me limite ici à un seul exemple pour marquer jusqu'à quel point je suis atteint dans ma fibre la plus sûre. S'il est une valeur à laquelle je tiens dans ce monde qui a tout aplati et désenchanté, c'est bien celle d'une certaine profondeur sacrale de l'expérience humaine. Ministre du sacré par vocation, je suis ultra-sensible à la moindre rayure de cette perle précieuse entre toutes. Et voilà que tout à coup une parole de femme jette un doute sérieux sur l'authenticité de ma pierre sacro-sainte. En effet, ce sacré a été l'une des principales bases historiques de la hiérarchie des sexes, de la monopolisation du pouvoir et du sens par les mâles, grâce à leur accès exclusif, non pas à la vie, mais aux codes sacrés qui prétendaient la régir.

Dans la plupart des traditions religieuses qui étaient en quelque sorte les racines de chacune des sociétés traditionnelles, le sacré signait les frontières du pur et de l'impur. On ne saurait donc livrer au hasard le fait que le sang menstruel ait été considéré comme un des signes par excellence de l'impur ! Du coup, la femme était évincée du trône et de l'autel, de la loi et du rite, du savoir et du valoir.

Ce vieux paganisme religieux s'est prolongé dans le christianisme, comme, d'ailleurs, le patriarcat judaïque, en dépit du Christ qui avait radicalement contesté cette vision du monde, je devrais dire, cette division du monde entre pur et impur, à la source d'une domination sacralisée, donc intouchable, inviolable, incontestable.

Voilà un exemple entre cent pour illustrer la pertinence critique de l'autre parole qui est en train de faire la vérité jusque dans nos retranchements les plus secrets, complices ou ignorés. Chaque homme, dans son monde singulier, y trouvera plus que son compte ! Je comprends la fuite de plusieurs devant un procès aussi bouleversant. Mais en même temps, je commence à soupçonner toutes les richesses d'humanité que libère ce rude combat de l'autre qui a à peine dit son premier mot public.

On s'étonnera peut-être de me voir qualifier la révolution féminine comme l'autre parole. Voyons d'abord l'histoire, celle qui a été retenue : n'est-elle pas d'un mutisme incroyable sur le rôle des femmes, précisément parce que la parole consignée et consacrée n'était que masculine. D'où le scandale de certains mâles devant l'extraordinaire explosion culturelle de l'affirmation féminine. Celle-ci est en train de se donner un équipement politique de base que nous nous étions réservé. Car la parole qui nomme et définit se prolonge dans le code social et juridique.

Un double exil

Doit-on conclure en toute honnêteté qu'il serait mieux d'écouter encore longtemps ce message inédit qui bouscule le « reçu » de l'histoire, tout en révélant des richesses inconnues ? Je n'en suis pas sûr. Non pas qu'on en ait assez entendu, loin de là ! Mais je m'inquiète du retard croissant de la conscience masculine, non seulement face à la fantastique poussée de cette force historique, mais aussi face à elle-même. Inquiétude qui s'aggrave quand je vois tant de retraites et de replis, pour ne pas dire, de régressions. C'est un euphémisme de parler ici de « réserve » -

Cette dite sagesse du silence masculin bien adossée à son statut écrit et prescrit permet de justifier la résistance passive, sinon l'inertie. Combien de silences stratégiques ne servent qu'à surveiller les faux pas de ceux qui agissent, pour mieux les confondre ? Il y a aussi des silences qui n'écoutent rien ni personne, parce qu'ils ne sont habités par aucune parole intérieure. L'écoute de l'autre n'est jamais un comportement passif ; elle s'inscrit toujours dans un dialogue, fût-il d'affrontement ou de combat.

On ne comprend donc pas un autre discours, si on n'a jamais construit le sien. Or, l'homme, de par ses statuts acquis et le langage reçu, en est venu à ne plus se voir, se penser, se dire, se critiquer au masculin. Il n'y a pas de conscience de soi qui ne soit critique. C'est faire trop d'honneur au « macho » que de lui reconnaître une claire conscience de sa supériorité. De même, à l'inverse, la femme n'a découvert son identité que dans un mouvement critique de sa propre conscience. Chez elle, on peut alors parler véritablement d'une « parole » vivante face au langage institué, figé de l'homme statutaire. Pour lui, *la* réalité, c'est sa réalité ; *le* discours, c'est son discours ; *le* sens, c'est *son* sens, et vice versa. Qu'il soit en position de pouvoir ou pas. C'est un statut de base « consacré », y compris chez le prolétaire face à sa femme, peu importe la force de personnalité de celle-ci.

Ce rapport fondamental des sexes est tellement subsumé dans un « naturel » multimillénaire que toute mise en cause de cet ordre apparaît « artificielle », « étrange ». Changer un tel rapport, ce serait non seulement défier le bon sens, mais aussi sortir de l'humanité réelle.

Ici le bon sens est à sens unique. Le vieux préjugé rabelaisien en témoigne : « la nature s'est égarée quand elle a bâti la femme ». Ainsi, l'homme doit être le seul à penser, à organiser le monde, et à en saisir la totalité. « Je me cherche à travers les siècles, écrit Hélène Cixous, et je ne me vois nulle part », et Madeleine Ouellette-Michalska d'ajouter : « Ces dires ne touchent ni ma terre, ni mon sang. » Il ne reste alors, comme déclencheur de changement véritable, que la dynamique de transgression libératrice inaugurée par Ève dans l'Éden de l'homme.

Pour dé-cadastrer le discours de cet Ordre sacralisé, ne fallait-il pas d'abord une effraction scandaleuse du Saint des Saints ? Opposer un inédit à l'Édit. Risquer la rupture radicale. Depuis ce temps, l'histoire nous l'a appris, toute autre parole porte la trace du sang-tabou, de l'exil moral et social. Mais hélas ! d'une révolution à l'autre, ce ne fut très souvent qu'un transfert d'objets, sans un avènement des sujets.

Radicalité de la question

Voilà ce que libération et promotion féminines pointent avec une acuité sans précédent. Cette fois, on ne pourra pas noyer le sujet humain comme fin irréductible dans les nuances des moyens « objectifs ». Ceux-ci ont toutes les garanties de l'ordre dit naturel, lui-même consacré en civilisation, et forclos par la logique infrangible de la Loi. Rien n'est plus difficile à prouver que ce réel historique au masculin, même avec l'immense dossier noir d'une vérité accablante que la critique féminine vient de monter.

Disons tout de suite qu'il n'est pas question pour moi d'évaluer ou de juger ce dossier des mouvements féministes. Je cherche plutôt une compréhension de sa signification, de son retentissement chez les hommes d'ici ; et je retiens particulièrement la difficulté de nous distancer de nous-mêmes pour identifier notre propre conscience au masculin.

Je ne vois vraiment pas comment nous pouvons reconnaître notre société « au masculin », sans une nouvelle conscience plus critique de notre condition masculine bien située historiquement. Les objectifs égalitaires ne suffisent pas, et pas plus les critères habituels des différences entre les deux sexes. La dramatique est autrement profonde. Nous allons essayer de la retracer en partant du plus simple, à savoir les problèmes qui sont déjà dans notre champ de conscience, dans le débat public, sans démêler trop vite les contradictions du réel, y compris celles de nos discours, du mien, bien sûr.

On ne trouvera pas dans ce court ouvrage une thèse bien montée, mais plutôt une parole singulière où les convictions les plus fermes s'accompagnent souvent de nouvelles questions, de doutes, de retours

critiques. Certes, des balises plus sûres permettraient de nous sécuriser en ce temps d'incertitude qui se prolonge jusque dans l'identité sexuelle. Le courage de la question ouverte, c'est peut-être la caractéristique principale de la maturité au moment des crises, des tournants importants. C'est aussi une condition nécessaire pour découvrir jusqu'à quel point le rapport masculin-féminin peut s'investir dans des chemins d'humanité les plus divers.

On s'enferme si vite dans ses réponses, aujourd'hui comme hier. Je soupçonne, là-dessous, une pauvreté de conscience plus qu'un besoin absolu de sécurité. À ce chapitre encore, la nouvelle conscience féminine nous a devancés. J'en veux pour exemple ce propos magnifique d'Andrée Pilon Quiviger : « Porteuse de questionnements fondamentaux, me voici aux rivages de la non-réponse. Le silence et la solitude appartiennent au mouvement, ne serait-ce que par le bout du temps où se déploie ma vie, où s'essaie ma recherche, où s'éprouve ma singularité. Mouvement insaisissable tant il a parfois de houleuses complexités et souvent de lisses fadeurs. Mouvement d'inclinaison vers le milieu du soi, vers la source première ; là où commencerait le jaillissement de la fontaine. Mouvement avide vers la source jamais trouvée. Source en gestation quelque part où s'accouplent le dedans et le dehors. Là où se compénètrent le dit et le non dit. Mouvement incliné vers la source introuvée. Là où la présence quitte le présent ; la parole, le mot et le verbe, l'action. Le savoir se renonce. L'intuition se tait. Le désir de vivre se couche sur la peur de mourir. Comme le matin sur la nuit. Au plus intime s'accueille un mystère indéchiffré, je m'y projette les yeux fermés ². »

Comment ne pas nous reconnaître dans cette parole de femme qui nous invite à la sortie du faux Ventre... le pire de tous, celui que le monde masculin a « fabriqué », consacré en identifiant le réel à sa Loi, à son Code, avec ses mille et une façons de cadénasser les portes du nid ? A bien y penser, la libération radicale ne pouvait venir que de là. Est-ce haïssable clin d'œil que de penser ainsi ? Nouvelle trahison du clerc qui à contre-histoire s'en prendrait maintenant aux mâles pour mieux camoufler son propre pouvoir au nom du mystère... de la

² Andrée Pilon Quiviger, *L'Éden éclaté*, Montréal, Lernéac, 1981, p. 140.

Femme éternelle ? Dieu m'en garde... et surtout cette passion d'investir le meilleur de moi-même pour une terre toujours plus humaine.

Cette interpellation de l'homme d'ici dont je suis par toutes mes fibres, je la veux tendre et empathique. Car je me sens tellement, moi aussi, de sa blessure coloniale, de son obsession de la mère, de sa conscience en friche, et davantage, de cette nouvelle verdure québécoise qui commence à croire au risque de soi, de l'autre, dans l'espérance d'un « Nous » inédit. Cette empathie qui sent, voit et agit du dedans m'apparaît la condition première d'un véritable renouvellement dans la justice et l'audace.

Rencontre inattendue de l'héritage et du projet

Nous sommes un peuple impossible en train de se réinventer à même ses contradictions les plus vives. Et c'est avec une particulière intensité que nous vivons les grands chocs contemporains du singulier et de l'universel, de l'égalité et de la différence, de l'affectif et du politique, de l'héritage et du projet. L'issue de cette aventure historique devra beaucoup à la pertinence et à la fécondité de notre propre renouvellement intérieur.

Il fut un temps où les hommes et les femmes d'ici vivaient une sorte de compagnonnage aussi étonnant qu'inclassable. C'était pour survivre à contre-histoire. Ils ont gagné ce premier pari qui a fait de nous un peuple aujourd'hui en quête d'une société originale. Je trouve étrange que nous ayons tant « déconsidéré » cette base humaine de notre itinéraire historique.

Peut-être y a-t-il là une rupture nécessaire ? Car nous ne saurions oublier le versant noir de notre histoire. Certains faits sont gros d'une ombre qui s'étend bien au-delà de leur avènement ponctuel, telle cette accession incroyablement tardive des femmes au droit de vote (1944). Cet exemple n'est que la pointe d'un iceberg qui a brisé bien des aventures. Il y a eu, chez nous, un chassé-croisé complexe de patriarcat et de matriarcat. Et le fait évoqué ci-dessus invite à penser que l'affirmation « publique » de la femme permet de contrer à la fois le patriarcat politique et le matriarcat familial. L'action ne peut donc qu'être glo-

bale, dans une perspective de changement sociétaire et non dans une simple optique d'intégration égalitaire. Il y a un lien de plus en plus évident entre la nouvelle société à bâtir et la redéfinition du rapport des hommes et des femmes d'ici. Il ne s'agit donc pas seulement d'admettre que ce rapport social de base concerne tous les autres rapports, mais aussi de comprendre son inscription dans la dynamique historique de notre propre aventure.

Un second regard peut nous aider à découvrir qu'il y a aussi des convergences au creux de nos contradictions, des croisements de l'inédit d'aujourd'hui avec notre expérience historique. Ruinés matériellement et politiquement par la conquête, les nôtres n'ont pu miser, pendant longtemps, que sur cette solidarité radicale d'un formidable compagnonnage hommes-femmes. On aura beau faire le procès le plus légitime des travers indéniables qui ont accompagné cette aventure, le bilan reste plus que positif pour qui veut bien dépasser toute vision manichéenne de notre expérience historique. Ne pas le reconnaître, c'est aliéner sa propre substance, son « pays réel », pour rêver une autre identité sans fondement. Une logique de « vivant » - science et sagesse nous en avertissent - invite plutôt à une pratique de « renouvellement », même quand il faut rompre bien des attaches au passé.

De l'affectif au politique

Pour redéfinir des rapports humains de base longuement tissés par notre culture historique particulière, nous ne saurions nous en remettre à un emprunt massif de modèles critiques pensés et vécus ailleurs. Il y manquerait cette empathie de soi capable d'un lucide regard intérieur. Oh ! je sais que nous n'y trouverons pas l'éden rêvé. Loin de là, mais nous ferons d'abord la vérité en nous-mêmes. Autre condition non seulement pour mieux s'aimer, mais aussi pour fonder de plus longues foulées d'avenir.

À ce chapitre, je crains particulièrement le peu de profondeur critique de bien des consciences masculines, face à une telle instance. Cette requête radicale ne vient pas seulement d'une histoire tragique qui ne cesse de nous défier au bout de nous-mêmes, mais aussi d'une

étonnante révolution culturelle, intérieure, affective qui commence déjà à exploser dans tous les secteurs de vie.

J'ai cru un moment que les sociétés occidentales, et la nôtre comprise, devenaient des sociétés thérapeutiques,

implosées, tout occupées à guérir leurs malaises indéfinissables, loin des prochains chantiers de l'histoire. Ce danger de régression demeure, jusque dans la psychologisation et la privatisation des enjeux humains les plus politiques.

Mais j'avais moins bien évalué la force du mouvement inverse, celui de nouvelles sensibilités, de nouvelles orientations affectives motivant puissamment la volonté de construire une société autre. Plusieurs expériences récentes y doivent leur meilleure source, de même que certaines luttes importantes comme la santé et la qualité de vie au travail et ailleurs. Faut-il en déduire que notre comportement social et politique futur dépendra de plus en plus de cette révolution affective, intérieure ? J'en fais le pari, tout en n'ignorant pas les pièges de ce gigantesque déplacement historique. Celui-ci n'en demeure pas moins plein de promesses. Mieux vaut aller de la vie à la politique que l'inverse. C'est un tel renversement de perspective qu'amorce la révolution féminine. Par exemple, celle-ci va du corps libéré jusqu'à l'ensemble du corps social, en accrochant tout au passage. Ce mouvement ascendant, organique, est à l'opposé des démarches techno-cratiques ou même idéologiques qui nous ont valu une société de plus en plus abstraite, froide et stérile.

Certains croiront flairer ici une autre version du « trip écologique » comme modèle de remplacement. Ce serait caricaturer et réduire la riche complexité de la révolution affective, de sa nouvelle conscience « relationnelle ». On devrait s'inquiéter davantage du système social actuel qui a tout instrumentalisé, même les rapports les plus humains. Alors, pourquoi s'étonner d'une volonté politique qui cherche à repenser la société à partir de ses rapports fondamentaux, et en particulier à partir de la relation homme-femme ?

Empathie et justice

La révolution féminine n'est pas arbitraire et marginale. Elle est au centre de ce retournement politique. Les femmes sont bien capables de définir leurs propres objectifs. Tel n'est pas le but de ce travail. Il s'agit plutôt de rejoindre ce mouvement de fond. Or, peu d'hommes d'ici semblent en saisir l'importance. Maurice Champagne-Gilbert a ouvert une voie dans son ouvrage sur la famille ³. Il reste bien d'autres avenues à explorer pour foncer dans ce nouvel âge où s'entrechoquent nos rêves les plus tenaces et l'ouvrage le plus difficile, celui de la justice. Que j'aie orienté ma démarche dans le sens d'un renouvellement de l'empathie, c'est précisément pour signifier le raccord à réinventer entre l'intériorité et la justice, entre l'autonomie et la solidarité, entre l'affectivité et la politique. Bien des femmes ont précédé et distancé la plupart des hommes d'ici sur cette voie qui porte une autre parole, une autre pratique, et qui sait, une autre foulée de civilisation.

Certes, ce court ouvrage ne saurait prétendre atteindre un tel objectif. Il n'est qu'un tout petit jalon de réflexion qui tente de mieux comprendre ce qui se passe chez les hommes de ce pays. Il faudra bien d'autres éclairages pour y voir clair. Et pourquoi n'accepterions-nous pas aussi de nous regarder avec les yeux de l'autre qui a déjà ouvert ces nouveaux chemins d'humanité ? Une telle empathie n'exclut pas notre propre sens critique ; au contraire, elle l'appelle dans le jeu anticipé d'une nouvelle réciprocité plus juste, plus riche. Il y a mille et une modulations possibles du masculin et du féminin. L'histoire connue n'en a développé que quelques-unes. Nous y gagnons à ouvrir ce jeu, même au coeur des affrontements inévitables et des requêtes concrètes d'une justice à rétablir entre les sexes ⁴.

³ Maurice Champagne-Gilbert, *La famille et l'homme à délivrer du pouvoir*, Montréal, Leméac, 1980.

⁴ Empathie et justice, il ne faut pas séparer les deux termes. Maria Macciochi dans *Les femmes et leurs maîtres* (Paris, C. Bourgois, 1979) souligne avec raison que la domination peut se déguiser en « compréhension », surtout dans un domaine où la sujétion se fait au nom de l'amour.

Plus que tout autre champ d'expérience, celui-ci commande une pédagogie du changement historique très complexe. Ce sera une autre de nos préoccupations dans cet ouvrage. S'il ne faut pas éterniser certains problèmes pressants, on ne doit pas non plus se hâter de boucler des questions de fond qui viennent tout juste de faire surface chez la plupart d'entre nous. Tout au plus, trouvera-t-on ici une première lecture de cette émergence. Voilà un objectif bien limité, mais combien nécessaire !

La révolution affective et l'homme d'ici

Chapitre 1

Où en sommes-nous ?

Par où commencer ?

[Retour à la table des matières](#)

Comme je viens de le souligner dans l'introduction de cet ouvrage, il ne faut pas trop se presser de quitter le terrain embroussaillé d'interaction sourdes que déclenche la révolution affective dans les rapports quotidiens comme dans les structures sociales. De nouvelles « sensibilités » de vie, de culture, d'éthique commencent à prendre forme dans des luttes et dans des pratiques sociales autres que celles des modèles anciens comme des plus récents. Il suffit de penser aux multiples transformations qu'appelle l'interpellation féminine. Tout se passe comme s'il fallait repenser la vie, la société entière dans ce qu'elles ont de plus spécifiquement humain.

Ces nouvelles « sensibilités » dont je viens de parler deviennent des objectifs politiques à la fois critiques et constructifs qui mettent au défi les différents pouvoirs, qu'ils soient progressistes ou conservateurs. Il y a ici une sorte de rupture profonde tant face à une certaine modernité que face au prolongement de traditions jugées désuètes. Par

exemple, le mâle d'aujourd'hui est mis en procès aussi crûment que celui d'hier. On a encore peu exploré les secousses souterraines déclenchées par les grands combats de surface qui bouleversent toute la société.

Que se passe-t-il dans le champ invisible des consciences, dans l'opacité des comportements quotidiens, en deçà des grands discours en conflits et des logiques qui les légitiment ?

Dans la mesure où les conflits actuels atteignent les couches les plus profondes de l'expérience individuelle et collective - la révolution affective en témoigne - on ne saurait faire l'économie d'une investigation plus pénétrante des phénomènes souterrains, des réactions sourdes, des sentiments plus ou moins cachés qui sous-tendent les discours. Sous ceux-ci, se cachent peut-être une conscience de plus en plus perplexe et incertaine, et la quête d'une parole à soi non encore trouvée.

Ne vaut-il pas mieux, pour le moment, se mettre à l'écoute des murmures, des cris étouffés, du non dit, des bribes de conversation spontanée, bref de ces interstices où surgit le plus vrai de ce qu'on vit et pense... et aussi le préjugé qu'on sait si bien camoufler dans le jeu plus formel de nos grands débats idéologiques ?

J'ai pensé suivre cette première errance dans ma propre démarche, et me livrer à ma propre pente, sans apprêt, visière levée, avec mes doutes, mes colères, mes convictions... mes propres sensibilités, quoi ! Ce qu'une certaine scienticité (sauf la psychanalyse) n'a pas su assumer, tout occupée qu'elle était à fabriquer ses grilles et ses systèmes à la manière du plus sec technocratisme de la « chose humaine ». Comme si on savait tout de la vie, du sens, de la conscience à partir des mécanismes qui les produisent !

Je m'en vais donc plutôt procéder par touches successives, pour explorer d'abord les bribes et les brèches de sens qui lézardent tant de comportements de surface, et qui donnent accès à un épais et riche sous-sol d'attitudes intérieures et d'expériences encore peu théorisa-

Évidemment, il faudra bien en venir à une intelligence plus rigoureuse, plus systématique de ce qui nous arrive. Mais, je refuse de m'enfermer dans une grille de départ qui se présenterait comme « objective » et exhaustive, dégagée de toute idéologie.

Ne précipitons donc pas les choses, surtout dans un contexte historique de plus en plus imprévisible qui défie les logiques les plus scientifiques, et encore plus les « visions » prophétiques. Les crises exigent, tout en le provoquant, un mûrissement qui, entre autres avantages, nous amène à des dialogues et à des affrontements de sens, de vie, d'être, et non pas seulement à des disputes de statuts, de structures ou même de pouvoirs. À ce niveau de profondeur, les codes de tous ordres ne peuvent plus cadastrer nos aventures individuelles et collectives. Dans les situations-limites, nous sommes à nu, à vif d'humanité, et par là, nous entrons en communauté, en cité vraiment humaine, même dans les conflits les plus radicaux.

Toute menaçante soit-elle pour la base la plus vitale de l'édifice social et de notre propre maison, la crise des rapports hommes-femmes porte précisément cette exigence quasi immédiate d'humanisation des rapports sociaux, contrairement à tant d'autres crises qui ont souvent débouché sur des ré-aménagements superficiels et décevants. On ne saura résoudre ainsi d'aussi profonds embarras.

Ceux-ci s'expriment davantage dans les paroles chaudes de nos plaidoyers que dans la logique froide des analystes « distancés » ou des techniciens de la mécanique sociale. C'est le pari que nous faisons dans ce premier chapitre.

Pareille démarche à ras de sol, redisons-le, ne saurait verser dans une nouvelle privatisation du problème. Car « les rapports de forces dans nos relations quotidiennes *reflètent et créent* à la fois le système politique en général, et l'on ne peut par conséquent changer les uns sans toucher à l'autre ⁵ ». Les féministes n'ont pas tort de pointer l'importance du fait politique dans la situation des femmes. À ce chapitre, je devrai me rappeler constamment cette cote d'alerte de Gloria Steinem :

⁵ Gloria Steinem, dans *Le robot mâle*, Paris, Gonthier, 1980, p. 6.

« En ces temps de révolution féministe, seuls de rares travaux (pratiquement tous écrits par des femmes) s'attaquent à ce rapport de pouvoir dont la rigidité et l'universalité sont pourtant remarquables ; et ces travaux suscitent aussitôt en retour une avalanche d'ouvrages brillants (écrits par des hommes et aussi par quelques femmes) qui nous expliquent que toucher au statu quo des rôles de la femme et de l'homme provoquerait... des troubles mentaux, des enfants perturbés, et engendrerait le chaos économique ainsi que la chute de la civilisation. Et les rares hommes qui défendent l'idée d'une révolution des rôles sexuels le font au nom d'une plus digne cause... Malheureusement, leur position, par rapport au problème des femmes change chaque fois qu'eux-mêmes changent de cause. De plus, leurs écrits sont abstrus et abstraits, sans doute intéressants sur le plan intellectuel, mais ne nous apprennent rien sur notre vie quotidienne ⁶. »

Par exemple, que l'écart des salaires femmes-hommes (50%) soit resté le même depuis cinquante ans, c'est là un fait brutal à la fois privé et politique qu'on ne peut noyer dans de grandes considérations anthropologiques, humanistes ou même biologiques sur les différences naturelles et culturelles entre l'homme et la femme ⁷.

Des luttes nettes et précises sont menées par des mouvements de femmes. Ceux-ci ont leur dynamique propre et autonome. Qu'en est-il de nos réactions ? Voilà ce que je voudrais explorer ici en empruntant un chemin pédagogique où je vais avancer selon nos résistances masculines. J'emploierai le « nous » pour éviter, comme je l'ai dit plus haut, de jouer à l'analyste objectif qui se prétend dégagé de sa propre subjectivité, de ses options idéologiques, de ses préjugés.

Une réaction sourde

Elles nous accusent et nous accablent. Une profonde colère longtemps retenue nous tombe dessus avec tous les crimes de la terre.

⁶ Op. cit., pp. 8-9.

⁷ Monica Townson, Conseil économique du Canada, dossier 1981.

Pouvons-nous ignorer jusqu'à ses plus justes raisons ? Que faisons-nous ? Que changeons-nous ? Qui ou que sommes-nous devenus ?

Chez les plus militantes, c'est d'abord la bataille rangée sur tous les fronts. Nous les avons crues moins solidaires. Même les Yvette, nos prétendues alliées ? Allez-y voir ! Sur divers terrains, les femmes font preuve d'efficacité, de discernement. Déchirées, bien sûr, entre leurs anciens rôles et leurs nouveaux, elles paient cher leur lutte de libération, de promotion. Mais en même temps, elles avancent, elles montent, elles se reconstruisent. Et nous ?

Elles sortent du privé, nous y rentrons incertains, indéfinis, repliés. À vrai dire, nous fuyons par en dedans, dans le silence. Résistance larvée, et rire jaune !

Les uns ont tout simplement démissionné, las de se faire épingler, aboyer aux chausses.

D'autres s'adaptent maladroitement, mais sous un mode peu dynamique. « C'est elle qui définit toutes les nouvelles règles du jeu, y compris ce qui me concerne le plus personnellement. Rien de nouveau. Dans ma famille, les femmes ont toujours fait la loi, modelé le style de vie, choisi les relations et quoi encore ! Je file doux comme mon père devant ma mère. C'est partout pareil. Elles vont bientôt faire, dans la société, ce qu'elles ont imposé dans la famille. Comme hier à grands coups de récriminations, d'insinuations. Ça ne finit plus, alors tu cèdes. C'est toujours la mère !

- Pourtant, on dit que les choses changent, particulièrement dans la génération montante. Un style plus égalitaire de vie de couple, de travail, de rapports sociaux. Reine au foyer, roi au dehors, ça semble fini ; du moins, ça ne pourra plus tenir.

- Bah ! tout revient à la normale matriarcale dès la trentaine arrivée. Le même vieux modèle maternel sous des visages nouveaux. Sans enfant, elle devient doublement mère avec toi. Les mâles vont fuir plus que jamais. Les femmes sont peut-être en train de se jouer un sale tour. Une mère seule, ça doit être terrible. Aujourd'hui dans la société de services, tu peux t'organiser une bonne vie de célibataire

sans grands inconvénients et avec quels avantages ! Tant pis, elles l'auront voulu ! »

À quelques nuances près, j'entends de plus en plus ce genre de propos mêlé à un discours peu glorieux sur soi-même. La « une » féminine semble effacer tout intérêt pour ce qui se passe chez les mâles eux-mêmes. Le silence masculin est un symptôme fort répandu, alors que les femmes se racontent sur toutes les ondes. « Les hommes fuient, feignent, divergent, digressent, esquivent. » Toute parole publique qui ne respecte pas les nouveaux canons de l'orthodoxie féministe reçoit une salve de boulets. Vous pouvez en mettre sur le mâle chauvin, dominateur, égoïste, enfant, et cela jusqu'à l'incroyable, personne ne vous contredira. Parfois, on entend une parole empathique :

« Mais eux, nos pères, frères, compagnons, amants, maris, fils, petits-fils, collègues, aussi copains, eux qui ne sont ni jeunes, ni retraités, ni ménagères, ni handicapés. Eux qui sont supposés être tous grands, beaux, intelligents et fiers d'être nés mâles. Eux qui appartiennent au sexe traditionnellement considéré fort. Eux qui ont la réputation de vivre dans une société conçue et organisée pour eux à leur plus grand profit. Eux les bonshommes. Qui s'intéresse à leur condition ? Enregistre leurs confidences ? Se penche sur leurs joies ou leurs difficultés ? Presque personne. » (Christiane Collange)

Une femme délaissée est une victime ; un homme plaqué là est un minable.

Givrés, sinon tiédasses, des mâles se renfrognent pendant qu'elles se font les griffes sur leurs bonnes pâtes de Québécois, soumis politiquement, matriarcalement. Elles les plaignent parfois, mais c'est pour mieux les mépriser. Ces pauvres petits ! Toujours la Mère à la Xe puissance. Ne reste-t-il que certaines parties de chasse pour chaparder, brocanter, grapiller un peu de paix et de liberté, tellement ce tire-au-flanc quotidien, ces négociations permanentes exaspèrent les plus patients.

« Nous quittons ce monde, dix ou vingt ans avant elles. Il doit bien y avoir des raisons à cette usure rapide. » Le pas est vite franchi pour voir, dans les croissantes revendications féminines une nouvelle me-

nace. Mais il y a peut-être un autre aspect dramatique moins bien perçu dans notre propre société. Celle-ci, au dire de Colette Moreux, serait une société avant tout féminine... éclatée depuis la cassure de la famille. Mais les vieux réflexes demeurent : le mâle en est le « pauvre type », objet de déception, de mépris pour la femme dans bien des cas. Christiane Collange ajoute au drame. Selon elle, la femme idolâtre son fils, « parce qu'elle reporte sur lui l'admiration qu'elle n'a pas eu raison de vouer à son mari... elle lui fait ce cadeau empoisonné de sa toute-puissance... j'espère que tu ne ressembleras pas à ton père... Or justement le petit garçon a envie, a besoin de lui ressembler ».

Oui, qu'est-ce qui se passe chez nous, les mâles ? Y compris chez les petits mâles qui n'arrivent pas à la cheville des filles à l'école ? Serait-ce qu'ils n'ont plus de référence ? Le masculin, décodé, déconstruit par une critique impitoyable, violente même, est aux antipodes du féminin qui inaugure peut-être le seul mouvement historique montant dans le monde actuel.

Et tout cela se fait dans un contexte de guerre. La plus totale, la plus quotidienne, mais en même temps la plus insaisissable.

Comme bien d'autres, je rebique quand elles me déclarent coupable de tous ces millénaires de domination. Ça sonne étrangement dans mes oreilles de Québécois colonisé. Je n'arrive pas à lire l'histoire de mon père, de mes oncles, de mon grand-père avec ces yeux-là. Leur histoire à l'usine, à la maison ou ailleurs. Patriarches misomachophallo, les mâles d'ici ? Mais c'est la légende écoutée aux portes de l'histoire. Un équipement critique emprunté ! Une accusation indécente, injuste et même schizoïde pour la grande majorité des mâles québécois que tous les analystes, jusqu'ici, considéraient plutôt comme des pauvres types, porteurs d'eau. La Révolution tranquille nous aurait-elle transformés tout à coup en une vaste classe de patriarches ? *Overstatement*.

Nous avons été plutôt le sexe honteux, sauf chez les notables sans doute, comme le souligne avec justesse Colette Moreux ⁸. Il y a un je ne sais quoi de déprimant, de suicidaire dans cette soudaine guerre des sexes chez nous. Quelque chose de faux, quand je compare le grand-père, le dur patriarche des pays européens, et le grand-papa gâteau de nos familles. Renforcer ce sentiment d'être le sexe honteux devient tragique, « démobilisant ». Oui, elle peut être tragique, cette nouvelle lutte à finir entre Québécois. Tragique et ironique à la fois. Car chacun des deux camps se dit du sexe honteux. Nous rivalisons de honte plus que de fierté. Faut se piler dessus pour s'affirmer. Marque de commerce des colonisés. Pour parler comme Colette Moreux, notre personnalité « modale », disons « de base » en prend encore un coup.

Tout se passe comme si les mâles d'ici prolongeaient le silence renfrogné de leurs pères. Qu'est-ce qui nous arrive ? Pourquoi ces peurs et ces fuites ? Avouons-le, nous sommes plus que jamais sur la défensive. Elles explosent, nous implosions. Elles sont de plus en plus déçues de nos silences. Elles nous voient fuir par la porte d'en arrière.

Oh ! je sais, je sais, certaines d'entre elles nous ont tous classés, disqualifiés. La moindre de nos paroles leur apparaît piégée, comme si elles nous voulaient absents. Elles créent leur propre désert.

Voilà notre réaction la plus sourde qui éclate comme un ulcère malin sans cesse menaçant, même dans les moments d'apaisement. Nous sommes atteints à des niveaux de profondeur que nous n'avons pas beaucoup fréquentés. Il y a quelque chose d'inclassable, d'insaisissable, pour nous, dans cette révolution féminine. Je dis « révolution » en sachant très bien qu'on abuse de ce terme aujourd'hui. Mais je n'hésite pas, car en pareil cas, le mot n'est pas trop fort. Comment qualifier le mouvement féministe d'extrémisme, de chantage du maximum, d'irréalisme, et admettre en même temps des facteurs de réalité qui exigent des changements radicaux : telles des inégalités criantes socio-économiques, juridiques qui ont longtemps marqué le sort des femmes jusque dans nos sociétés dites démocratiques et égalitaires. On ne mé-

⁸ Colette Moreux, Féminisme et désacralisation, dans La femme au Canada français, Montréal, Bellarmin, 1979. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

connaît pas l'histoire impunément : le vieux code civil napoléonien, en vigueur jusqu'à tout récemment. Ce statut de « mineure » qu'il imposait aux femmes n'a jamais suscité de scandale chez les mâles. Il faisait trop bien notre affaire. Seules, les dites « extrémistes » ont fait bouger les choses, en n'accordant aucun quartier. Elles ont compris que nous contrôlions l'essentiel par nos codes, même si nous les laissons reines de la vie domestique.

Je ne m'en vais pas définir ici les aspirations de cette femme nouvelle en gestation. Les féministes ont raison de vouloir elles-mêmes tracer leurs objectifs. Après avoir été soumises à nos définitions juridiques ou autres, elles n'ont pas d'autre choix que celui de poursuivre une logique unilatérale, du moins dans un premier temps. Aucun changement historique important ne s'est fait sans ce genre de démarche très polarisée sur un problème clé qu'on portait à sa limite, sans le noyer dans les nuances.

Comment nier le caractère accablant du dossier que les mouvements féministes continuent de monter ? Il suffirait de rappeler que les deux tiers des assistés sociaux, les trois quarts des travailleurs à salaire minimum sont des femmes. Un indice parmi cent d'une situation structurelle où les femmes vivent une profonde injustice.

Un certain effet boomerang de délégitimation est en train de se produire chez quelques-uns d'entre nous. Les procédés sont des plus classiques :

- masquer l'inégalité au nom de la différence
- accuser le dominé de vouloir dominer
- stigmatiser la révolte comme si elle n'était pas une réponse à la violence qui la cause
- dénoncer l'idéologie de l'autre qui serait prisonnier de son modèle étroit et abstrait
- utiliser les nouvelles valeurs pour les tourner contre l'inédit de la lutte. (« Ces femmes ne s'aiment pas. » « Elles imposent une morale et culpabilisent au lieu de libérer. »)
- Fonder la situation injuste dans la « nature » des choses et des êtres, etc.

En l'occurrence, on crée de toutes pièces et d'une seule coulée une image simpliste du féminisme, comme si celui-ci n'était pas marqué par de multiples expressions et de nombreuses tendances, et surtout comme s'il était réduit à un schéma de guerre, alors qu'il fait preuve d'une extraordinaire créativité en tant de domaines.

Nos vieilles images, Ange du foyer, Mômman de nos enfants, Vénus de nos rêves, Repos du guerrier étaient tellement rassurantes. Au moment où plusieurs mâles déçus de la politique, de la société, des grandes institutions cherchent la douceur de la vie privée, les voilà encore plus impuissants et ahuris devant un changement encore plus radical dont les enjeux leur échappent plus que tous les autres.

Ils risquent de perdre sur tous les tableaux à la fois. Mais, à vrai dire, il ne s'agit pas ici de défaite ou de victoire, mais d'un des défis les plus humains, les plus passionnants de l'histoire. Nous en sortirons diminués à nos propres yeux, si nous continuons de le fuir. Avant d'y voir une menace, il faudrait l'affronter comme une chance unique de

quitter un héritage colonial déprimant, de nous libérer, et de croître avec elles. Mais ce serait s'illusionner que de feutrer l'âpreté d'une telle entreprise.

Défis d'ici et d'ailleurs

Combien de femmes bien campées bien lucides trouvent d'authentiques interlocuteurs mâles ? Admettons-le, nous ne sommes pas sortis d'une longue histoire qui n'a pas toujours été glorieuse ! Et nous voilà face à un double déficit : celui d'hier et celui d'aujourd'hui. Alors nous nous taisons. Nous ne résistons même pas. Plusieurs prennent congé. Que va-t-il se passer si nous n'osons même pas risquer une parole à nous, fût-ce pour nous défendre, pour forcer l'autre à un peu plus d'empathie.

Une révolution aussi radicale comporte, elle aussi, des pièges redoutables, si elle se livre longtemps à l'exclusive de sa logique au-dessus de la riche complexité du réel. Certains discours sont parfois totalement décrochés de notre propre situation historique. Par exemple, combien de mâles d'ici incarnent et exercent le pouvoir que certaines féministes dénoncent ? Ont-elles totalement oublié l'histoire de leur propre société ?

On me pardonnera d'insister, tellement je trouve certaines méprises hors de tout entendement sensé ! Mis à part un petit noyau de bourgeoisie autochtone qui voulait se démarquer du peuple, s'identifier à l'autre pour avancer ou se maintenir en selle, la plupart des mâles québécois perdaient sur deux tableaux quand ils passaient de la campagne à la ville. Humiliés dans l'usine, marginalisés à la maison. On ne se débarrasse pas facilement d'un tel déficit. Nous venons et revenons plus d'une « matrice » que d'une « patrie » ou d'une fratrie. Disons-le tout de suite, je ne veux nullement utiliser le procès du matriarcat pour contrer la légitimité de la révolution féminine. Mais de là à ignorer l'histoire qui nous a faits, c'est une tout autre affaire. Trop de nouveautés ont tombé à plat précisément à cause de cette amnésie. Retour du refoulé ? Remontée des vieux modèles sous de nouveaux visages trompeurs ?

Mieux vaut se colleter avec sa propre expérience historique, y discerner les germes de mort et les germes de vie. À ce chapitre, notre expérience récente a été tributaire de cette amnésie désastreuse.

La fameuse Révolution tranquille s'est trop alimentée à des modèles étrangers. Elle n'a pu changer ce vieux fonds historique dans la mesure même où elle l'a tout simplement ignoré, oublié. On ne chasse pas l'histoire aussi facilement. Tant d'expériences récentes de décolonisation nous l'enseignent. À force de regarder l'autre, même en le combattant, on finit par désapprendre à se voir tel qu'on est, avec ses passifs propres comme avec ses actifs.

Certains combats de l'heure sont marqués de la même amnésie. Comme en 1960, on croit pouvoir tout inventer à partir de zéro. On emprunte sa critique d'ailleurs. Par exemple, avons-nous été vraiment une société patriarcale ? Combien de mâles québécois sont « des maîtres, des propriétaires, des conquérants » ?

Comment mettre en veilleuse le fait que nous soyons avant tout un peuple qui n'a pas encore fait sa propre révolution ? Est-ce stupide de penser que celle-ci conditionne toutes les autres à l'intérieur de notre propre société ? Je nous vois, à tour de rôle, faire chanter notre propre société, notre mini-État, nos institutions, notre peuple lui-même.

Chacun des groupes convoite un monopole corporatiste absolu, ennobli en cause sacrée. Tout et tout de suite. Certaines féministes suivent la même trajectoire. Peuvent-elles faire autrement dans un tel contexte ? Mais revenons à notre interrogation principale.

Selon Colette Moreux, nous ne serions pas une société masculine. Plus radicalement, nous avons à naître comme société. Malgré certains progrès, nous en sommes là. Et aucune lutte entre nous ne saurait l'ignorer. L'incarnation de cette a-société, c'est davantage le mâle d'ici. Malgré ses déchirements, la femme québécoise reste un être plus articulé, mieux intégré. Elle a été moins massacrée par notre histoire.

N'était-elle pas au centre de ce monde familial qui était nôtre, le seul viable, comme le souligne encore Colette Moreu ⁹ ?

À côté de grands seigneurs, parfois chez les plus humbles de nos pères, combien ont été des pauvres types face à leur compagne altière, courageuse, rusée... capable de réaliser l'impossible avec rien ? Nos mères ont fait notre histoire, quoi qu'on en dise. Elles ont dominé notre domesticité. Dans la logique de l'œdipe, faudrait-il changer l'objet et le sujet du meurtre à perpétrer ? J'aime trop la vie pour m'y prêter, j'aurais davantage le goût de chanter la femme d'ici, celle d'hier, et avec le même élan, celle d'aujourd'hui.

Me voilà encore piégé. On me dira que j'idéalise la femme pour mieux l'éloigner du réel, et surtout de sa présence éventuelle dans la gestion de la vie, de la société. Je m'en défends, en me souvenant de la reine Victoria, ennemie du vote féminin, qui se donnait comme idéal, tout en refusant aux Anglaises le statut de citoyennes. Il faudrait plutôt s'inquiéter du chauvinisme masculin - là où il se trouve vraiment - chauvinisme incapable d'entrevoir l'apport riche et nécessaire de la femme dans des secteurs autres que l'aire domestique. Revenons aux mâles eux-mêmes.

Note : Je viens d'insister sur notre propre condition « québécoise » qui a influencé l'homme d'ici de multiples façons. Mais je ne veux pas pour cela ignorer des références plus larges qui elles aussi imprègnent nos comportements. On pourrait dire qu'il existe un certain « type idéal » de mâle commun à notre civilisation, par-delà les différences culturelles et les divers contextes historiques. Il y a même des traits masculins que les prolétaires et les bourgeois partagent, tel celui de considérer leur compagne, d'abord et avant tout, comme un support psychologique pour eux-mêmes. Comment aussi ignorer chez nous des comportements masculins typiquement nord-américains, particulièrement en matière de travail et de loi-

⁹ Qu'on me comprenne bien, il ne s'agit pas de refuser ici une critique profonde de notre histoire, de notre culture première. Mais critiquer, ce n'est pas évacuer jusqu'au point d'ignorer, d'oublier des éléments objectifs de réalité qui ne servent pas la « cause ». Relativiser les traits culturels, ce ne devrait pas les réduire au point zéro de non-pertinence, d'insignifiance. Il en va de même de l'histoire. La psychanalyse nous l'a appris au plus intime de nous-mêmes.

sirs, de mariage et de famille, de sexe, de sport, de violence. La description qu'en donne M.F. Fasteau dans *Le robot mâle* nous va souvent comme un gant.

Nos déficits et leurs nouveaux dynamismes

Ce qui me trouble, c'est davantage le cumul débilant de nos déficits anciens et nouveaux. Cette nouvelle agressivité du plus légitime féminisme risque aveuglement de manquer sa cible, de créer un désert là où il croit faire naître une nouvelle vie, un rapport inédit entre l'homme et la femme.

Je le dis en frémissant, parce que je sais trop bien le prix de cette révolution peut-être la plus humaine de toute l'histoire politique. Une secousse gigantesque qui pourrait bientôt ébranler la terre des hommes, encore plus que la force nucléaire. Nous sommes concernés à des profondeurs d'humanité autrement plus explosives.

Une identité sexuelle qui devient incertaine, du moins dans les sociétés occidentales, peut faire craquer toutes les cohérences, même parmi les plus nécessaires à un minimum de sécurité psychique, de santé mentale. Trop de ruptures, en si peu de temps, nous alertent sur le danger de précipiter sans discernement la cassure sur tous les fronts à la fois.

Quant aux différences culturelles qu'on voudrait réduire à l'insignifiance, je ne sache pas de plus contestables plaidoyers. L'égalité, oui, totale, intégrale. Mais, je n'ose imaginer l'unisexe voulu ou imposé. Que d'humanité disparaîtrait dans le bête rejet de nos différences ! Quelle platitude ! « Nuance, seule fiancée », disait Verlaine.

Certains y verront précaution bourgeoise et piège de dominateur menacé. Tout jeune mouvement historique de libération, redisons-le, ne peut se diluer dans les nuances. Mais l'enjeu est si grave ! Cet empoisonnement du plus chaleureux quotidien m'effraie, je l'avoue. Il faut hâter le pas, changer audacieusement, judicieusement les règles du jeu. Non par des concessions obligées, mais avec une empathie dé-

cidée à comprendre de l'intérieur le point de vue de l'autre, à le laisser se définir... et agir dans son sens. Aucun domaine n'appelle davantage une pratique de dialogue partout où celui-ci est possible, en deçà, à travers et par-delà les affrontements inévitables. J'admets que bien des modèles, des discours, des statuts, des rôles sont à déconstruire radicalement. Nous n'éviterons pas un long et dur procès du sexisme sous toutes ses formes. Avant de contester la pauvreté trop fréquente de sa pédagogie politique, il faut reconnaître honnêtement sa légitimité, son inévitable violence contestatrice. Il faut de la « couenne » pour accepter une aussi radicale mise en cause jusque dans le langage qui est la base des rapports humains. Mais il y a plus.

Nous changer nous-mêmes ! Le voulons-nous ? Nous en rendons-nous capables ?

Elles sont de plus en plus sensibles à leurs situations injustes en combien de secteurs de vie. Déchirées, meurtries, plusieurs n'ont pas moins résolu de se battre pouce à pouce ; elles exigent, elles s'affirment même sourdement. Les Yvette en sont plus qu'on ne le pense. Une solidarité de base se construit. Un peu plus, et je penserais qu'elles n'ont pas besoin d'alliés.

Mais nous ? Je crains plus que jamais un nouveau repli, réplique du premier qui a hanté notre histoire : celle de l'homme absent, humilié, décevant, souvent aussi faible que violent. Caricature ?

Cet aveu nous heurte alors qu'il devrait nous secouer. Nous ne pouvons plus cultiver, chez nous, la morbidité de nos traumatismes. Cette dernière conquête pourrait nous achever. Ce n'est pas là prophétie, mais cote d'alerte au décibel montant. Mais rien ne sert de fuir, le défi est accroché à notre peau... et aussi à l'avenir du pays.

Sarcastiques d'abord, amusés ensuite, certains d'entre nous commencent à se défendre sauvagement, légalement. J'ai vu des procès bien concertés entre mâles de tous les bancs institutionnels : juge, avocat, témoins, etc. Le ressac que je craignais le plus. Cette lutte des femmes ne pourra être que radicale, sans quartier, sur ce terrain précis du pouvoir. Mais la majorité des mâles d'ici se comportent autrement. Ils se sentent démunis, assiégés. Combien fuient ou se renfrognent ?

Ah ! ce silence, redisons-le, vieille habitude culturelle des mâles, contraste avec ces mille et une nouvelles paroles de femme sur la scène publique. Un inédit après des siècles de privatisation, de domestication. Certains s'insurgent en catimini : « c'est trop... on croirait qu'elles ont toutes été violées, martyrisées, exploitées, asservies. »

« Il n'y a que leur problème, le seul à leurs yeux. Il faudrait tout arrêter, même le parlement, pour les laisser passer et s'imposer. »

« La seule injustice, la seule discrimination, les seuls droits qui les intéressent, ce sont les leurs. Voyez la Commission des droits... de la femme ! »

Le bouclier se lève, le préjugé se renforce.

« Certaines féministes savent tout, veulent tout, bousculent tout au point de télescoper les démarches démocratiques nécessaires. On ne change pas la vie par décret, encore moins par une propagande agressive, accusatrice, disqualifiante. »

Mais n'est-ce pas l'exception ? Et comment reprocher ici des démarches publiques erratiques quand on sait le peu d'accès qu'on leur a offert en ce domaine jusqu'à tout récemment ? D'ailleurs, depuis la nuit des temps, les mâles se sont donné le beau rôle en se réservant le pouvoir et le contrôle du discours, du code, du rite. À nous la culture, la politique, l'histoire. À elles, la nature. Une nature vue comme une pure condition d'existence, de durée. Ce sans quoi n'émergerait pas la culture. Un donné, un espace... à conquérir, à s'approprier. Plus que cette trop obsessive référence au pénis, il y a ce monopole de la tête qui légitime la hiérarchie des sexes. L'homme tête, la femme corps.

Ce n'est pas là vaine spéculation. Voyez ce qui se passe présentement face à la volonté, chez les femmes, de contrôler leur corps. Nous y répondons par le discours, le code, le rite, la science, la technique (expertise médicale), la rationalité. Autant de domaines où nous sommes encore les maîtres, sinon les principaux définisseurs. Alors comment leur reprocher le refus de nous voir « jeter nos codes à leur tête », comme dit Roland Barthes ?

En utilisant à fond l'arme juridique, elles ne font que mettre à profit un instrument de contrôle que nous avons monopolisé. Elles ont compris la portée énorme, le poids politique d'éventuelles victoires juridiques. La loi reste le maître d'oeuvre de la structuration de la société. Plus que jamais peut-être. Tout passe par les législations. Aucune dimension de la vie n'y échappe : l'avoir, le savoir, le pouvoir... et plus encore le valoir. Les valeurs n'ont pas de poids sans un statut de droit... et de loi. Je sais les inconvénients de cette « juridification » de tout. Elle nous vaut une société de plus en plus mécanique, abstraite, ritualisée. Tout le contraire d'une dynamique féminine qui porte des valeurs chaudes et vitales dont nous aurions tant besoin.

Mais il est trop facile de brandir ces différences pour noyer les enjeux d'égalité d'abord ! Et cette égalité d'abord, elle passe concrètement, factuellement, par le droit et le pouvoir qui en fait son outil principal. Nous avons défini le contrat social, nous avons ramené la société, la vie, les rapports humains à la logique du contrat. Elles s'y attaquent avec raison.

« Oui, mais elles se conduisent comme les hommes », dites-vous.

C'est laisser entendre que la sphère publique et politique nous appartient. Un fief masculin. L'argument de la « différence » ne tient pas plus ici. Oui ou non, sont-elles des citoyennes de plain-pied avec nous, des travailleuses de même droit, des individus de même entièresité ? J'entends ici l'objection fréquente : « Bien peu d'entre elles réussissent dans les tâches de commandement... sauf à la maison ! » Comme si l'on pouvait reprocher à l'apprenti qui arrive son absence d'expérience, de compétence. Réflexe de maître ! À chacun sa place pourvu que tous gardent leur place !

Mais n'exagérons pas. Les revendications de rémunération, de statut, de structure font leur chemin malgré des lenteurs parfois injustifiables. Cette visée d'égalité est trop évidente, on aurait honte de ne pas la reconnaître. Et les politiciens se suicideraient s'ils n'y accordaient que peu d'attention.

L'explosif du drame est ailleurs... dans les couches autrement plus profondes de la vie. Voici que l'affectif le plus fondamental se fait pu-

blic, politique. On l'a vu dans les débats volcaniques sur l'avortement. Culture et nature, morale et politique, idéologie et philosophie, individu et société, tout y passe. Mais c'est à un nouveau creuset qu'on n'a pas appris à gérer.

Le « reçu » semble si loin de ce choc inédit, gigantesque entre l'affectif et le politique. Quelle institution n'en est pas ébranlée ? Même l'identité sexuelle en perd ses repères, du moins, ses assurances d'hier. L'escalade des récents discours féministes vous en coupe le souffle. Inutile de les citer, ils sont de toutes les ondes. Mais, combien d'entre nous ont encore les oreilles bouchées !

Un immense déblocage est à faire. En effet, je soupçonne de plus en plus que la révolution féminine cumule toutes les autres ; elle porte à tout le moins les changements culturels les plus profonds des dernières décennies, telle une nouvelle dynamique de l'individualité. Qui sait, les solutions de rechange qu'il nous faut envisager par-delà les culs-de-sac actuels pourraient bien s'inspirer de pensées de femmes si longtemps retenues aux portes de l'histoire, de la vie publique. Avouons-le, nous tournons en rond, nous répétons les mêmes scénarios depuis un bon moment.

Je pourrais reprendre ici, un à un, les traits marquants d'une révolution culturelle qui est en train de doubler toutes les idéologies politiques, et montrer comment la révolution féminine les précise et les fédère, d'une façon souvent judicieuse, organique... plus vitale en tout cas.

Au demeurant, je crains que la lutte féministe trop occupée d'elle-même ignore ces atouts extraordinaires qu'elle a en main. Je ne m'en vais pas resservir les clichés de la femme plus intuitive, plus humaine, plus sensible aux personnes qu'aux choses, de la femme plus près de la nature, de la femme capable d'idéal et d'un plus grand courage. Bien sûr, il y a une part de vérité dans tout cela. Mais je parle de solutions plus valables sur les terrains mêmes que nous nous sommes réservés, y compris en politique et en économie. Pas seulement en éducation et en pertinence sociale. Je parle d'une pensée autre, d'une action nouvelle, de stratégies inédites. Je parle d'efficacité renouvelée, avec un

sens de la durée que nous avons désappris. Un sens des plus belles et fécondes maturations de la vie.

Qu'on ne me reserve pas l'argument à la mode : le refus féminin de la fécondité. Celle-ci dépend tout autant de nous. Tant de questions complexes s'y rattachent. Ce problème est encore plus grave du côté masculin. C'est nous qui le plus souvent avons peur de la vie. Et dire que nous nous sommes dits plus « progressistes » face au prétendu conservatisme féminin. Nos glorieuses audaces sont bien loin de la vie. Voyez nos guerres, nos gadgets.

Et que dire de notre « sérieux » ! Je nous entends évoquer les bavardages de femmes. De quoi discutons-nous entre nous ? Au moment où la femme s'intériorise et élargit ses horizons, bien des mâles retraitent vers de banales périphéries. Telle la place incroyable qu'occupent les sports commercialisés. L'administration des choses est notre meilleur sérieux. Mais nous sommes souvent des analphabètes du coeur et de l'âme. Combien d'immatures au milieu de nous ? Combien de vieux adolescents incapables même de s'assumer ?

Je le sais... je généralise, je nous mets tous dans le même sac. « Hypocrite lecteur, mon frère », ne sommes-nous pas un peu... beaucoup de ce portrait-robot ? Nous disons des femmes qu'elles aiment « l'uniforme ». C'est de moins en moins vrai. Elles ont plus de personnalité, et nous, nous en perdons. Elles ont des idées et des sentiments fort bien dessinés, face à nos indécisions, nos incertitudes. Des « bons gars », mais de plus en plus fragiles. Quelques rares coqs de race, par-ci, par-là. Je vous vois tous lever la crête : « Qui est ce malappris qui débite ces insanités délirantes, comme si nous avions perdu tout à coup nos « 'gènes' ? » Cette fierté biologique du mâle, justement, est mise en cause par la femme qui a relativisé sa propre biologie. Les mâles avaient étendu celle-ci comme une chape de plomb sur son être, sa vie, sa personnalité, son projet. Le « macho » est de plus en plus ridicule. Et le pourvoyeur ne peut revendiquer l'exclusive. Bien des titres sont délégitimés. Et l'autorité prescrite, donc !

À ce tournant qui exigerait tant de maturité de notre part, nous sommes toujours leurs enfants. *Combien de mâles ressentent la nouvelle affirmation de la femme et surtout sa distanciation comme un*

rejet de leur mère ? D'où le caractère dramatique et infantile de leurs réactions devant le moindre reproche de leur compagne, devant certains comportements libres tout à fait légitimes. Ces mâles ne cessent de rechercher chez la femme le même dévouement inconditionnel de leur mère qu'ils ont connu au moment où ils étaient enfants. En pareil cas, la mère devient servante d'un pseudo-adulte. Mais cela dit, est-il encore possible, permis (!) de se demander si certaines femmes « nouvelles » ne prolongent pas, sous d'autres modes, le vieux modèle patriarcal ? Une autre question interdite.

Nous n'en finissons plus avec notre jeunesse. Et avec l'âge, nous devenons toujours plus dépendants d'elle(s). Autrefois, chez nous en tout cas, les dépendances s'équilibraient un peu mieux. Aujourd'hui, c'est le grand écart. La femme devient de plus en plus autonome et nous suivons la pente inverse, malgré nos prétentions. Il y a bien quelques Kramer qui se ressaisissent et décident enfin d'être adultes. Mais ces cas sont d'autant plus frappants qu'ils sont exceptionnels.

Je nous entends gronder devant cette charge. Je la veux choquante. Il est plus que temps de nous réveiller avec une ferme résolution, car l'avenir s'annonce difficile, exigeant. Mais cette aventure nouvelle, de la plus essentielle humanité, pourrait être passionnante. Je nous sens plutôt sur la réserve, attardés au lit comme ces jeunes qui ont peur de la vie, préférant les angoisses familières de la nuit aux combats du jour, debout, les yeux ouverts, visière levée.

Quel étrange paradoxe ! Cette image reçue du mâle sûr de lui, fort, entreprenant, batailleur, prêt au risque, centré sur l'avenir -cette image mise en procès par des féministes n'est le lot que d'une poignée d'entre nous. Le Québécois, comme le Nord-Américain d'aujourd'hui, devient incertain, hésitant, fuyant, parfois pleutre et veule devant tout engagement durable. Mais c'est un bon gars, pas méchant la plupart du temps, ouvert au progrès, pourvu qu'il ne dérange pas trop. Libertaire et sécuritaire, à la fois tolérant, mais peu ferme dans ses convictions. Ses opinions changent, mais ses habitudes demeurent avec une force d'inertie incroyable. Tout le contraire de ces grandes passions qui soulèvent une vie. Certes, il sait brasser des grandes idées, surtout à la taverne ou au salon. Mais c'est toujours dans l'aire du jeu et du spectacle, qui tient l'homme dans une enfance interminable ou dans une

pseudo-éternelle adolescence. Le nouveau mâle narcissique joue indéfiniment au jeu qu'il n'a pas su clore, en lui donnant l'allure des choses sérieuses.

Il est mal préparé aux crises propres à l'adulte, encore moins à cette révolution féminine qui porte de fortes exigences de maturité.

On ne peut plus se considérer comme moitié-moitié. Plutôt deux sujets entiers qui ont à vivre ensemble et qui ne se définissent plus uniquement à partir de leurs fonctions. Dans la relation de deux sujets autonomes, on ne peut s'en remettre à une division mécanique des rôles et des tâches, à des modèles fixes. Les échanges, les négociations sont plus complexes et commandent un véritable discernement d'adulte. Les vieux clichés de l'homme raisonnable et de la femme imprévisible (souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie) ne conviennent surtout pas au contexte actuel. Le « sérieux » dans ce qu'il a de plus réaliste, de plus juste, de plus sensé est passé dans la nouvelle femme en construction. *La révolution féminine, j'insiste encore, est une des rares forces historiques positives, passionnées, lucides dans nos sociétés occidentales.* Une des rares espérances séculières capables de changer la vie. Un mouvement qui traverse tout et ne laisse rien pour compte. C'est bouleversant, angoissant, tragique, mais en même temps plein de vie, de maturité potentielle, d'horizon neuf.

Face à cela, des hommes, dans la force de l'âge, avec des charges, des engagements d'adulte se réveillent d'un étrange sommeil. Les voilà devant des compagnes autrement plus articulées, en bien des cas. Elles ont davantage le souci de la compétence ; elles réfléchissent plus profondément ; elles vont au bout d'elles-mêmes ; elles ont un sens plus soutenu de l'action. À combien de réunions, je les vois arriver mieux préparées, plus décidées. Nous vivons encore sur l'erre de nos « facilités » acquises automatiquement par les statuts prescrits, par la tradition et quoi encore !

Nous avons à peine évalué la percée des femmes dans bien des domaines. Voyez l'écart grandissant entre filles et garçons dans les succès scolaires, dans les longs apprentissages, dans les entreprises durables.

Les inégalités statutaires ne résisteront pas longtemps à cette forte poussée. Nous serons de plus en plus distancés, dépayés, parce qu'elles auront changé en même temps : elles-mêmes, la vie, et éventuellement les structures et les statuts.

C'est une de leurs forces que de ne pas séparer les choses, de ne pas sectionner la vie. Or nous entrons dans des temps nouveaux marqués par la recherche de nouvelles synthèses sociales. On sent le besoin de remembrer ce que la société tayloriste a « segmentarisé » et même émietté : le capital, la technique et le travail ; les moyens et les fins ; le privé et le public ; la culture, l'économie et la politique ; l'organisation et l'expérience de vie ; bref, la tête, le coeur et les mains. L'être humain d'aujourd'hui ne veut plus de cette existence à tiroirs. Il cherche une nouvelle organicité des diverses dimensions de sa vie. La femme est beaucoup plus apte que nous à relever ce défi.

Un certain jeu historique des mâles est en train de connaître une démystification gigantesque. Pour subsumer la puissance féminine d'enfanter, nous avons logé notre pouvoir dans le droit exclusif de nommer, de définir les êtres et les choses par nos lois, nos rites et nos codes.

J'évoquais tantôt Taylor, le maître d'oeuvre de notre organisation moderne, qui disait aux travailleurs : « Vous n'êtes pas payés pour penser, mais pour exécuter. » Division des tâches, qui a enlevé aux travailleurs le sens de leur travail, sa plus-value, son poids social et politique.

La division du travail entre hommes et femmes a été et est encore très souvent du même ordre. Nous nous sommes donné le beau rôle, le plus décisif dans cette société moderne de plus en plus abstraite : celui de penser la société et ses grandes institutions, le cadre collectif de la vie commune dans des codifications de plus en plus éloignées de la vie. Là se logeaient le pouvoir et la loi... et partant, notre position de force.

Derrière cette domination formelle, il y avait une peur camouflée, refoulée de la puissance féminine et de son énorme potentialité. Que sont nos paternités à côté de leur maternité ? Que sont nos idées à côté

de ce rapport féminin multidimensionnel, multiforme au réel, à la vie et aussi au symbole, au rêve, à l'imaginaire.

L'être féminin, avec ses riches et nombreux registres, commence tout juste à se faire entendre au-delà de la chapelle domestique. Nous avons l'air fou (!) avec notre masculinité monocorde utilisée comme un arc des temps anciens. Oui, le mâle monocorde est le plus typique parmi nous. Il ne vit, il ne pense qu'en fonction d'une seule chose : soit le travail, soit tel loisir, soit la politique soit le syndicalisme, et quoi encore ! La « femme-orchestre » si bien décrite par Hélène Pelletier-Baillargeon est autrement mieux préparée à ce tournant historique où nous ne pouvons plus séparer mécaniquement les diverses expériences de la vie, les différentes institutions de la société. Il faut revoir en même temps les niveaux de vie, les styles de vie et les objectifs de vie.

Nous avons à remettre « les morceaux ensemble » tout en les renouvelant. Un défi qui décline les esprits univoques.

L'ère du spécialiste est en train de s'éteindre, malgré les apparences contraires. Il faudra des solutions mieux intégrées vitalement, de nouvelles synthèses. Redisons-le, la « femme-orchestre » y sera beaucoup plus à l'aise que nous.

Non pas seulement au chapitre des habiletés, mais aussi à celui des ressources intérieures. C'est peut-être là où je suis le plus inquiet des mâles d'aujourd'hui.

Le mâle narcissique et ses mythes

Je nous trouve si souvent superficiels... à la surface des êtres, des choses de la vie, au « théâtre de l'ombre » comme dit Shakespeare. Nous sommes vraiment de la caverne de Platon, préférant l'idée sur le réel que le réel lui-même. Nous ne savons pas l'intérieur du jour, le dedans de la vie. Comme le souligne Annie Leclerc, les héros masculins ne s'intéressent pas à la vie mais à la mort. « C'est la mort qui donne fièvre au héros. Pas la vie, qui le laisse froid. »

L'ascendant et la poigne, ce n'est pas pour vivre, mais pour construire son image, loin de l'intériorité première de la relation au monde. D'où un être sans intimité physique, spirituelle, morale avec lui-même, avec les siens, avec son environnement. Un être ailleurs... partout, sauf là où il est. Un être qui n'est plus planté dans la vie. Je pense ici à cette terrible description de Rilke :

Qui nous a retournés de la sorte, que nous ayons dans tous nos actes, l'attitude de quelqu'un qui s'en va ? Et comme sur la dernière colline qui lui montre encore une fois la vallée tout entière, il se tourne et tarde, tels nous vivons, à chaque pas prenant congé.

De là, un désengagement de plus en plus prononcé. Quatre-vingt-dix pour cent des chefs de familles monoparentales au Québec sont des femmes. Une société de plus en plus « célibataire ». Des célibataires soudés et cependant séparés comme des étoiles. Éphémères, après le procès de l'éternité. S'agit-il d'autonomie... on la vit étrangement comme la possibilité de se réserver, de se préserver, de se retrancher, de se désengager, de prendre congé. Incapables de promesse, de parole tenue, de durée. Une psychologie de l'éphémère, sans avant ni après.

Nous arrivons à une étape cruciale. Les temps actuels, les solutions éventuelles exigent un surcroît de maturité. Or, nous sommes dans une société qui n'a pas de véritables figures d'adulte. Le succès de la psychanalyse toute centrée sur l'enfance est un indice parmi tant d'autres. Bien des crises se fondent dans cette disqualification de l'expérience proprement adulte :

- nos combats échevelés, puérils, souvent peu responsables,
- nos paternités si peu consistantes,
- nos rapports humains si instables, si fluides,
- nos nouvelles institutions qui n'ont pas su croître, mûrir,
- nos morosités collectives cycliques, à la façon des adolescents,
- nos papillonnages d'une expérience à l'autre,
- notre dénatalité massive, en chute libre.

Je reviens à l'intériorité. C'est capital. Le fruit mûrit, produit sa succulence de l'intérieur de lui-même, de son environnement, de son terreau dont il sait la sève et les suc.

De même chez l'humain. « La seule vie réelle est celle qui, brûlée au feu d'une conscience vive, profonde, est recréée en nous » (Jean Sullivan). À cette condition le corps, la vie, la sexualité, l'amour ne sont plus des propriétés extérieures à nous-mêmes, comme ces biens de consommation prêts-à-jeter.

Que se passe-t-il chez les mâles en relation avec ces exigences du dedans ?

J'ai le goût de dire à plusieurs d'entre nous : Souvent, vous rentrez en vous-mêmes, mais c'est pour y trouver un vague à l'âme. Vous avez si peu fréquenté les chemins de l'intériorité, les profondeurs du cœur et du sentiment. Vos idées n'ont plus de terrain nourricier. Vous devenez abstraits comme cette masculine société. Aussi mécaniques, aussi instrumentaux, aussi fragmentés, sectorisés, parfois vides ou tout en surface comme votre société. Sans profondeur ni horizon.

« Le chapeau ne me va pas. Certes, il y a des gars comme ça. Ma femme n'est pas déçue de moi. Mes enfants non plus. Et puis... enfin... il y en a un tas comme nous. Ce plaidoyer anti-mâle est grossier, injuste. »

Je suis de votre race. Je ne nous trouve pas à la hauteur de nos compagnes et des requêtes actuelles. Je veux nous « brasser le Canadien » ou le Québécois, si vous préférez. Nous ne sommes pas, nous les mâles, à la mesure de nos prétentions, de nos aspirations. Notre self image s'affadit, s'estompe dans le clair-obscur de vieux sentiers ombrageux qui ne mènent nulle part.

Elles défrichent, foncent, visière levée. Fini l'expédient des ruses patientes. Elles décident, elles accélèrent le pas et nous voilà déjà essoufflés. Or leur révolution est à peine commencée. Comment pourraient se marier leur printemps et notre automne ! Il y manque l'été du mûrissement. Faudra pas le louper.

Rien n'est pire que nier la crise, la fuir, la contourner. Surtout ce genre de crise au plus cru d'une chair à vif, d'un quotidien opaque, d'un rapport humain où l'âme est tout entière concernée, convoquée, engagée. Sur quelles sources et ressources misons-nous ?

Un travail forcené loin du tête-à-tête ? Le golf, la chasse, le club, le hockey ou quelque hobby ? Le coup du vison, ça ne marche plus. Les voyages ? Souvent, ils ne nous renouvellent pas de l'intérieur. Les enfants ? Ils ont d'abord besoin de deux adultes, et non de deux fonctions parallèles.

Nous sommes d'une génération qui a pu se contenter de bien des « nous ». Ah ! oui, j'oubliais : c'est les 30-50 et un peu plus dont je parle. Les jeunes coqs seront peut-être de la même fibre molle et pleutre. Je ne compte pas trop sur eux, si nous ne nous changeons pas nous-mêmes.

Ce qu'on finit par se ressembler d'une génération à l'autre, si l'intérieur reste le même ! Peut-être avons-nous absolument besoin d'elles pour nous changer du dedans ? C'est là leur force, leur beauté.

Est-ce trop les idéaliser que d'évoquer ici leur riche complexité ? Les mâles, dans l'histoire, ont réduit les femmes à l'aire privée, domestique, précisément parce qu'ils avaient peur de cette richesse, de ces énormes virtualités qui auraient pu les déclasser. La peur de la femme est à la source de toutes nos dominations.

Avec l'éclatement des grands symboles de la peur, l'écluse a sauté. Nous avons hélas ! trop attendu. Une masse gigantesque de forces retenues s'abat sur nous. Ceux qui veulent nager à contre-courant vont vite s'esquinter. Faut-il se laisser emporter ? Elles seraient les premières déçues. Le vieux lit de cette rivière ne suffit plus. Il faut le draguer. Ce sera dur, long, pressant. Je ne connais pas de solution facile à l'horizon.

« Facile. » Ce qualificatif m'arrête un moment. Combien de mâles sans maturité sont encore sur la lancée de la récente prospérité... facile où ils ont acquis des promotions sans trop d'effort.

Je voudrais m'y attarder et montrer comment le mythe de Narcisse est au centre de notre drame actuel.

Le drame de l'esprit narcissique contemporain, tout en image, nous renvoie au mythe lui-même. Narcisse ne sait même pas que cette image est de lui ; à tout le moins, il n'y a pas d'adéquation entre sa réalité et son image. D'où une angoisse indéfinissable, sans véritable intériorité pour l'assumer, sans modèle intérieur, sans force constructive interne. Il ne croit à rien au-delà de lui-même, sans être vraiment lui-même. Il se flatte en invoquant la noblesse progressiste d'une permissivité sur tous terrains, sans reconnaître qu'il y a là une fuite face à soi, à sa responsabilité. Cette permissivité superficielle est une forêt sans sentier, une mare sans courant, un vide sans frontières, une existence sans histoire.

L'esprit narcissique est à l'image de nos bureaucraties stériles, de nos combats politiques d'images, de notre écran télévisuel qui se substitue au réel, au dialogue de la vie. Ni fortes individualités, ni réelle sociabilité. Plutôt la séduction, la manipulation, la « comitite » artificielle pour se parler sans jamais se rejoindre. De là la guerre de tous contre tous, comme le conclut Christopher Lasch qui montre comment le narcissisme est le type culturel dominant dans le monde nord-américain (nous en sommes à plein), qu'il s'agisse de l'individu, qu'il s'agisse de la société elle-même ¹⁰.

Cette absence de prise sur le réel débouche sur la méfiance, les procès d'intention, l'utilisation de la règle abstraite, du droit froid comme intermédiaire d'un rapport qu'on ne peut plus vivre face à face, en direct. On codifie beaucoup quand la vie a déserté, quand il n'y a plus d'éthique pertinente et vécue, quand la culture est éclatée. Pis encore, on emprunte aussi les modèles, les solutions ailleurs comme on l'a fait depuis la Révolution tranquille, sans renouveler véritablement le lit de sa propre rivière.

¹⁰ C. Lasch, *The culture of Narcissism*, New York, Pocket Book, 1980. Il s'agit, bien sûr, des traits pathologiques du narcissisme, et non de ce légitime amour de soi si fondamental dans la construction de la personnalité et aussi d'une socialité adulte.

Nous le savons maintenant, nous ne pouvons plus tout vouloir, tout faire en même temps comme si nous étions les plus riches du monde, comme si nous étions les seuls à pouvoir éviter de faire des choix difficiles.

Notre nouvelle société québécoise a voulu être un laboratoire en tous les domaines, avec une image avant-gardiste de type narcissique. Nous sommes devenus un peu ridicules, malgré certaines réalisations indéniables. C'est cette image de nous-mêmes qui est fausse, boursouflée, irréaliste. Pas surprenant que la névrose nous prend quand nous consentons à regarder notre situation réelle.

Combien ne croient plus à grand-chose, en dessous de leurs discours ronflants ? Progressistes et conservateurs, ici, se ressemblent comme des frères. Tous sont au rendez-vous d'objectifs sécuritaires, extérieurs à eux-mêmes. On est passé de la mère d'hier à l'État maternel, à l'institution maternelle, au syndicat maternel. Des autres, on attend avant tout des services. Se faire mater en tout, quoi !

Et nous voilà dans une situation schizoïde désastreuse, parfois loufoque :

- d'une part, une vie individuelle qui se veut indépendante jusqu'à l'obsession. Uniquement l'autorisation de soi par soi ;
- d'autre part, un comportement institutionnel, sociétaire, de plus en plus dépendant des services des autres.

Cette contradiction est vécue tout autant par les femmes que par les hommes -, elle marque tous les mouvements sociaux actuels, y compris le féminisme ; mais il me semble que cette contradiction a plus de répercussion chez les mâles dans la mesure où plusieurs de ceux-ci ont cessé de se construire, de se renouveler.

On vieillit si vite dans ma société. Il faut une fibre plus coriace et une moelle plus riche pour reverdir souvent, pour être capable de moult moissons.

Nos maîtres à penser sont vite à l'écart dès qu'ils atteignent la maturité. Est-ce parce qu'ils sont disqualifiés par notre fameux mythe de la jeunesse ? Est-ce parce qu'ils ne savent apprécier eux-mêmes les valeurs de l'âge mûr ?

Mais le malaise est plus général. Combien de fois ai-je entendu des mâles dans la quarantaine soutenir qu'ils avaient déjà tout dit, tout fait, donné tout ce qu'ils avaient dans le corps ? Les charmes du jeune adulte passés, nous nous croyons finis.

Nos cadets vieillissent peut-être encore plus vite que nous. Voyez-les parler de leur retraite à trente ans. À vingt ans, ils étaient déjà fatigués, au point d'avoir besoin déjà d'une ou deux années sabbatiques aux frais de la princesse. Et que dire de ces jeunes chômeurs de luxe qui se font vivre par leur compagnie... et le Bien-être. Je ne veux pas ignorer ici le sort tragique qu'un nouveau corporatisme syndical, professionnel ou autre réserve aux jeunes, en leur fermant tout accès. Près de 25% de jeunes chômeurs. Quel drame, quand on songe aux promesses qu'on leur a faites en les instruisant. Peut-on mieux leur casser les reins et saccager l'avenir pour maintenir ses propres « acquis » de confort à n'importe quel prix ? Une nouvelle révolte des jeunes gronde. Elle pourrait être plus dure que celle des vieux qui ne sont pas enclins à tout casser.

Face à ce problème et à tant d'autres, beaucoup d'adultes haussent les épaules. S'il y a intérêt, c'est seulement pour leurs propres enfants. Pour tout le reste, ils se disent de la majorité excédée, prête à voter contre les minorités actives revendicatrices. Mais au fond, n'y a-t-il pas ici une attitude de base commune ?

Dans la foulée d'une prospérité sans précédent, la plupart des citoyens en sont venus à croire qu'ils pouvaient tout obtenir par revendication, même ce qui en soi exige un long effort individuel et collectif. Je crois que les mâles sont plus marqués que les femmes par cette illusion d'autant plus désastreuse que nous entrons dans des temps où il faudra plus d'investissements pour des résultats plus modestes. Je dis que les femmes, en général, sont moins déformées par cet infantilisme social, parce qu'elles sont restées plus près des tâches à long terme qui commandent d'énormes efforts : telle l'éducation des enfants dont elles

ont le principal poids dans notre style de famille. À cela, il faut ajouter leur situation économique. La grande majorité des pauvres chez nous sont des femmes, seules ou en charge d'enfants, sans compter le grand écart des salaires entre hommes et femmes de par le- genre de travail confié aux premiers et aux secondes.

Mais revenons un moment au style de société dans laquelle nous vivons, et surtout à la copie conforme qui s'impose non seulement comme idéal à atteindre, mais comme norme de comportement, de vie.

Cette copie conforme exige que l'on soit en même temps beau, jeune, riche, intelligent, en santé, décontracté, libre de toute contrainte. On est vite frustré devant cet objectif pratiquement inaccessible. L'individu n'arrive pas à rejoindre cette image, ou plutôt à se rejoindre dans cette image, un peu à la façon du grand mythe narcissique.

Plusieurs se sont débarrassés de la vieille morale, mais ils l'ont remplacée par cette copie conforme qui exerce une tyrannie inouïe, sourde, insaisissable, d'autant plus mystificatrice qu'elle se présente comme un bonheur à portée de main. Il suffit de se laisser vivre hors des grandes aliénations dénoncées par les critiques idéologiques à la mode sur le travail, la famille, les institutions bureaucratisées, etc. Ne parlons pas d'excellence, de compétence, de dépassement, ce sont des valeurs élitistes éculées, comme ne cesse de le dire un certain gauchisme démagogique et populiste.

Les pires morales, les plus tyranniques, les plus surnoises sont celles qui ne prétendent pas en être. À force de s'obséder sur son bien-être, son confort, son plaisir, son désir, on finit par ressentir le moindre accident de parcours comme une catastrophe.

Ce qu'on peut se rendre malheureux dans cette pseudo-philosophie ! Celle-ci ne manque pas de panache ni de Maître. Zarathoustra est servi au menu de ce nouveau bonheur (si malheureux pourtant !). « La joie ne veut ni héritiers, ni enfants, la joie se veut elle-même, elle veut l'éternité, le retour des choses, tout ce qui se ressemble éternellement. » Comme dans le sein maternel, fusionnel.

Cette régression se donne de nobles titres : l'innocence, l'authenticité, la transparence, la vie pour elle-même sans but, sans projet, sans histoire. Voilà un autre trait pathologique du narcissisme.

Tout cela fait des êtres hors du temps et de l'espace, hors du réel avec son humus capable de produire de beaux fruits. Il y a là une fausse pureté. Comme le souligne C. Lasch, au bout de ce chemin sans issue, la toute-puissance de l'image infantile du parent vient remplacer le parent réel, l'autorité concrète, la loi identifiable qu'on peut confronter, contester, alors que la tyrannie du « ça », faisant office désormais de surmoi, est souvent insurmontable. Rien de pire pour celui qui veut être maître de sa vie !

L'enfant paie cher ces traits pathologiques de l'adulte narcissique. Mais celui-ci en est tout autant victime. « Affligé par l'anxiété, la dépression, le vague à l'âme, le sentiment de vacuité intérieure, l'homme psychologique du XXe siècle ne recherche ni le dépassement individuel, ni la transcendance spirituelle, mais la paix de l'esprit dans des conditions de plus en plus incompatibles avec elle. » (C. Lasch)

Le comportement linéaire du mâle tout consacré à son autarcie affective et professionnelle semble permettre un ancrage solide et net dans la société réelle, un ancrage moins diffus et incertain que celui de la femme « privatisée » à la maison, ou de la femme nouvelle qui explore plusieurs champs d'expérience à la fois. Voilà une autre méprise de notre part. Les hommes d'aujourd'hui sont moins plantés dans la vie qu'on veut bien le dire. Leur sur-socialisation n'a rien des véritables tissus sociaux ou communautaires. Ils se sont ingéniés à « artificialiser » les rapports sociaux dans un monde mécanique de règles, de statuts et d'appareils, régi par un langage et des outils standards, comme si nous avions tous le même visage, comme si toutes les institutions et tous les milieux étaient interchangeables, comme si les subjectivités nuisaient à l'efficacité des résultats. La bureaucratie doit beaucoup à cette attitude de base. De même l'hyperdivision du travail, la sur-spécialisation des rôles et tâches.

Je soupçonne que dans cette société masculine on se fuit soi-même, on a peur de l'autre, différent de sa propre image. D'où une grande insécurité du mâle devant ce face à face décisif que provoque

la révolution féminine. « Nous sommes devenus une nation d'hommes solitaires, victimes des substituts anonymes aux relations personnelles [...] aux rapports proprement humains [...] Or, cette déshumanisation s'avère désormais contre-productive. » Ces remarques de M.F. Fasteau sur la société américaine ont une grande part de vérité dans notre propre milieu.

L'échec économique de la société narcissique suscitera-t-il une prise de conscience sur les failles qualitatives qui l'ont ébranlée jusqu'à sa souche humaine ? Je n'y compte pas, si le redressement ne vise qu'à mieux utiliser les ressources humaines, comme si celles-ci ne valaient pas pour elles-mêmes, mais en fonction d'autre chose : la productivité, la consommation, les gadgets, la force militaire et quoi encore !

La boucle s'est bouclée récemment quand les fils et filles de parents narcissiques ont plus ou moins inconsciemment reproduit psychologiquement le modèle sociologique de la société narcissique. Il n'y a pas loin entre une économie de profit et de prestige, une consommation de l'éphémère et du futile, d'une part, et, d'autre part, une psychologie de *self interest*, de prêt-à-jeter amoureux, de banalisation sexuelle, de rapports humains instables et incertains.

Ce n'est pas là vaine et abstruse analyse. Écoutons ici un témoignage qui pointe le problème, et heureusement, son dépassement.

« Tout ce qui pouvait commencer à être et qui s'installait en moi comme une certitude était immédiatement combattu. J'avais peur de m'y installer. J'avais peur d'y être anéanti. J'avais peur d'emporter l'autre. J'avais peur d'aliéner, de nous aliéner...

« Afin de conserver une autonomie que je jugeais essentielle, mes « je t'aime » étaient furtifs et ne s'appuyaient que sur l'instant...

« Je n'ai rien trouvé de mieux que l'éphémère pour remplacer l'éternité obligatoire des générations précédentes. Ma liberté fut posée devant toutes celles qui m'ont aimé comme un a priori presque maladif ; elle m'a confiné à une solitude complète même lorsque j'ai accepté de partager le quotidien avec une autre. J'étais une sorte de petit

gars haïssable qui délaçait sans cesse les souliers de l'autre pour l'empêcher d'avancer avec sûreté...

« Le « je suis à toi » se muait donc en un « je suis bien avec toi ». Déclaration plus neutre, plus objective, plus mystérieuse aussi. Par cette censure, tout à fait consciente, je croyais aussi préserver mon autonomie, mon indépendance...

« D'ailleurs le moindre signe de dépendance envers l'autre m'affolait. Il y avait à propos du projet amoureux une consigne claire : nous ne pouvons en aucune façon poser l'éternité comme réalisable ni même pensable. Alors naissaient de cette consigne des règles, des conduites, des comportements, des normes tout aussi rigides que celles que nous voulions briser...

« La première fois que j'ai entendu l'autre dire : « je ne veux plus jamais entendre toujours », j'ai senti comme une déchirure...

« Afficher son indépendance envers un état amoureux, c'est afficher sa dépendance envers la solitude...

« Je sais maintenant la tristesse dans mes yeux quand plus rien n'est certain... Lorsqu'on craint, on n'avance pas... Où est la passion qui nous jetait dans les bras l'un de l'autre ?... On a très bien réussi à nous persuader que les corps, les plaisirs et les désirs s'échangent comme des objets...

« Il y a toujours, en moi un autre qui voudrait être ailleurs... Cette autre en toi, cet autre en moi, ils ne se parlent pas, ils ne vivent pas ensemble, ils ne se rencontrent pas, ils ne font que s'épier, se guetter du bout de l'oeil. Ils sont notre mort éventuelle. Deux athées qui tournent autour de nos croyances. Quand vont-ils nous violenter, nous arracher notre passion, notre désir de durer ?

« Quelque chose me dit que cette nouvelle morale du « je ne t'ai rien promis » a fini par me briser, par m'écarteler... Il m'arrive de percevoir cette tristesse profonde dans le regard de ma génération...

« Alors je fais celui qui sait comment se tenir et tu fais celle qui n'a pas besoin d'être soutenue. Tu vas me pousser au lieu de me tendre la main, je vais te donner un croc-en-jambe pour te rappeler ma présence...

« C'est tout mon rythme qui s'effondre, qui s'écartèle. Il me faut être habité par une lueur d'éternité...

« La seule idée du couple que je n'avais pas vécue, c'était la toute première. Celle que j'avais laissé tomber au premier jour de l'amour ¹¹. »

Quelle lucidité ! Il y a de l'espoir. J'ose croire que cette prise de conscience est en train de se répandre. Mais il y a un tel chemin à parcourir, tant de nouveaux tabous à démystifier.

Du quotidien au politique

Tout se passe comme s'il fallait reprendre les choses par le fond, par le plus essentiel qui se trouve en même temps le plus quotidien, le plus vital.

Les réalités les plus cruciales de la vie sont interdépendantes. Si vous perdez, par exemple, le sens du pain, vous risquez de perdre le sens tout court. Le pain, la langue, l'amour, le sexe, le travail se qualifient les uns par les autres. Si l'un se dégrade, tous les autres suivent la pente.

Encore ici, la société tayloriste qui a séparé les choses, les activités, les institutions au point de créer une vie émiettée, nous a fait perdre de vue ce lien quasi organique entre les réalités de base de la vie. D'où une crise de la vie elle-même, de notre vie, tout autant, sinon plus, qu'une crise de société.

¹¹ Marc Chabot, l'engagement dans La certitude d'être mâle, Montréal, Éd. Jean Basile, 1980.

De ce diagnostic global on pourrait tirer un tas d'exemples. Voyez comment l'activité sexuelle est souvent vécue comme une valeur décrochée des autres réalités. Les mâles s'en accommodent plus facilement que les femmes. Cette situation semble même leur profiter. Ils peuvent ainsi briser des liens, des engagements sans mauvaise conscience, sans appel possible de l'autre, puisque la satisfaction sexuelle peut justifier la non-considération de tout le reste.

On me dira que ces moeurs nouvelles sont tout autant le lot des femmes modernes. Mais en fait - et les statistiques en témoignent, tels les foyers monoparentaux aux mains de la femme - oui, en fait, ce sont elles qui paient le plus souvent la facture.

Il ne s'agit pas de mettre en cause, ici, les aspects légitimes de la récente libération sexuelle, mais de bien cerner les travers qui l'accompagnent et qui ont d'énormes conséquences. Ce serait déjà beaucoup de ne pas séparer les diverses libérations qu'il faut assumer. Nous ne le comprendrons pas, si nous continuons à isoler les unes des autres les dimensions de notre propre vie, les réalités fondamentales de l'existence.

On reproche aux mouvements féministes de vouloir tout changer en même temps. Il est vrai qu'on va vite atteindre les limites du possible, là comme ailleurs, surtout si les uns et les autres, nous continuons de nous en remettre à l'État aussi massivement et dans tous les domaines, y compris celui-ci. C'est une grave contradiction dans la mesure où l'on veut rétablir le centre de gravité à la base sociale dans une perspective d'autodéveloppement aussi bien économique que social et culturel.

Comment qualifier de « révolution affective » ce retournement nécessaire de la pratique sociale ? N'est-ce pas prêter flanc à la critique bien connue qui reprochait aux Québécois de bâtir leur politique sur des sentiments et non sur des idées. Sous-entendus : des émotions aveugles, des réactions primaires, des comportements irrationnels. Le pas est vite franchi pour appliquer au féminisme le même procès piégé.

Disons tout de suite le porte-à-faux de ce rapprochement. Il y a dans la critique féminine une hauteur de vue et une lucidité politique de grande qualité. À ce courant froid d'une logique sans quartier se mêle le courant chaud des sensibilités les plus fortes de notre époque qui commencent à inventer d'autres pratiques de vie, de travail, d'éducation, de solidarité. Un mouvement d'en bas qui élabore de nouvelles synthèses sociales, précisément là où on a tout émietté, fragmenté, segmentarisé. Nous avons à remettre ensemble tant de choses ! Il n'y a de vie qu'intégrée organiquement. Cela ne vaut pas seulement pour l'écologie ou le corps, mais aussi pour la société, et l'esprit lui-même. Or, c'est précisément dans l'affectivité que l'on trouve à la fois une requête, une dynamique et un exemplaire d'intégration proprement humaine.

L'affectivité commande une correspondance profonde entre la structure intérieure et les autres structures ; ce que la pensée féminine a mieux compris que toute autre. L'affectivité cherche à unir vitalement la fibre, la conscience et l'action. L'affectivité ne s'accommode pas d'appartenances réduites à des affiliations purement nominales ou statutaires, à des institutions de plus en plus froides et mécaniques. L'affectivité se nourrit à la fois d'autonomie et d'appartenance. Dans sa spécificité humaine, l'affectivité a une dimension philosophique, métaphysique, dans la mesure où elle infère immédiatement un « sujet » que souvent les sciences sociales et politiques, dans la foulée du technocratisme et de l'économisme des deux grands systèmes dominants, ont sans cesse marginalisé sous prétexte d'objectivation. Fernand Dumont a montré comment les anthropologies dominantes se sont constituées en l'absence de l'homme ¹².

La révolution féminine porte cette critique et cette dynamique. C'est une révolution-synthèse dont la clé de voûte est l'avènement du « sujet humain » individuel et collectif capable de faire sa vie, sa politique, son avenir, alors que tant de changements historiques n'ont été que des transferts d'objets, de codes, de pouvoirs.

¹² F. Dumont, *L'anthropologie en l'absence de l'homme*, Paris, Presses universitaires de France, 1981.

Au premier regard, la pratique féministe, par-delà sa critique globale, semble s'attarder à des objectifs bien limités, telle la lutte anti-sexiste contre la femme-objet. Nos remarques ci-dessus sur l'affirmation explosive du sujet humain donnent une tout autre portée à cette bataille quotidienne.

On reconnaît encore ici la pertinence du mouvement féministe qui sait inscrire des objectifs aussi fondamentaux dans des démarches concrètes.

À notre tour, nous sommes invités à réfléchir aussi sur l'homme-objet, réduit à sa force de travail, sur l'homme-rouage anonyme du système, de l'idéologie ou du parti, et pis encore, sur l'homme-conscrit pour devenir chair à canon. Voilà un enjeu éminemment politique.

Mais ne perdons pas de vue notre intérêt premier, celui de la pédagogie sociale suggérée par la révolution affective dont le mouvement féministe est la principale force historique. Celui-ci met à profit les réalités les plus vitales tout en les fédérant pour construire une autre politique aussi bien qu'un autre style de vie et de société. Ainsi, on va de la maison au parlement ; du travail à l'ensemble du code juridique et du système social ; du partage quotidien des tâches à une communauté politique plus organique ; des mesures sociales égalitaires à la profondeur éthique, politique et philosophique du « sujet humain » ; de la parole intérieure libérée, renouvelée à l'action collective.

Je ne vois pas comment la conscience et la pratique masculines pourraient faire l'économie d'un chemin semblable, non seulement au nom d'une convergence nécessaire, mais aussi pour notre propre reconstruction. Nous agissons depuis trop longtemps en l'absence de l'homme, au point de ne plus savoir identifier, sans mode critique ou autrement, nos façons de vivre, de penser et d'agir au masculin. Nous aussi, il nous faudra emprunter les chemins modestes auxquels ont consenti les femmes pour se redéfinir jusqu'au plan politique. Fût-ce réapprendre d'abord la présence à soi, à sa vérité, à son être réel, à son quotidien, là où les comportements et les pratiques démentent si souvent nos idées, nos raisons, nos idéologies. Style de vie et style de société doivent correspondre.

Le retour du refoulé

Cette première réflexion, je l'avoue aisément, a pris bien des raccourcis pour tracer un portrait d'ensemble de la situation. Il faut maintenant affiner le dessin, dégager plus clairement ombres et reliefs, nuancer les traits trop caricaturaux, faire émerger la couleur sur ce fond blanc et noir, risquer l'invisible.

Georges Braque disait que l'art est fait pour troubler, alors que la science rassure. Si nous voulons que notre aventure renouvelée soit un bel ouvrage, nous ne pouvons compter sur nos logiques de mâles, dites réalistes, scientifiques même. Il ne faut pas qu'une triste sagesse tienne lieu d'espérance à mesure que nous vieillissons. Mais j'ai d'autres raisons pour évoquer ici l'art de vivre. En effet, l'âme des choses et des êtres passe toujours par un art de voir, de penser et d'aimer. C'est celui-ci qui sème un peu d'éternité dans nos vies si courtes, comme le suggérait, il y a longtemps, Hippocrate, le célèbre médecin grec. Mais ce qu'il faut de regard intérieur, de conscience cultivée pour arracher « un peu de mystère à la terre » (Vermeer), pour émerger libre « de l'autre côté du désespoir » (Sartre), pour apprendre « que nous n'avions pas vu ce que nous voyons » (Valéry).

Mais avant de prétendre pénétrer l'invisible, je m'en vais d'abord risquer des regards plus humbles sur le plus manifeste de notre situation. J'ai peut-être précipité un peu trop mon diagnostic. Mettons-le à l'épreuve d'une investigation plus détaillée et plus empathique, d'autant que je nous voudrais plus capables de nous aimer. Mais je ne cache pas mon soupçon devant toute tentative de rosir les choses comme le font tant de théories à la mode, tant de thérapies de fin de semaine. Tchekhov disait : « Ne peut être beau que ce qui est grave. » Cette affirmation vaut pour une vie vraie, pour une conscience lucide, pour cette fameuse « authenticité » qu'on brandit comme une affiche de manif.

Notre génération qui vient de connaître une prospérité et un confort sans précédent cache mal sa peur de l'angoisse, son refus du tragique,

même quand elle joue ses enjeux sur les tréteaux de tous ordres. Et que dire de l'effort soutenu pour aller au bout de ce qu'on entreprend. On passe si facilement d'une « cause » à l'autre au gré des modes. La gravité de l'interpellation féminine contraste avec une certaine masculinité joueuse sur tous terrains : amoureux, politique ou sportif.

L'homme nord-américain que nous sommes en bonne partie est souvent à l'image de ce fameux vocable « gaine » appliqué à tous les domaines de la vie même les plus graves.

Margaret Mead faisait un jour cette remarque qui pourrait bien s'appliquer à nous :

« Pendant la dernière guerre, les observateurs furent frappés par l'apparente contradiction entre l'importance que les soldats américains disaient accorder à la camaraderie (les dépressions nerveuses à la suite de la mort d'un copain en étaient une illustration frappante) et le résultat d'une enquête détaillée qui montrait qu'en réalité ces relations de camaraderie étaient des plus précaires. L'enquête soulignait qu'on choisissait un camarade parce qu'il était dans la même unité ou par suite d'une rencontre fortuite, et non en fonction d'affinités personnelles pouvant engendrer une amitié plus durable ¹³. »

Et M. F. Fasteau dans *The Male Machine* affirme qu'il s'agit là d'une attitude de base qu'on retrouve dans l'ensemble de la vie masculine.

« Les hommes se retrouvent pour affaires, pour boire, pour jouer, faire du sport, reprendre contact après une longue absence, ou en des occasions sociales, circonstances pour lesquelles personne ne saurait être tenu responsable d'avoir désiré voir l'autre. Les hommes se sentent particulièrement à l'aise quand ils peuvent se voir en groupe. La situation de groupe désamorce toute interprétation possible sur l'intensité des sentiments entre individus... Le sport est l'un des rares domai-

¹³ . Mead, *Male and Female*, New York, W. Harrow, 1950.

nes où les hommes se croient autorisés à manifester leurs émotions ¹⁴. »

Nous trouvons encore ici d'autres raisons pour insister sur l'importance de la profondeur affective et intérieure. La pauvreté de celle-ci chez tant de mâles retentit dans tous les secteurs de vie, jusque dans la politique-jeu et spectacle. Gagner la partie, percer l'écran, projeter une image irrésistible, tout mesurer en fonction du succès comptable (électorisme, résultats sportifs, etc.), voilà nos principales références. Il n'y a que le résultat qui soit intéressant, même dans des champs d'expérience humaine qui ne s'y prêtent pas.

« Les pères appliquent ces critères à leurs enfants : ils sont fiers de leurs résultats scolaires ou de leurs exploits sportifs « exceptionnels pour leur âge ». Transmettre ces dons-là est ce qui les intéresse le plus dans leur tâche parentale. Mais ce n'est pas le plus important, surtout quand les enfants sont petits. Et bien souvent, dans ce processus, le père finira par s'intéresser plus à l'habileté de l'enfant qu'à l'enfant lui-même. Au lieu de s'intéresser au processus d'apprentissage de l'enfant, à ses plaisirs, ses sensations, le père ne voit qu'une chose, celle qu'on lui a toujours apprise : le résultat... Dans le domaine sportif, il poussera l'enfant au-delà de ses possibilités et de ses désirs, au risque de provoquer son anxiété, en lui laissant croire que son amour et son estime pour lui dépendent de ses performances ¹⁵. »

Cette logique linéaire du mâle toute centrée sur le résultat pourrait bien être le substitut d'une intériorité et d'une affectivité primaires, non cultivées. « Se sentant coupés de la vie intérieure de leurs enfants, les hommes cherchent à gagner leur affection par d'autres moyens. » Ils sont arrivés à cette situation, moins à cause de leur conception de la paternité qu'à cause de leur façon de voir et de vivre leur condition masculine dans les différents secteurs de la vie : travail, rapports conjugaux, vie sociale, style de loisirs, etc.

¹⁴ M.F. Fasteau, *Le robot mâle*, Paris, Gonthier, 1980, p. 30 et 126. Voir aussi G. Falconnet, *La fabrication des mâles*, Paris, Seuil, 1977.

¹⁵ Op. cit., p. 114.

Quand ces aspects essentiels de la personnalité - affectivité, subjectivité, intériorité - cherchent à se faire entendre dans leur vie, après les désillusions d'une performance non atteinte, il est souvent trop tard parce qu'ils les ont trop longtemps refoulés. Ce drame est d'autant plus ressenti douloureusement qu'il s'inscrit dans une époque où l'on revalorise la subjectivité, où l'on revoit la vie, les institutions, la société à partir de nouvelles sensibilités, où l'on est plus soucieux de donner goût et saveur à l'expérience que d'en mesurer les résultats comptables. La nouvelle culture et ses visées sociales ou politiques cherchent à conjuguer les aspects subjectifs et objectifs de l'expérience humaine, la vie intérieure et l'engagement. En ce tournant crucial, bien des mâles marquent le pas, alors que leurs compagnes les devancent dangereusement !

J'écris ces lignes à mon corps défendant, puisque je me sens impliqué, moi aussi, dans ces problèmes masculins que je viens de soulever. Certes, on ne généralise pas sans escamoter des facteurs de réalité souvent irréductibles, tels des itinéraires individuels autrement plus complexes et spécifiques que ces portraits-robots. Les profondeurs subjectives de la conscience masculine ont été subsumées dans un style de société qui nous a tellement conditionnés, au point que nous avons peine à les décaper, à les identifier. Je pense à la rareté des ouvrages « personnels » sur l'expérience masculine comme telle. Les autobiographies d'hommes sont souvent des lectures individuelles, mais dites « objectives » de leur temps, des institutions où ils ont vécu et agi. S'agit-il d'un trait « naturel » de la condition masculine universelle, ou encore d'un trait culturel intouchable ? Je me méfie de ce genre de plaidoyer. Et je pense que nous avons beaucoup à apprendre des chemins de libération que les femmes ont ouverts.

Se repenser au masculin est une tâche aussi constructive que critique. La dynamique féminine récente en témoigne. Il y a ici des démarches autonomes à respecter, et aussi des nouvelles réciprocités à inventer. Il ne faudrait pas nous retrouver en deux camps de sourds : les « macho » inconditionnels et les pro-féministes aussi inconditionnels.

« Moi, je les vois tous semblables : idées semblables, complets raides et serviettes au bout du bras. Bleus de travail et boîte à lunch. Je les vois agglutinés dans les tavernes, dans les bars. Tous semblables. Je les vois surtout complètement absents de la tâche la plus extraordinaire qu'il leur ait été donnée d'accepter : celle de la paternité. » Marilyn French

La Québécoise, « c'est la femme qui cherche désespérément un homme parmi les gamins que sont les Nord-Américains, et qui, eux, cherchent désespérément leur mère ». Hermine Beauregard

« Le mâle-enfant est comme fixé à la période magique. Il joue à la guerre, il joue avec l'automobile, il joue avec l'argent, il joue avec ses institutions. »

Maurice Champagne-Gilbert

La révolution affective et l'homme d'ici

Chapitre 2

Semblables et différents

Plaidoyer pro domo

[Retour à la table des matières](#)

Il y aurait quelque chose de monstrueux dans le portrait-robot du mâle que tracent bien des discours actuels sur les rapports hommes-femmes, quelque chose d'incroyable, comme si le mâle incarnait le mal absolu ou encore la plus totale immoralité. On cherche vainement un qualificatif un peu positif, un peu empathique. Dominateur, possesseur, violeur potentiel, harceleur, faux héros, père irresponsable, adolescent attardé, être veule et pleutre, et quoi . encore !

Comment peut-on nous dire à la fois des patriarches potentats et des pauvres types minables, des conquérants rapaces et des pantouflards ? Nous serions presque tous des drogués du travail, des êtres primitifs incapables de compréhension, d'émotion vraie. Primaires comme les *cowboys* des *Westems*. « Le monde masculin est hideusement hiérarchique, compétitif, ritualiste, répressif et souvent absurde », disait Marilyn French à un auditoire québécois qui l'applau-

dissait à tout rompre. Nous sommes tous miso-macho-phallo. Nous vivons tous le sexe « comme une agression et une possession et non comme un plaisir et un abandon ». Nous avons en plus une « personnalité de carton-pâte » et un « esprit mécanique aliéné par ses propres systèmes ».

J'admets qu'il faut souvent frapper de grands coups pour faire bouger des situations enkystées depuis si longtemps. À moins d'être aveugles ou butés, nous ne saurions ignorer cette gigantesque secousse tellurique qu'est la révolution féminine à l'épicentre d'un vaste mouvement planétaire socioculturel et politique. Oui, à l'épicentre de la révolte des autonomies de tous ordres. Plus qu'un test de vérité, le rapport hommes-femmes est de tous les rapports sociaux, de tous les champs d'expérience humaine. D'où l'insécurité et même le vertige que provoque la mise en cause de cette base commune à toutes les cultures et sociétés. S'il y a une nouvelle conscience planétaire en gestation, on peut pressentir qu'elle trouvera dans ce rapport fondamental le lieu privilégié d'expression des droits humains qu'elle affirme.

Alors, on se trouve un peu mesquins comme individus mâles de vouloir nuancer ou rétrécir l'enjeu. Ce sentiment se terre au fond de moi, prêt à rebondir chaque fois qu'on m'investit de cette lourde culpabilité historique. Ma vie a ses limites et je ne puis porter l'humanité sur mes épaules. Je ressens depuis longtemps comme un je ne sais quoi de faux et paralysant ce raccourci du transfert de la culpabilité et de la responsabilité. *You hold the whole world in your hands*. Allons donc ! On ne tient pas la mer dans le creux de ses deux mains. Et se voir reprocher de ne pouvoir le faire a quelque chose de puéril en soi.

Or, une critique abstraite et globalisante pratique très sérieusement cette disqualification dramatique. À son grand dam d'ailleurs, puisque l'individu a tôt fait d'ignorer une charge aussi disproportionnée. Accusé d'être l'incarnation d'un mal aussi total, il aura la tentation d'utiliser des moyens « totalitaires » pour se défendre. Il en est tout un des colonels et des terroristes. Je ne veux pas jouer ce jeu infernal, même en mineur, dans les luttes quotidiennes. Toute pensée unidimensionnelle débouche facilement sur la violence. Elle arrache le blé en même temps que la mauvaise herbe. Elle s'innocente, sans reconnaître d'innocents en dehors d'elle. Elle ignore que le mal et le bien, l'amour et la

haine sont souvent amalgamés en soi et chez les autres, qu'on peut être à la fois semblables et différents, égaux sans être uniformes.

Cette attitude de base m'apparaît tellement importante que je ne me gênerai pas pour la rappeler tout au long de cet ouvrage, précisément parce que la pensée unidimensionnelle et la critique de même coulée ressurgissent à tous les carrefours historiques où les choix sont difficiles et insécurisants. Je ne suis pas à l'abri d'un pareil travers. D'où ce constant retour critique que j'essaie de faire, sans escamoter tâches et risques à entreprendre pour changer les choses.

C'est dans cette optique que certains réagissent, par exemple, devant cette affirmation : « Le temps est venu d'analyser et d'évaluer le monde masculin et c'est aux femmes de le faire. » Ils contestent l'exclusive et non pas le fait que les femmes veuillent définir elles-mêmes leurs propres objectifs de libération et de promotion. Ce qui étonne et inquiète, c'est cette tendance récente à exclure les mâles de toute parole propre à eux sur les rapports hommes-femmes, toute parole autre, en tout cas, que celle des canons actuels.

D'autres mâles jouent le jeu en en remettant sur la phallocratie. Parfois, ils sont en pratique les pires phallobrates que je connaisse. S'exorcisent-ils de la sorte ? Ce que le discours humain peut se mentir à lui-même ! Quant aux rares points de vue discordants qui ont fait la « une » dans nos journaux, ils étaient d'une bêtise et d'une étroitesse incroyable. Là aussi, il y avait une vision manichéenne des choses, mais cette fois à rebours.

J'ai eu honte devant de tels propos caricaturaux : « Le féminisme tue l'amour, crée une méfiance fondamentale, une sorte de calcul mesquin, un isolement effroyable... une espèce de ressentiment, un esprit de vengeance. » Ce discours dénonce l'aspiration féminine à l'égalité en empruntant le grand dogme de la droite : « L'égalité n'est obtenue que par le bas... une entreprise de médiocrité. » À nous l'excellence ! Et d'ajouter : « Beaucoup d'hommes ne font plus rien, si ce n'est laver la vaisselle, tricoter et se battre la coulpe en écoutant les mises en accusation féministes. » Décidément, un tel plaidoyer cocardier donne caution au portrait-robot que je dénonçais plus haut. Mais il y a pis encore. À ses yeux, le féminisme est « un symptôme de maladie »

transmise aux hommes avec un succès croissant. « Les féministes se cherchent, elles ne savent pas ce qu'elles veulent... voulant être mère et ne le voulant pas, voulant un amant et ne le voulant pas, voulant un mari et ne le voulant pas, voulant être dominée et ne le voulant pas... elles voudraient un homme sur mesure, mas viennent-elles à le rencontrer, cet homme qui les respecte, qui répète mécaniquement les formules féministes pour se montrer agréable, qu'elles n'en veulent pas, elles le trouvent insipide, pas assez viril. » Ce monsieur sait ce qu'il veut : « Seule la jeune fille peut inspirer l'amour, non pas l'enfant, ni la femme. » Il n'est à l'aise qu'avec des adolescentes, celui-là ! Quelques semaines plus tard, un sexologue tenait publiquement à peu près le même discours.

On fait vite le tour des voix masculines qui se sont fait entendre. Anne Richer a donc raison de dire que le dialoguée collectif n'est même pas amorcé.

Libérer nos questions

Le silence des mâles et, surtout, leur réaction superficielle contrastent avec la réflexion renouvelée et de plus en plus profonde de la femme sur elle-même et sur le rapport fondamental masculin-féminin que Marx voyait comme le : plus décisif dans la société : « L'évolution d'une époque historique est déterminée par le rapport entre le progrès de la femme et la liberté » (Voir Manuscrits de 1844 et La Sainte Famille). Plus d'un siècle après, cette conviction a parcouru bien peu de chemin, particulièrement chez les hommes, y compris en régime socialiste. Faut-il en conclure que la société sexiste précède la société de classes, et que sans la transformation de la première, toutes les autres sont piégées ? Une question redoutable, secouante, complexe ! Dans « Être exploitées », un collectif de femmes italiennes, les auteurs avouent qu'elles n'y ont pas encore trouvé de réponses claires. Moi non plus. Il faudra bien d'autres éclairages pour approfondir et élucider ce problème de fond.

Je me limite ici à des objectifs plus modestes, bien en deçà de ce débat. Qui sommes-nous ? Que devenons-nous ? Dans les craque-

ments présents d'une longue histoire culturelle et politique des sexes, « dans les soubresauts encore largement informés et indistincts d'un autre type de culture qui se cherche en ces contradictions confuses que nous vivons », je crains tout discours idéologique qui se dit exhaustif, péremptoire et définitif. Je préfère laisser place au doute, aux questions et même aux contradictions au cœur même de mes convictions et de mes cohérences « provisoires ». La vie a rarement la logique qui prétend la définir.

Peut-être faut-il, comme elles, commencer à nous dire, à déblayer notre propre terrain. Donc accepter l'humble ras-de-sol dans un premier temps, avec des coups de sonde courageux dans des profondeurs que tant de mâles n'ont jamais appris à connaître, à apprivoiser. C'est pourtant là que se logent aussi bien les sources vivifiantes que les empoisonnées. Mais pour le moment, restons-en à un premier arpentage du paysage.

Y a-t-il d'abord un certain profil de similitude entre nous, autre que le portrait-robot dessiné plus haut dont je ne nie pas la part de vérité ?

Avouons-le, nous sommes pour la plupart interloqués « secrètement », déroutés, démunis. Le système social dominant tout autant que l'histoire ne nous ont pas préparés à une conscience critique de nous-mêmes, comme hommes. Nous partageons cette même perplexité. « Le miracle, c'est qu'au milieu de ce coup de chien ils gardent, ne serait-ce qu'un peu, le moral », constate Christiane Collange avec une certaine sympathie ¹⁶.

Nous sommes sur la défensive, réagissant plus qu'agissant, toujours avec le même vieux réflexe masculin qui banalise les enjeux dès qu'ils deviennent émotifs... sous prétexte de réalisme !

Nous n'avons pas le cœur à une nouvelle révolution (tranquille ?). Nous en avons gros sur le cœur quand on nous identifie à une société qui, à nos yeux, nous déçoit plus qu'elle nous comble.

¹⁶ Christiane Collange, *Ça va les hommes ?* Paris, Grasset, 1981.

Les grandes questions politiques, ça nous connaît. Mais le quotidien nous ennuie, comme s'il n'était qu'affaire de femmes. Là, nous nous retirons comme l'escargot dans sa coquille. Nous voulons la paix dans la vie privée. Qu'il y ait, là aussi, gribouille, c'est le bout du bout.

La description de Collange n'est pas sans fondement dans notre propre milieu, surtout au chapitre du *low profile* :

« Non, ils ne sont pas les héros. Voilà au moins un point sur lequel ils ont collectivement changé d'attitudes par rapport aux générations précédentes : ils n'essaient pas de paraître des surhommes. Ils avouent avec une totale franchise leurs inquiétudes, reconnaissent leur manque d'imagination et de courage pour changer le monde et la société, ne prétendent pas concevoir de solutions miraculeuses aux problèmes qui les accablent. Même quand ils militent dans un syndicat ou un parti politique, ils s'expriment avec mesure. L'action les justifie plus à leurs propres yeux que la force de leurs convictions. »

Pas très flatteur au bilan, ni bien macho ; en tout cas, c'est loin du portrait-robot « patriarcal ».

Mais n'y a-t-il pas de quoi s'interroger face à l'écart entre cette psychologie de bon gars à son affaire qui ne veut pas de trouble, d'une part, et, d'autre part, ces requêtes explosives du tournant actuel ?

Nous appliquons les freins, elles « gazent » davantage. Elles se définissent, et nous, nous devenons de plus en plus indéfinis. Mais même là, ce pourrait être intéressant, si nous fécondions les doutes et les questions de cette béance humaine du mâle indéfini, donc possiblement ouvert à plusieurs chemins. Mais est-ce bien le cas ?

Des pierres... d'attente

On n'en finit plus de compter les contrastes étonnants entre l'image mâle traditionnelle et la réalité. « Tu seras un homme, mon fils, si tu... » Rien ou presque de Kipling, chez plusieurs d'entre nous. Nous sommes de plus en plus dépendants du jugement des autres. Je me

souviens de cette attachée de presse en pleine campagne électorale qui n'en revenait pas de voir des hommes de pouvoir au verbe haut et fort, lui mendier des compliments, des consolations, des approbations, des assurances.

J'ai noté que plusieurs « macho » se recrutent aux deux extrêmes : ceux qui ont eu la vie facile et ceux qui ont connu de graves échecs. Le machisme prolétaire est différent du machisme bourgeois. Le premier tourne sa frustration vers sa femme pour venger quelque part son humiliation. Le bourgeois peut se permettre d'être libéral, parce que son pouvoir de base n'est pas menacé ; mais sur ce fond de possession douce, l'expropriation de la femme est non moins radicale, mais plus insaisissable que démontrable. D'où l'énorme effort de lucidité critique qu'ont dû faire les femmes de milieu bourgeois. Le confort matériel assouplit les révoltes et invite à la complicité.

Je viens de parler des situations extrêmes. Dans la bonne moyenne, l'humeur est à l'adaptation, particulièrement chez nous. Les Québécois dosent la tradition et la modernité beaucoup plus et beaucoup mieux que ne le laisse entendre le schéma manichéen qui divise bêtement la société en deux camps : les conservateurs imbéciles et les progressistes intelligents ! Sur cette base, certains milieux de vie et de travail sont divisés en bons et pas bons. Mais c'est un phénomène minoritaire. Il tend même à régresser. Le nouveau goût de vivre et bien vivre reflue sur les rapports humains, sur leur requalification. Et c'est peut-être dans l'aventure du couple, malgré tous les tiraillements connus, que cette nouvelle empathie mutuelle s'exprime.

Nouvelle division des tâches, redéfinition parfois audacieuse et inventive des rôles, dialogue plus riche, approfondissement des singularités, élargissement des zones d'autonomie, intégration des valeurs d'amitié entre sexes. On a classé et mis de côté des utopies décevantes : l'open marriage par exemple. On cherche moins le Pérou. Plutôt la réforme patiente, calculée, avec quelques tentatives de changement qualitatif en temps opportun. Bien sûr, ça craque souvent, mais on se refait, on se relance avec un peu plus de souplesse et de prudence. Il n'y a donc pas que des passifs.

Le sociologue Peter Berger qui ne cache pas son conservatisme tient des propos étonnants sur le divorce qu'on considère habituellement comme un mal en soi :

« Généralement les individus dans notre société ne divorcent pas parce que le mariage a perdu pour eux de son importance, mais parce qu'il est devenu tellement important qu'ils ne peuvent tolérer moins que le succès complet de l'engagement matrimonial qu'ils ont contracté avec tel individu en particulier. On le comprend mieux lorsqu'on a saisi le besoin capital de cette sorte de monde que seul le mariage peut produire dans notre société, un monde sans lequel l'individu est fortement menacé d'anomie (absence de normes, de repères) au sens le plus fort du mot. Ainsi, la fréquence du divorce reflète simplement la difficulté et le caractère exigeant de toute l'entreprise ¹⁷. »

C'est dur et angoissant de sacrifier une forte part des mécanismes de la culture reçue et d'inventer à tâtons son propre chemin. Mais n'est-ce pas à ce prix que l'aventure humaine émerge et émerge de la nature comme de l'héritage reçu ? Comment bouter ou disqualifier un style de mariage, de famille où les membres vivent des expériences qu'ils ont sérieusement discutées et sur lesquelles ils ont longuement réfléchi ? Voilà un apprentissage précieux qui a d'énormes conséquences dans tous les domaines, en particulier pour la construction sociale de la réalité.

Des changements provocateurs

Me voilà bien optimiste tout d'un coup ! J'ai déjà soulevé l'envers de ce beau décor. Disons que je suis, moi aussi, habité par des sentiments contradictoires. D'ailleurs, la réalité elle-même en est pleine ! Mieux vaut reconnaître cela d'abord. Il y a des cohérences logiques, idéologiques, morales, politiques aussi exsangues que pures, aussi fausses que claires, aussi sèches que froides. Je m'en méfie de plus en plus. Je préfère un spiritualiste qui a une pratique même ambiguë à un matérialiste qui n'a qu'un discours... incontestable !

¹⁷ P. Berger, *Affrontés à la modernité*, Paris, Le Centurion, 1980, p. 43.

La vie est plus emmêlée que jamais, malgré le stock gigantesque de connaissances, et peut-être en partie à cause de lui. On casse bien des fils en voulant les démêler trop rapidement. Les outils précis sont précieux, mais ce qu'ils peuvent nous faire perdre des richesses gratuites du réel !

Il en va de même des nouveaux stéréotypes comme des anciens. Les idées courantes sur l'homme ou sur la femme, ou sur leurs rapports, les miennes comprises, doivent être sans cesse soumises au creuset d'un examen constant du réel.

Je pense à ce fait révélateur. Voici qu'on instaure, dans une institution, les horaires flexibles, avec l'accord de tous. Un progrès indéniable. Pour un contrôle minimal des heures de présence dans ce nouveau contexte de travail, il faut bien installer des machines pointeuses. Seuls les hommes protestent, et pour cause ! Ils s'étaient inventé des formes occultes d'absentéisme et les voilà compromises. Les femmes, elles, étaient tout heureuses de n'avoir pas à référer constamment à leur supérieur hiérarchique ou à inventer des excuses au moindre retard. Pan ! sur le préjugé favorable aux hommes, défavorable aux femmes en matière d'absentéisme. Or, on sait que dans bien des cas la gestion du temps chez les femmes au travail leur pose d'énormes problèmes. Pourtant ce sont les hommes qui râlent le plus sur leur boulot assommant.

« Leurs récriminations portent aussi bien sur la nature de ce qu'ils font que sur les horaires, les collègues, les salaires, les patrons quand ils en ont, les salariés quand ils sont patrons, les confrères et les impôts quand ils exercent une profession libérale. Dans les grandes entreprises, ils se sentent noyés, dans les petites étouffés, dans les leurs étranglés. S'ils sont sédentaires, ils s'ennuient, s'ils voyagent, ils s'épuisent. »

C'est seulement devant un questionnaire de sociologue ou de psychologue qu'ils se diront satisfaits de leur travail. Ce serait trop humiliant d'avouer le contraire. Ah ! ce simplisme de certaines enquêtes dites scientifiques qui alimentent les congrès, les journaux, les cegeps et universités. Aussi évidentes dans leurs résultats, que les stéréotypes de la rue ! À plus de 80%, nous disent ces enquêtes, les mâles seraient

satisfaits de leur travail. Pourtant, c'est la rogne et la grogne quasi quotidiennes.

Workaholiques, beaucoup le sont, c'est vrai. Les uns pour joindre les deux bouts, d'autres pour le confort ou l'enrichissement. Mais combien, au fin fond, pour prouver leur virilité, car un homme, ça se définit, ça existe par le travail ! « La vraie maîtresse d'un homme qui exerce des responsabilités, c'est souvent son travail. » Le rapprochement n'est pas farfelu. Certaines frénésies de travail serviraient d'expression sexuelle ou même de substitut. Tout au plus un calendrier « sexy » au-dessus de son établi ; ou une secrétaire bien tournée agréable à voir, à montrer ou à sortir !

Oui, les choses changent, mais surtout du côté des femmes.

« Les candidates à l'embauche sont mieux équipées, mieux formées et de plus en plus nombreuses...

« Quand on laisse les femmes s'organiser en groupe de travail, elles ont un sens de l'équipe souvent supérieur à celui de leurs collègues masculins... »

« Elles sont souvent plus efficaces, plus déterminées, plus résistantes... »

Voilà qui remet en cause plus d'un stéréotype masculin, et pas seulement au travail.

Par exemple, on a dit depuis longtemps que les hommes sont capables d'amitiés plus vraies, plus simples, plus soutenues, et qu'au contraire les femmes se jalourent entre elles, s'épient, etc. Or, quelle surprise de constater que plusieurs mâles devenus adultes n'arrivent pas à établir des rapports d'amitié avec d'autres hommes, alors que les femmes d'aujourd'hui développent entre elles de solides amitiés désintéressées, chaudes et profondes. Plus intimes avec elles-mêmes, elles peuvent rejoindre l'autre à d'autres niveaux que le copinage superficiel et épisodique des compagnons de chasse ou de golf.

Des aveux difficiles

Nous ressemblons, plus qu'elles, à notre société toute en surface, à nos villes pressées, hachées dans le temps et dans l'espace. Que n'a-t-on pas dit sur l'ennui des femmes de banlieue pour qualifier la femme moderne ! Pourtant, la femme n'a jamais été plus active, plus diversifiée, plus intense autant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ce sont les mâles qui s'ennuient et fuient, souvent dans le sport et le jeu. Leur obsession de la mort se cache derrière ces comportements. Comme leur société, ils ne savent ni la durée, ni la joie des longues maturations.

C'est encore plus vrai chez les plus jeunes d'entre nous, qui sont d'une instabilité presque chronique, passant d'un job à l'autre, avec une inconsolable insatisfaction. Leurs aînés, eux, pratiquent un mode de vie différent, mais aussi peu propice à goûter vraiment la vie. Ils passent subitement de l'activité fébrile à une passivité vide, de l'acte paroxystique au spectacle insignifiant. La femme sait mieux ménager des rythmes organiques même si elle travaille souvent beaucoup plus que l'homme.

Voyez ces réunions interminables où les mâles éternisent des discussions qui tournent en rond, eux lesdits champions de l'efficacité. Est-ce un autre substitut à l'ennui, pour tuer le temps, pour se fuir, et surtout pour ne pas rentrer à la maison ? Là où femmes et adolescents vivent des choses que nous ne comprenons pas, des choses qui nous bouleversent, qui exigeraient une intériorisation un peu plus critique de notre propre expérience. Plusieurs mâles, dans la force de l'âge, sous des airs de sage fort et équilibré, se sentent décalés, recalés, menacés sur plus d'un terrain à la fois.

Telle cette horde de jeunes bardés de nouveaux diplômes étranges, qui se pressent pour prendre leurs postes dans une société narcissique qui cultive l'agressivité juvénile. Telle cette compagne qui a tant changé, qui les bouscule au moment où ils voudraient goûter un peu de paix et diminuer leur activité fébrile. Mais peut-être plus que toute

autre blessure, celle de leur échec avec leurs adolescents est ressentie encore plus douloureusement, surtout s'ils ont réussi financièrement, professionnellement.

Leur cahier de charges leur apparaît d'une lourdeur accablante. Valorisés socialement, par statut interposé, ils vivent tout le contraire psychologiquement. On les tient responsables de tout... ce qui ne va pas à la maison... dans la société... dans le monde. Pas facile de réévaluer tant de choses, fût-ce en soi-même, tellement l'attaque est globale, soutenue : de la paternité à la politique, de la mâlitude au féminisme.

J'ai appris, à mes dépens, qu'on ne pose pas facilement ce genre de problème dans le monde des mâles, qui tient tant à sauver la face, même quand la table est desservie. Comment s'avouer fragile, démuni, quand on doit projeter à ses yeux une image de force, d'équilibre, de sagesse ? Ah ! notre propre image, ce qu'elle peut nous en imposer... beaucoup plus que le miroir chez la femme. Celle-ci a de meilleurs contrepoids pour garder contact avec sa réalité, avec la vie ; tel un rapport plus étroit avec son corps, avec l'environnement quotidien, avec l'expérience affective, avec le plus matériel et le plus spirituel de l'aventure humaine.

Les plus forts sentiments des mâles se révèlent davantage face à l'avenir. La route sera « aussi longue qu'entre l'adolescence et les premiers cheveux blancs ». Peurs du chômage, du vieillissement, de la retraite dans un contexte de récession économique, eux qui ont été si fortement intégrés à la prospérité des dernières décennies. Et en contrepoint, une découverte, un goût de vivre des valeurs que jeunes et femmes ont déjà commencé d'expérimenter. Retard à combler... mais est-il trop tard ? Certains ne voient ces valeurs possibles qu'en dehors de leurs appartenances actuelles, de leurs liens conjugaux, familiaux... avec quelqu'une plus jeune... neuve ou presque.

Mais les temps imprévus d'insécurité matérielle en rassoient plusieurs. *Aurea mediocritas*, comme disait l'écrivain romain Horace au temps de l'Empire menacé, en chute libre ! Le rapprochement est valable, étonnant même d'à-propos en l'occurrence. L'équilibre sur un fil... Mais un équilibre médiocre sans un solide nerf, sans un dedans musclé, sans un centre de gravité intériorisé, est-il possible sur le fil

d'une liberté rêvée et d'une désespérance vécue ? Peut-on s'y laisser porter, s'empêcher d'y penser ?

Face à l'avenir

Dans notre propre milieu, le diagnostic final de Christiane Collange pourrait bien s'appliquer sans nuance :

« Et l'avenir, qu'en pensent-ils vos bonshommes ?

- Rien.
- Comment rien ?
- Non vraiment rien, ils sont myopes, le nez sur l'an 2000 (Re-traite).
- Pas de projets collectifs à envisager
- Aucun.
- Pas de nobles causes à défendre ?
- Honnêtement non.
- Pas d'idéologies nouvelles à adopter ?
- Vraiment pas.
- Mais alors qu'espèrent-ils ?
- Vivre. Pas si simple comme programme.
- Vous croyez que ça peut leur suffire ?
- Je leur ai demandé. Ils ne savent pas. »

Une seule image un peu ferme recoupe les dires des témoins les plus sophistiqués.

« Laissant libre cours à leurs phantasmes, beaucoup d'hommes ont décrit une sorte de matriarcat où les valeurs viriles de compétition seraient remplacées par une plus grande convivialité. Un monde où l'on aurait plus de temps à consacrer à l'affectivité et aux rapports humains, et qui serait évidemment dominé par les femmes. Pas des femmes-poupées qui poussent les hommes à se battre pour les conquérir et à se ruiner pour les entretenir, mais au contraire des femmes ma-

temantes, à la fois protectrices, douces et autoritaires, qui les soulageraient du lourd fardeau qu'ils sont seuls à porter depuis des siècles. »

Ouf ! Ce n'est sûrement pas ce que vise la révolution féminine ! La psychologisation de type narcissique dans ce phantasme masculin de l'avenir m'effare, et ce n'est pas au nom d'une nostalgie des « valeurs de compétition », de la société des lois et statuts. Il y manque la redéfinition du politique et aussi d'une dynamique historique. Ce que le meilleur du mouvement féministe refuse de laisser tomber, en tentant de renouveler à la fois l'affectif et le politique.

Je vois quelque chose de malsain dans ce passage soudain du mâle « structuré » au mâle affectif, tout tourné vers la mère. Exactement le contraire de la dynamique féminine actuelle !

Maurice Champagne-Gilbert essaie de rejoindre celle-ci dans sa description de l'homme nouveau à bâtir. Celui qui peut :

- situer l'amour d'une femme, d'enfants, d'autres êtres, à un point aussi élevé que son travail ou son succès personnel, dans le quotidien même ;
- se sentir aussi valorisé et engagé dans la vie de couple, la vie de famille, que dans le travail à l'extérieur du foyer et dans un engagement sur la place publique ;
- avoir le besoin d'une solidarité entre hommes et femmes, pour construire la société dans tous les secteurs ;
- ne pas être gêné de témoigner sensiblement et ostensiblement sa capacité humaine de tendresse, de délicatesse et de besoin des autres pour être davantage soi-même ;
- partager et favoriser l'autonomie personnelle des êtres avec lesquels on choisit de vivre sa vie ¹⁸.

¹⁸ Maurice Champagne-Gilbert, *La famille et l'homme à délivrer du pouvoir*, Montréal, Leméac, 1980.

J'aime mieux ce rêve que le phantasme précité ; je le préfère aussi aux nouvelles techniques sexuelles du New Male de Goldberg qui y loge toutes les promesses d'un ego peu critiqué et approfondi, d'un « I am O.K. » sans angoisse, sans force trempée de renouvellement intérieur et de dépassement quotidien ¹⁹.

Voilà l'envers du décor des bons gars que nous sommes. L'ombre creuse sur notre tableau de chasse au succès de surface, de chasse à la conquête mécanique d'un statut d'autorité, de sagesse et de réalisme. Oui, oui, je sais et je l'ai déjà souligné : des changements positifs s'amorcent. Mais nous partons de si loin ! J'ai voulu tracer un profil en creux où, il me semble, nous nous retrouvons un peu tous et chacun. En acceptant de toucher le fond, nous avons plus de chance de rebondir. *Pour le moment, comme le vieux mythe d'Antée, plusieurs se tiennent dans un entre-deux attentiste, passif, résigné, toujours avec l'apparence d'un terre-à-terre réaliste. Rien de pulsif, de passionnel en dehors du jeu choisi, fût-ce celui de faire de l'argent et d'en jouir. Ai-je caricaturé, à mon tour, avec mon propre portrait-robot ? J'ai fait le pari d'un fond de similitude, mais ce n'est pas celui du schéma critique à la mode qui juche tous les hommes au même créneau, celui du patriarche au pouvoir tyrannique.*

Et nos différences ?

Je voudrais maintenant explorer nos différences entre nous, avec elles. Il me semble qu'il faut passer par là pour fonder nos identités, pour assumer nos tensions, pour inventer de nouvelles réciprocités. Avec ce secret espoir de cheminer vers « l'émerveillement des différences dans le jeu jamais clos de nos réciprocités, jusqu'à ignorer lequel des partenaires donne ou reçoit, parle ou écoute, vient ou accueille, lequel trace et lequel lit le sens » (Marie Thérèse van Lunen-Chenu). Oh, ce qu'on peut en être loin dans la plupart des cas !

Mais enfin, sans cette quête de réciprocités nouvelles entre le féminin et le masculin, les luttes de l'heure s'exténueront très vite faute de motivations fortes pour les amener à des achèvements qui font vi-

¹⁹ H. Goldberg, *The New Male*, New York, New American Library, 1980.

vre et non mourir. Certaines batailles à finir ne peuvent que viser la suppression de l'autre. Il me semble qu'ici les tensions et les conflits sont d'un autre ordre. Ce n'est que trop évident, surtout si l'on se rappelle qu'il y a en chacun des êtres humains du féminin et du masculin.

Ces deux pôles, j'en conviens, doivent être réévalués radicalement, au négatif comme au positif. À ce chapitre, les femmes nous ont tellement devancés que cela en devient gênant. Si bien que pour repenser sa condition d'homme aujourd'hui, on n'a souvent que des travaux de femmes. J'y puise à pleins seaux comme à une source nouvelle et prometteuse. Source ? Je devrais dire un torrent qui parfois m'effraie, ne sachant pas où il nous mène depuis le craquement de l'écluse provoqué par Simone de Beauvoir. Quels itinéraires époustouflants en de multiples directions ! Ceux de Marie Cardinal, de Benoîte Groulx, d'Evelyn Sullerot, d'Annie Leclerc ; ceux de Betty Friedan, de Kate Millett, de Marilyn French ; ceux de Nicole Brossard, de Denise Boucher, d'Anne Hébert, d'Hélène Pelletier-Baillargeon, de Madeleine Ouellette-Michalska ²⁰.

Il n'est pas facile de clarifier le terreau bourbeux de la condition masculine après une pareille inondation, sans doute nécessaire pour un nouveau printemps. Je me demande si nous ne faisons pas face à un défi semblable à celui que ces femmes ont connu lorsqu'elles ont dû se redéfinir avec un équipement intellectuel et culturel d'inspiration masculine. Je persiste à croire que cette difficulté peut devenir un atout dans la mesure où l'on veut éviter la constitution de deux univers parallèles, dans la mesure où l'on vise, comme objectif central, la redéfinition du rapport, de la relation comme telle.

Car peut-on penser une identité sans l'autre, même si l'on tient, avec raison, à être chacun et chacune un sujet autonome, entier, libre, égal. *Une identité, une différence ne se disent pas, ne se comprennent*

²⁰ Chez nous, la pensée féminine s'affirme dans les avenues les plus diverses et les plus riches, sous mode collectif aussi bien que sous mode individuel. Voir *Femmes et politiques*, Montréal, Éd. du Jour, 1981 ; voir aussi des chemine-ments personnels passionnants : Andrée Pilon Quiviger, *L'Éden éclaté*, Montréal, Leméac, 1981 ; Madeleine Ouellette-Michalska, *L'Échappée des discours de l'oeil*, Montréal, Nouvelle Optique, 1981.

pas, ne se vivent pas sans un rapport à quelque chose ou à quelqu'un d'autre.

Dans la démarche critique, c'est encore plus évident. Pour démonter le système de l'aliénation féminine, il a fallu critiquer la société, la culture, l'histoire, la politique masculines. Pour comprendre que l'épouse aimée, respectée, fêtée pouvait être piégée, les femmes ont dû s'interroger sur le rapport social à l'homme qui les définissait au quotidien comme au politique ou au juridique. Pour décoder les mythes et les symboliques d'une féminité-maternité conçue comme un système clos verrouillé par une sorte de statut socio-biologique, elles ont dû épeler leur vie de femmes derrière leurs rôles. N'étaient-elles que des ventres féconds, des coeurs dévoués, des mains agiles... bref le corps d'une tête masculine, la matrice de la personne-homme ? Combien de mâles n'ont jamais découvert la femme derrière leur mère, au-dedans comme au-delà de cette fonction, de cette relation ?

L'analyse critique des types féminins, des différences internes, a aussi permis une meilleure compréhension de soi : la mère et l'épouse, la vierge et la putain, la déesse et la maîtresse, la femme-objet et la *play girl*. En resterons-nous comme hommes à la même situation traditionnelle de base qui perdure encore aujourd'hui, à savoir une indéfinition de nous-mêmes ?

On ne définit pas l'étalon or ! Les économistes comme les citoyens se rendent compte aujourd'hui que la monnaie pourtant si concrètement comptabilisable échappe à leur compréhension, à leur rationalité et à quoi encore ! Quelle parabole de la crise de la masculinité ! Une masculinité statutaire, juridique, politique... et en même temps insaisissable en termes de signification humaine. Voyez comment on la ramène à des statuts de pouvoir, de propriété, de savoir ou même de valoir (telles la conquête, l'initiative, la liberté).

Notre propre discours sur notre condition masculine est souvent aussi court et abstrait que bien des paternités. Nous idéologisons la politique, mais nous savons si peu décliner la vie. Ce sont là « petits problèmes », comme l'écrivent certains mâles dans des lettres aux journaux sur le féminisme. On voit bien qu'ils n'ont jamais vraiment

bien écouté l'autre, surtout celle qui a appris récemment à penser et à dire sa vie.

Des femmes ont su à la fois se distancer et se réapproprier, se lire et nous lire parfois avec une vérité saignante, mais combien libérante. Et ces mâles, nouveaux critiques du féminisme, n'y voient qu'une idéologie à côté des autres. Une idéologie jugée de bien haut et surtout de travers, puisqu'ils n'y voient que « faux problèmes » (une expression fréquente). Phénomène curieux et révélateur à la fois, ils n'ont rien à dire sur eux-mêmes, sur leur propre expérience de vie, d'éducation, de paternité, d'amour, etc. « Elles ne savent pas ce qu'elles veulent. » Tous les changements récents n'auraient pas eu lieu s'il en avait été ainsi. Que le code civil soit départi maintenant de ses présomptions sur la « femme mineure », qu'il définisse l'autorité familiale en terme de « parentale », c'est là le fruit de luttes féminines précises et efficaces.

Voilà le paradoxe : nous savons, moins bien que jamais, ce que nous voulons. Nous sommes, malgré les apparences, les plus « pognés ». Allons-nous seulement nous défendre ? À partir de quoi ? En fonction de quoi ? de quel apport vital, qualitatif sommes-nous capables ?

Mais auparavant, il faut plus humblement nous situer et mieux savoir qui et quoi nous sommes devenus.

Chef ou partenaire

Commençons notre tour d'horizon par un regard positif à l'affût de ce qui change et monte dans un sens prometteur.

« Sous nos yeux et en des champs multiples, une nouvelle culture propage, comme valeurs et facteurs de progrès, l'égalité, la réciprocité et le partenariat entre sexes différents. » Ici comme ailleurs, ce grand courant contemporain commence à s'affirmer, à prendre corps chez de nombreux couples, chez plusieurs hommes et femmes. Non

pas seulement dans l'aire privée des arrangements quotidiens spontanés, mais aussi dans de nouvelles pratiques institutionnelles d'égalité.

À ce chapitre, l'expérience récente de l'AFEAS (L'Association féminine d'éducation et d'action sociale) est un exemple magnifique de pédagogie sociale de changement. Ces femmes ont réussi à gagner un véritable partenariat juridique et socio-économique dans l'entreprise familiale. Leurs racines rurales et historiques ont permis de mettre à profit la tradition de compagnonnage homme-femme dans notre histoire ; ce qu'une élite féministe urbaine avait ignoré. L'homme d'ici a pu se reconnaître dans ce projet de la femme « collaboratrice », même s'il y avait en même temps rupture et saut qualitatif. En effet, dans ce nouveau contexte de partenariat, il n'est plus question de la prééminence juridique de l'homme et de cette complémentarité fonctionnelle qui a si souvent piégé la femme.

Point de discussions interminables sur la prétendue supériorité du mâle à pourfendre, sur l'éternel féminin naturel et intouchable à démystifier. Mais plutôt une stratégie bien articulée et efficace qui a su passer d'une démarche critique franche et réaliste à un changement décisif. Voilà un signe des temps qui, entre plusieurs, pointe des chemins constructifs de libération et de promotion, par-delà un certain borbier de désespoirs mutuels où certains esprits critiques se complaisaient. Telle l'obsession de la femme récupérée ou du mâle irrécupérable.

Il me semble qu'un certain mûrissement social et culturel porte ses premiers fruits. Sortie de l'aire domestique, la femme arrive avec des yeux neufs et des potentialités inédites dans la vie publique. D'où un rapport beaucoup plus qualitatif entre les sexes et, partant, une possibilité de partnership prometteur. Plusieurs d'entre nous s'en rendent compte ; des méfiances s'estompent au point de se transformer en un sentiment agréable. Ceux qui expérimentent un tel partenariat disent vivre dans un milieu plus intéressant, plus humain, plus digne, sans compter le sang neuf apporté à des institutions qui étaient de plus en plus froides et sèches. Et que dire du dialogue quotidien autrement plus diversifié et gratifiant !

Mais cet acheminement vers le partenariat s'accompagne de questions redoutables quant à la redéfinition des rôles, particulièrement dans la famille. N'est-il pas un peu simpliste de prétendre que nous allons, sans problèmes, vers un type de famille où il n'y aura plus de distinction des rôles, où père et mère assureront chacun leur part d'amour et d'autorité ? Elisabeth Badinter apporte ici des nuances et des avertissements précieux ²¹ :

« Je ne vois pas a priori pourquoi cette nouvelle famille serait plus pathologique que les autres. Mais il y a une résistance farouche des psychanalystes. Pour eux, ce nouveau partage des rôles est effectivement une source de confusion chez l'enfant. Au Danemark, le pays où l'on est le plus en avance sur ces questions, là où depuis 15 ans on a changé de modèle familial, rien dans les données n'indique qu'il y a des effets radicalement pathologiques. Mais il est vrai que ces enfants qui ne connaissent pas de distinction des rôles sont aussi, souvent, des enfants qui ne connaissent plus d'autorité. Car mystérieusement, le père et la mère ne veulent plus ou ne peuvent plus imposer la loi. Ce ne sont ni le père ni la mère qui, indistinctement, incarnent l'amour et l'autorité. Tout le monde est tout amour. On ne sait plus imposer la loi parce que ça nous fait mal. Et là, il y a des résultats pathologiques, c'est-à-dire, des enfants psychotiques. Mais ce n'est pas parce qu'il y a confusion des rôles : c'est parce qu'il y a un rôle qui manque, l'incarnation de la loi. C'est là où est le réel problème.

« L'amour parental, aujourd'hui, se veut une telle identification à l'enfant, se met tellement à sa place, qu'il ne peut plus le punir parce que c'est lui-même qu'il punit, c'est à lui-même qu'il fait mal. Jadis, on fessait, on enfermait dans le placard, on punissait, on réprimait s'il y avait manquement à la loi. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Et pourtant, j'en suis convaincue, l'enfant a besoin de cette autorité pour grandir, pour devenir un être équilibré. On peut être follement compréhensif à l'endroit de son enfant, mais ce n'est pas cela qui le forcera à travailler, à obéir, à observer un certain nombre de choses qui ne vont pas de soi. Or, nous ne sommes plus capables d'imposer par la force et c'est maléfique pour l'enfant. Il en souffre et recherche la punition.

« Si on ne peut pas punir, c'est parce qu'on a complètement changé sa façon d'aimer l'enfant. Avant, élever un enfant c'était le dresser à son modèle adulte pour en faire sa propre image. Aujourd'hui, c'est nous qui régressons vers l'enfant : ce n'est plus le mettre à notre niveau, c'est nous qui nous identifions à lui. Au respect des désirs de l'enfant poussé à l'extrême

²¹ E. Badinter, *L'amour en plus*, Paris, Flammarion, 1980.

vient s'ajouter notre incertitude, face aux valeurs que l'on veut imposer : on n'est plus sûr qu'elles soient les bonnes et on se remet soi-même en question. C'est tout cet ensemble qui constitue le problème : notre incertitude, d'une part, notre amour régressif de l'autre. Ce n'est pas le nouveau partage des rôles. »

Une pensée et une pratique univoques ne sauront jamais reconnaître la complexité des divers aspects du problème soulevé ici par E. Badinter. Mettre l'accent sur une valeur ne doit pas entraîner la disqualification d'une autre. Mais ce point de vue critique ne saurait minimiser le merveilleux enrichissement humain du partenariat qui a éveillé chez l'homme une tendresse paternelle renouvelée, des rapports sensuels et affectifs plus profonds avec l'enfant. Une expérience traditionnellement trop centrée sur la mère. Or, on peut se demander si ce manque ne retentissait pas sur la pauvreté affective du mâle dans les autres domaines, y compris avec lui-même.

Le nouveau partage des tâches est tout aussi difficile et prometteur que celui des rôles. E. Badinter note ici, au passage, que « la pratique de l'allaitement maternel peut éloigner le père du biberon, pratique qui permettait un rapport intime avec l'enfant. Alors, il faut inventer d'autres formes concrètes d'intimité, car tout progrès peut s'accompagner de régression. » Ce qu'un certain avant-gardisme ignore trop souvent. Mais revenons à la question plus large du partage des tâches.

Combien de mâles ont tôt fait de plaider l'incompétence avec des entourloupettes mentales quasi diaboliques, pour tout ce qui concerne l'univers domestique. « Je suis tellement malhabile et lent avec les casseroles ou l'aspirateur. » Et de là l'apologie du savoir-faire féminin... et de ses travaux à perpétuité ! On flatte l'amour-propre de sa compagne - « Amour et Propre, deux mots qui s'accordent souvent dans l'inconscient des femmes, le professeur Lacan qui ne croit à aucun hasard sémantique aurait certainement une explication de haut vol sur les rapports entre l'amour au féminin et la propreté... Une fois ce processus engagé, le flatteur pourra vivre matériellement aux dépens de celle qui l'aura écouté. » Et l'on dira que la ruse est le lot de la féminité !

Ah ! bien sûr, les travaux de force conviennent et s'imposent aux hommes, mais ce n'est pas la plus grande part de l'ordinaire, loin de là ! Même lorsqu'on y ajoute la technique et le bricolage. D'une façon plus subtile, certains augmentent le registre de leur participation, mais c'est selon une sélection raffinée des tâches les plus intéressantes... peu importe le capharnaüm qu'ils laissent après avoir cuisiné un bon plat !

Mais est-elle sans fondement, cette remarque d'une femme qui soulignait le piège que les femmes se créent elles-mêmes quand elles gardent le vieux réflexe de déterminer le style, les règles, le fonctionnement et la direction générale de la maison ? « Par exemple, une certaine façon de se rendre totalement indispensable à lui et aux enfants peut être le point d'appui d'un contrôle non avoué... qui se tourne contre elle et surtout contre l'initiation des mâles aux travaux domestiques. »

Des progrès s'amorcent. Mais nous n'en avons pas fini de déblayer le terrain !

Que la redéfinition des rôles soit difficile, complexe et pleine d'embûches, cela n'est pas une raison pour fuir la révision profonde qu'appelle le tournant actuel. Il a la vie dure, ce vieux mythe victorien de la mère, seule capable de s'occuper des enfants. C'est une arme de choix pour l'homme conservateur, et un piège pour la femme elle-même. « Plus la conception d'une fonction humaine se fait idéale, plus cette fonction devient suspecte et plus elle suscite de haine. En ce qui concerne la maternité, nous connaissons bien cette alliance paradoxale de salut et de damnation. L'accusation portée contre la passion dévorante de la mère pour son enfant nous est tout aussi familière que l'éloge de son dévouement désintéressé ²². »

On trouvera la même ambivalence du mâle traditionaliste face à son épouse. « Chez nous, ce n'est plus un foyer pour moi depuis que ma femme sort pour travailler. » Et si elle reste à la maison, il lui fera

²² M.F. Fasteau, *Le robot mâle*, op. cit., p. 107. Voir aussi Lynda Halmstrom, *The Two-Career Family*, New York, Schenkman, 1972, et Mary Ellmann, *Thinking About Women*, New York, Harcourt, 1968.

sentir que son travail à lui est autrement plus important que les travaux domestiques. Argument évident dans une société où seul le « travail rémunéré » a du sens, même après toutes les remises en cause récentes du travail lui-même au nom de valeurs dites plus importantes : la gratuité de la vie, les activités libres, l'épanouissement personnel, etc.

Le statut social du mâle, son instinct de propriétaire, sa fonction d'autorité se fondaient sur cette stricte division des rôles. « Le statut social relativement médiocre d'un employé ou d'un ouvrier fait du travail de la femme une menace directe pour le sentiment de supériorité du mari. » En va-t-il autrement dans les autres classes sociales ? On peut en douter. « Rares sont les hommes prêts à consentir d'importants sacrifices à la carrière de leurs femmes. Tout engagement extérieur qui menace leur position dominante au sein du couple leur paraît inacceptable. »

Il est trop facile de masquer ces vieux réflexes encore vivants derrière le spectre des embarras qui accompagnent la période de transition que nous vivons dans le domaine de la redéfinition des rôles, comme le souligne Elisabeth Badinter. Peut-être faut-il mieux faire ressortir les progrès accomplis dans cette voie.

Par exemple, on commence à découvrir que les garçons et les filles qui ne sont pas enfermés dans les stéréotypes de leur sexe « font preuve d'une intelligence plus élevée, d'une meilleure appréhension de l'espace et d'une grande créativité ». Ces jeunes viennent de familles où l'on a dépassé la division rigide des rôles, non seulement dans le partage des tâches, mais aussi dans le décroisement des valeurs et comportements rattachés soit à une exclusive masculine, soit à une exclusive féminine.

« Tandis que les femmes commencent à déborder la sphère domestique, les hommes, souvent par nécessité, prennent une part croissante aux travaux ménagers et à l'éducation des enfants. Leur répertoire s'élargit : ils y ajoutent désormais des sensations et des dons qui auparavant leur étaient interdits par les stéréotypes sexuels. Et les enfants par conséquent auront pour modèle des parents plus androgynes qu'auparavant... Les relations entre les parents vont également chan-

ger : on ne verra plus le père se faire servir et bichonner par son épouse... Le modèle qui montre aux enfants dès leur plus jeune âge que les hommes sont là pour dominer les femmes cédera la place à une structure plus équilibrée, plus égalitaire... En revanche, les femmes qui ont elles-mêmes une vie professionnelle intense ne surchargeront pas leurs rapports avec leurs fils, et ont moins tendance à déprécier la personnalité et l'autonomie de leurs filles... La croissance des enfants ne se fera plus désormais en termes de choix soudains et pénibles : les modèles proposés par les deux parents seront plus équilibrés et le passage à l'âge adulte n'exigera plus (chez le garçon ou la fille) la répression de qualités, d'expériences unilatéralement rattachées à l'autre sexe ²³. »

UN ESSAI DE TYPOLOGIE

Ce coup de sonde du côté des rôles et des tâches nous incite à prospecter des attitudes de base qui orientent les comportements des mâles dans les divers secteurs de l'existence et dans l'ensemble de la situation actuelle. Le procédé de la typologie est peut-être la façon la plus intéressante de qualifier ces attitudes de base, leurs similitudes et leurs différences. Nous aurions pu bâtir cette typologie en suivant l'inverse, i.e. à partir d'un comportement clé : *l'homme de famille*, le « *workaholique* », le *professionnel*, le *militant*, le *joueur*, le *clochard*, le *rond-de-cuir*, *l'homme de pouvoir*.

Mais nous avons préféré une typologie d'attitudes, de sentiments, de climats, parce qu'elle permet de rejoindre les grandes sensibilités souterraines qui nous semblent plus déterminantes que les modèles et idéologies auxquels on se rattache, même dans la pratique. Non pas que ces références n'aient aucune pertinence. Mais dans l'éclatement actuel de la culture, de la société et ses institutions, une approche trop formelle et trop rationnelle risque de nous maintenir à la surface, alors que le plus intéressant, le plus décisif semble se loger dans les zones plus libres, plus intérieures de la vie. Ce qu'il ne faut pas confondre avec un point de vue circonscrit par l'aire privée.

²³ Le robot mâle, op. cit., p.p 218, 219, 220.

Telle attitude de base privilégiée se retrouvera tout autant dans la famille qu'au travail, dans les loisirs que dans les options sociales ou politiques, dans la vie intérieure que dans les activités les plus matérielles, dans l'imaginaire que dans le style de vie. Bien sûr, cette démarche a ses limites. On ne retrouve pas ces types à l'état pur dans la réalité. Tout au plus s'agit-il d'un profil plus marquant ²⁴.

Le réaliste

Il se dit bien campé dans la vie, solide et flexible à la fois. Satisfait de lui-même, de son expérience, il comprend difficilement pourquoi tant de gens sont « pognés », pourquoi ils râlent face à la vie, la société, les institutions. « On a tout ce qu'il faut pour être heureux, qu'est-ce qu'ils ont à brailler, à revendiquer, à contester à propos de tout et de rien ? Les femmes, les jeunes se regardent trop le nombril. Il est temps de revenir les pieds sur terre et d'agir d'une façon plus sensée. Ce qu'il y a de plus rare aujourd'hui, c'est l'équilibre, la sagesse, le sens du réel, du possible.

« On ne sait plus mûrir, durer, aller au bout de ce qu'on entreprend. Cette folie de tout mettre en cause à chaque pas qu'on fait. Faut pas aimer la vie pour se faire si mal, et pour écoeurer le monde comme ça. Cette poursuite du maximum en tout : bonheur partait, revendications impossibles, sécurité d'emploi absolue et travail à sa guise, tout cela crée un monde de frustrés, de perpétuels insatisfaits. J'en suis pour les

²⁴ Le style et les objectifs de cet ouvrage ne se prêtent pas à de longues considérations méthodologiques reliées à des débats scientifiques fort complexes, tels les rapports entre le monde des représentations et celui de la trame des structures et des pratiques sociales. La dialectique « imaginaire et réel » est reprise de fond en comble dans la plupart des sciences humaines. À cela s'ajoutent des chocs peut-être inédits entre le politique et l'affectif (si importants dans notre cas), entre le culturel et l'économique. La révolution féminine, par exemple, nous force à repenser tous ces rapports avec un regard neuf. Par exemple, la société sexiste précède-t-elle la société de classes ? Y a-t-il adéquation entre les deux luttes correspondantes ? Si oui, vise-t-on un monde uni-sexe dans la société sans classes ? Ce questionnement extrême n'est pas farfelu, puisque déjà se pose le problème d'articuler la lutte d'égalité et l'affirmation de la différence. Ce qu'il y a de sûr, c'est le retard de la réflexion masculine sur elle-même, et face à la révolution de « l'autre ». Les terribles limites de notre propre démarche en sont sans doute une preuve flagrante !

besoins et les aspirations, mais si l'on avait un peu plus le sens de la mesure, des limites ! Un tien vaut mieux que deux tu l'auras.

« Je suis bien plus à l'aise dans ma peau que ne le sont tous ces gens qui ne cessent de se tâter la panse sans jamais s'atteindre, se trouver. Voyez-les passer d'une recette à l'autre, d'une expérience à l'autre. Ils cherchent la lune parce qu'ils ne savent pas vivre sur terre. Ils sont partout sauf là où ils sont. Ils critiquent tout, mais ils sont incapables d'assumer une vraie responsabilité, inaptes à mener au bout une tâche ordinaire.

« Tout est reporté aux extrêmes. Comment va-t-on régler des problèmes-limites comme l'avortement, l'euthanasie, si on ne sait pas vivre et résoudre ceux de la vie courante, ordinaire ? J'en ai marre de ce culte de la catastrophe, de la “révolution”... de ce langage hystérique qui voit de la répression dans la moindre règle du jeu. Moi, je ne suis pas trop fâché de la récession économique. Elle va nous ramener au réalisme, à une échelle plus saine des valeurs, à l'essentiel. Bien sûr qu'il faut évoluer, changer pour le mieux, mais il faut savoir y mettre le temps et l'énergie nécessaires. Arrêter de revendiquer au-dessus de ses moyens.

« J'aime mieux évoluer efficacement que révolutionner dans le vide, dans l'impossible, dans la violence, dans le désespoir stérile. J'admets que les pays pauvres, exploités peuvent se révolter. Mais chez nous, c'est beaucoup plus un problème de gens gâtés qui s'ennuient et qui se créent des problèmes artificiels comme les animaux dans le zoo. Je ne suis pas pour cela pessimiste : la vie va se charger de nous ramener au sens du pain et au sens tout court. On commence à mûrir, à réfléchir davantage. Les mouvements extrémistes ont de moins en moins d'influence dans la population qui a fini de se faire charrier. Les Québécois sont étapistes ! »

Le régressif

Il envie les jeunes. Il regrette de n'avoir pas su vivre comme eux. La force de l'âge n'a aucune valeur pour lui. Il se voit vieillir avec effarement. Et le voilà en quête de son adolescence loupée, car il a été sérieux bien trop vite. Son mariage est devenu une habitude et sa

femme ne lui dit plus rien. Il lui en faut une plus jeune, désinhibée, qui « swingue », qui le laisse vivre enfin !

Retrouver sa liberté à n'importe quel prix est son obsession maîtresse. Il envoie tout promener : enfants, maisons, amis, sauf le travail qui lui apporte le fric nécessaire. Désormais, il va jouer sa vie, avoir du « fun », faire ce qu'il veut, ce qui le tente. Qu'y a-t-il d'autre que le plaisir de vivre selon son plaisir, quand on s'est fait casser les pieds par une femme rangée et exigeante, par des enfants gâtés, révoltés, « flyés » ? Non, c'est trop bête et la vie est trop courte. Les institutions, les conventions, la morale, ça vous étouffe. Voyez comment le mariage tue l'amour, le sexe, la liberté, le désir. Il n'y a de joie que dans les recommencements... « d'aventure en aventure, de train en train, de port en port ».

La vraie vie est un jeu et il faut être beau et fin joueur pour la goûter, la jouer, la déjouer, l'enjouer. Comme un célibataire dégagé de toute attache, disponible à tout. L'exfoliation de l'automne viendra si vite avec sa vieille écorce à nu... et son crâne pleine peau sans le moindre trait juvénile. Pour un moment encore, il peut figurer, organiser, soutenir le mirage en brûlant le portulan de l'itinéraire passé, et surtout en mettant le feu à sa mémoire. Tout découdre pour se redéployer dans un délicieux décousu d'happenings et d'imprévus. « Je t'épouse pour un soir, comme dit le chansonnier playboy... ne me raconte pas ta vie. »

Et ainsi va le régressif qui puise sa légitimation dans la société adolescente, la culture narcissique, la psychologie orale et le médium-message-image. Il y a là-dessous une dramatique qui déborde le mécanisme classique de rétrogradation de l'adulte incapable de résoudre ses conflits et de faire face au réel.

Ces mouvements régressifs de la société ont moins d'influence sur les femmes qui, en luttant et en s'affirmant, développent une conscience plus mûre et plus profonde, une individualité plus forte, une socialité plus engagée.

Le déçu

Il a travaillé à se défoncer et le voilà en face de rien. Tout croule : ses épargnes, son expérience, sa paix conjugale, sa postérité. Pas un brin de sa fibre chez ses adolescents. Sa femme l'a distancé au point qu'il ne la reconnaît plus. La violence de sa déception est proportionnelle à la force de ses attachements. En effet, ne trouvant plus dans la société, dans son travail, une identité, une appartenance, une reconnaissance, il s'est replié sur sa famille comme lieu possible de satisfactions qualitatives. Il a tout misé sur ce tissu social et voici que tous les autres membres de sa famille cherchent ailleurs leur valorisation et leur goût de vivre. « Petits enfants petits soucis, grands enfants grands soucis. » Fini le beau temps !

Il est inconsolable dans son sentiment d'échec. Assiégé de partout : chômage, déqualification par l'âge, diplôme décalé, ralentissement physique, peur de rester en rade. Obsession du cholestérol, de la tension, de la calvitie et quoi encore ! Mais surtout, la conviction d'être d'une génération sacrifiée qui n'a pas connu la paix de la précédente et les avantages de la suivante. Une génération qui a fait la prospérité sans en profiter. Une génération coincée entre l'ancien et le nouveau. « Nous les cochons de payants qu'on a le culot, en plus, de rendre responsables de tous les maux, de tous les manques aux besoins sans limites des autres, en amont comme en aval... non c'est trop ! Et voilà qu'il faut même se remettre en cause dans la seule identité qui nous reste, celle de la virilité. Diable, si on ne peut plus distinguer le masculin et le féminin, c'est qu'on est gravement malade ! Y a de quoi décourager, démobiliser les plus coriaces d'entre nous. »

Le déçu passe par une gamme de sentiments, qui va de la résignation attentiste, rentrée, à la rage soudaine devant « tant de conneries ». Car rien, mais absolument rien n'a préparé les cuvées de la quarantaine ou de la cinquantaine à se remettre en cause. Faut-il en conclure qu'il n'y avait qu'un modèle en vitrine au moment des choix de jeunesse ? Pourtant, n'était-ce pas le cas chez les femmes ?

La femme traverse sa crise d'identité en bosse, lui en creux... dans l'obscurité et le ressentiment, et surtout sans les élans de sa compagne

qui joue sur plusieurs claviers à la fois. « Elle n'arrive plus à partager avec lui l'ivresse de ses découvertes. Elle le trouve borné... Lui éprouve au contraire le sentiment amer d'avoir contribué à financer une libération à partir de laquelle il se sent rejeté, méprisé : C'est parce que j'ai payé de ma poche qu'elle a pu retourner aux études : aujourd'hui, elle s'enfle la tête de tout ce que ses petits profs lui ont mis dans le crâne. »

Lui qui aspirait à ralentir, à se donner du bon temps, à se préparer à la retraite ! Il n'arrive même pas à protéger ses arrières, alors que les autres procèdent à toutes sortes d'explorations audacieuses, étranges, incompréhensibles à ses yeux. Même en politique, il se découvre minoritaire. Le virage à droite semble avoir fait long feu... ici, du moins, comme si on n'en avait pas eu assez d'une seule révolution tranquille. « On crie, on hurle, on change... pourquoi, vers quoi, personne ne le sait... cette société-laboratoire s'amuse avec de dangereux explosifs ! »

L'homme du deuxième souffle

« Nous, une génération sacrifiée, coincée entre le monde d'hier et le nouvel âge ? Allons donc ! C'est tout le contraire, nous sommes dans une situation privilégiée pour puiser librement les valeurs, les modèles, les expériences des deux régimes. L'ancien nous a donné une bonne base humaine : maîtrise de soi, capacité de travail, courage, stabilité, cohérence, bref une étoffe du pays tricotée serré. On n'est pas du prêt-à-jeter ! De la génération montante, nous retenons le goût de vivre, l'ouverture au changement, l'attrait d'une liberté entreprenante, l'importance des projets de vie, le risque d'inventer son propre chemin, l'exploration des possibles. »

Cette situation privilégiée nous permet aussi une distance par rapport aux conneries d'hier et à celles d'aujourd'hui. La force de l'âge s'accompagne d'un discernement qui sait faire son miel d'à peu près tout ce qui nous est arrivé et ce qui est en train d'advenir. « Il y a ici une sorte de jeu humain d'interinfluences extrêmement riches entre mon évolution, celle de ma femme et celles de mes enfants, entre la mémoire vivante de l'histoire qui nous a faits et la volonté d'une histoire à faire. Moi, j'y puise d'immenses réserves de carburant. La crise de l'énergie... connais pas ! J'ai un tas de projets, une envie folle de

vivre. Jamais le dialogue avec ma femme n'a été aussi profond et enrichissant. Les personnalités si différentes de chacun de nos grands nous ont empêchés d'être des parents standards, enfermés dans leur rôle respectif... figés dans un modèle tout fait. Ils nous ont faits autant qu'on les a faits... dans un climat d'autonomie croissante.

- Mais c'est le paradis ! Vous ne me ferez pas croire qu'il n'y a pas eu de tensions, de conflits... de ruptures.

- Évidemment. Ça a été un perpétuel ajustement... quand elle a changé de job, quand j'ai été promu ailleurs, quand Éric est allé vivre en appartement. J'ai dû faire beaucoup d'efforts pour accepter certaines remises en question de ma femme qui sentait les choses beaucoup plus profondément que moi. Mon optimisme un peu trop facile m'inclinait à croire que nous pouvions tout arranger avec le gros bon sens. J'avais une philosophie à l'extrême opposé du vieux proverbe : « dans la vie, tout passe, tout lasse, tout casse ». Sans elle, sans eux, je serais peut-être devenu un gars superficiel et inconscient.

- À vous entendre, on croirait que votre famille est le centre du monde... plus que cela même... le seul monde qui signifie quelque chose pour vous. La société ? La politique ? Les autres ?

- Au contraire, on est tous actifs dans une sphère ou l'autre... et tous les courants et contre-courants sont entrés à pleine porte dans la maison. On s'engueule, on se taquine, on se marre. C'est passionnant ! En même temps, je dois avouer, mais sans regret ni fausse honte, que nous avons connu des confrontations parfois longues et pénibles. Comme si c'était là dans la famille qu'on vivait le plus profondément, le plus originalement nos options... comme si c'était là qu'on reprenait nos différentes expériences par le fond... Oui quelque chose d'original qui n'était pas de l'ancien modèle, sans être pour cela une copie en petit de la société actuelle. À la fois un lieu de continuité, de distance critique, d'anticipation, très individualisé, mais avec un solide tissu social et affectif d'où chacun se relançait. Je lui dois mon second souffle. Ma femme aussi.

- Les autres ? Les mai pris ? La justice sociale ? Et si vous vous étiez fait une oasis dans le désert ? Il y a tant de gens qui ne tiennent pas le coup. N'est-ce pas un bonheur presque insolent pour les autres ?

- Vous touchez ma mauvaise conscience. Cette époque est fascinante, gratifiante, mais seulement pour les personnalités fortes qui ont une solide trame sociale et affective. Je sais que c'est plutôt rare. Il y a tant de cassures autour de nous. Mais faudrait-il pour cela jeter sa maison par terre ! Ce serait 'maso' de se rendre volontairement misérable. Des expériences réussies montrent que c'est possible d'être heureux dans la vie d'aujourd'hui. Ce qu'on a pu aider un tas de gens à partir de là ! Notre maison est toujours restée ouverte... Mais, c'est vrai, j'ai un peu mauvaise conscience... »

L'homme unidimensionnel

Je m'y arrêterai plus longuement à cause de l'importance de ce « type » dans notre société actuelle.

Il n'a qu'une corde à son violon... une corde de plus en plus tendue, fatiguée. « C'est toujours la même chanson avec lui. » Ce genre d'homme, on le trouve chez les drogués du boulot, chez l'animal familial qui met le reste du monde entre parenthèses, chez l'obsédé sexuel qui ne pense qu'à ça et ne fait que ça, chez le joueur à l'argent ou à autre chose, enfermé dans sa passion dévorante, chez le pêcheur-chasseur pour qui le travail et la maison sont des intermèdes entre deux excursions. À cet intérêt unique, il sacrifie tout le reste.

Voilà un « type » assez fréquent dans le monde des mâles. Qui ne pourrait en nommer plusieurs sans y réfléchir longuement ? Tel professionnel qui ne vit qu'en fonction de sa ferme. Tel militant syndical dont toute l'existence se déroule sous mode de conflit réel, potentiel ou provoqué. Tel esprit religieux complètement absorbé par sa démarche mystique. Certes, cette polarisation sur une seule activité permet parfois des performances étonnantes ; mais ce qu'elle peut être appauvrissante, et quelquefois empoisonnante, pour les proches, pour le milieu quotidien. L'autre, les autres deviennent « insignifiants », sans importance, peu dignes d'attention.

C'est ainsi que l'homme unidimensionnel réduit son aire de sociabilité, son champ de vision et de conscience, de relations et d'expériences humaines. Il s'aliène par là de tant de richesses chaudes, gratuites, de la vie qu'il ne peut accueillir dans son corridor étroit, mécanique et uniforme. Il devient vite simpliste, ennuyeux et ennuyé face à tout ce qui est en dehors de son orbite.

Ce comportement est souvent comparé à celui de l'alcoolique ou du drogué ; c'est déjà suggérer son coefficient pathologique, réel ou potentiel. À moins qu'on en fasse une question de tempérament, un type de base dans une caractérologie dite naturelle. Je suis plutôt enclin à y voir une expression individuelle de la société univoque, unidimensionnelle, tayloriste, linéaire. Cet esprit de système, du système unique, on le retrouve en combien de domaines, même dans une certaine critique idéologique aussi univoque que l'idéologie dominante.

Comment ne pas y discerner une des sources du manichéisme actuel. Celui-ci fonde des combats, des débats, des dialogues de sourds sans issue où l'on devient incapable de sortir de sa logique unilatérale, de son système à sens unique. Logique du pouvoir absolu, unique. Logique corporatiste, professionnaliste, militantiste, butée, simplificatrice. Logique froide sans empathie, sans ouverture à la différence, aux possibles et surtout à l'autodistanciation et à l'autocritique.

On ne peut inventer aucune mélodie humaine, sociale avec l'arc d'une pensée ou d'une vie monocorde. Le mâle de ce type risque d'être très décalé par rapport à une révolution culturelle qui cherche précisément de nouvelles synthèses personnelles et sociales pour recomposer originalement les diverses dimensions de la vie, et cela des plus affectives jusqu'aux plus politiques.

Ce trait marquant n'est pas le lot exclusif des mâles. Mais ceux-ci l'adoptent beaucoup plus fréquemment que les femmes. Dans le tournant actuel, l'homme unidimensionnel est à l'opposé de la dynamique féminine de plus en plus polyvalente, exploratoire, multidirectionnelle. Limitons-nous pour le moment à constater que bien des couples éclatent à cause de ces deux mouvements radicalement opposés.

Est-ce là un indice de la fuite du mâle face à une situation plus complexe, plus critique qui disqualifie une trajectoire toute dessinée à l'avance ? Alors que la femme est amenée à redéfinir ses anciens rôles et les nouveaux dans une tension dynamique et féconde. Le fossé se creuse entre la femme-orchestre et le mâle monocorde. Voilà un écart dramatique qui compromet gravement un des rapports les plus fondamentaux de la condition humaine et de la société.

J'aurais le goût de citer longuement le texte extraordinaire d'Hélène Pelletier-Baillargeon sur la femme-orchestre ²⁵. Elle moque le mâle-spécialiste arrivé au sommet de l'échelle, se conduisant comme un Borniche ou un Christouffe pour tout juger à partir de son créneau de compétence omnisciente et omnipotente. La femme au foyer ou ailleurs ne peut jamais se limiter à jouer d'un seul instrument de musique. Avec finesse, l'auteur souligne que les mâles ont justement légitimé leur pouvoir à partir de leur unidimensionnalité, à partir de l'hyper-spécialisation. Et les voilà comme « des chevaux de courses équipés d'ocillères opaques pour les empêcher de reluquer du côté de leurs voisins immédiats ». La polyvalence tant vantée en théorie n'est pas valorisée en pratique pour ces femmes qui la vivent vraiment. Selon les critères d'emploi, au casier expérience, on ne pourra leur assigner « aucune ».

« Parlons un peu du regard que porte la femme-orchestre sur les superprofessionnels qu'elle côtoie quotidiennement et qui semblent se multiplier d'une façon effarante depuis quelques années pour lui enseigner à faire l'amour, à être enceinte, à accoucher, à soigner et à éduquer ses enfants, à psychanalyser leurs rêves, leurs frustrations et leurs obsessions, à établir son budget, à faire son marché, à compter les calories, les protéines, les glucides, les lipides, les vitamines et les sels minéraux de ses menus quotidiens, à utiliser les enzymes voraces pour faire sa lessive, à faire du compost pour son potager. Avec l'irruption massive des divers médias de communication... une horde de professionnels et de spécialistes invisibles prononcent leurs oracles au-dessus de tous les gestes spontanés qu'elle posait autrefois et dont

²⁵ H. Pelletier-Baillargeon, La femme-orchestre, dans Critère, 26 (1979), pp. 7-24.

la culture féminine transmettait jadis les habiletés et les valeurs de mère en fille. »

La critique savante de Illich, c'est de la petite bière à côté de ce vin corsé qui fait exploser notre outre sociale très masculine, incapable de soutenir pareil cru d'une conscience féminine renouvelée. Madame Tout-le-monde commence à résister au professeur Tournesol. La culture féminine renoue, réinvente à même un terreau nourricier très riche, très diversifié, y compris celui d'une culture populaire oubliée.

Encore ici, bien des hommes sont en train de devenir des analphabètes face à un art de vivre en train de se réinventer. Nous continuons de découper, de morceler la vie, la personne, le milieu. Elles tentent de remembrer ce que la société masculine, cérébrale, compartimentée a fragmentarisé et mécanisé. Jargons professionnels et gloses savantes sont soumis à un abrasif féminin bénéfique. En positif, ces femmes ont fini de nous « traduire ». Elles créent des outils mieux utilisables par la majorité au moment où le seuil de la contre-productivité masculine est atteint !

Notre réflexion sur l'homme unidimensionnel nous a amenés assez loin ; mais ce cheminement critique était nécessaire, tellement il s'agit là d'un défi qui nous concerne au plus haut point.

On me reprochera de ne pas reconnaître le caractère aussi univoque d'un certain féminisme. J'en conviens, mais j'ajoute en même temps que chez les plus « polarisées » on trouve souvent des registres d'intérêts et d'expériences riches et diversifiés. Ce qui n'est pas le cas chez tant d'hommes unidimensionnels, qui dans leur métier ou profession, qui dans leur militantisme, qui dans leur jeu-raison de vivre, etc.

Ce tour d'horizon des principaux types de mâles n'a rien d'exhaustif, je l'avoue sans peine ; mais il peut servir de point de départ, sinon de « déclencheur » pour une analyse plus systématique. N'oublions pas le fond de scène qui précède cette tentative de typification, à savoir l'immense zone grise du mâle de plus en plus « indéfini », après l'éclatement récent de tant de cohérences reçues et de statuts prescrits, et surtout face aux nouvelles personnalités féminines en train de se construire individuellement et collectivement.

Cette énorme mutation historique emprunte des voies particulières qu'on ne saurait ignorer. Ce faisant, on passerait à côté de facteurs de réalité très importants qui ont orienté ce débat dans un sens plutôt que dans un autre. Nous allons donc rester le plus près possible des chemins suivis pour redéfinir la condition masculine et son substrat historique, culturel, socio-économique et politique. Et nous ne nous contenterons pas d'un strapontin pour voir évoluer le débat avec une sorte de regard distant, amusé. Certains mâles, pour le moment, se complaisent dans cette position marginale, comme si la guerre de Troie n'aura pas lieu. « Une autre agitation sans conséquence dans cette société-spectacle. »

Note

La revue d'en face (10, 1981) fait une analyse impitoyable des réponses masculines aux mouvements féministes. L'article s'intitule « le mâle de vivre ». Voici quelques extraits :

« Le mouvement de libération des femmes fut, dès sa naissance, confronté à la question de sa légitimité. Une lutte féministe, certes, un mouvement de femmes non-mixte, indépendant, décidant de ses fins et de ses moyens, attention ! Conseils, mises en garde, ordres, anathèmes n'ont pas manqué et sont suffisamment connus pour qu'il soit inutile d'y revenir plus longtemps. L'exclusion des hommes d'un domaine dans le moment même où il était reconnu comme politique a été vécue par beaucoup d'entre eux (et au premier chef, si j'ose dire, par les hommes progressistes) comme inadmissible et insupportable. Et ce d'autant plus que, s'ils étaient collectivement exclus, ils étaient individuellement visés. Non contentes de combattre le système, les féministes s'en prenaient aux individus, décortiquaient à plaisir les comportements « privés », les plus insoupçonnables des révolutionnaires purs et durs. Pour les hommes progressistes commençait l'ère du soupçon. Ils se croyaient lavés, par leur militantisme, du péché d'être petits bourgeois, ou garantis par leur appartenance ouvrière, et voilà qu'on leur faisait endosser le péché d'être hommes.

Certains campèrent dans la méfiance, parfois la hargne et le mépris. Les plus habiles se déclarèrent - mâle adresse - les champions du féminisme, prêts à tout entendre si c'était de la bouche d'une femme. Prudence est mère de sûreté. D'autres avaient plus de pudeur, et se contentèrent de patauger dans leurs contradictions.

Pour tous nos « amis féministes » s'ouvrit une crise d'identité d'autant plus violente qu'ils valorisaient notre lutte... au point de trouver bien gratifiant (pour leur virilité) d'avoir une copine, des amies féministes, et de plaindre secrètement leurs petits copains affligés d'une « bécasse soumise et muette ».

Cette crise, reconnaissons-le, ne nous a pas vraiment bouleversées : après tout c'était le but recherché. Et de sourire de ceux qui arpentaient les trottoirs près de NOS manifestations en chuchotant « mais qu'est-ce qu'elles veulent ? »... Qu'est-ce qu'on veut ? Le droit d'exister, sans vous, malgré vous, contre vous. « On veut bien, mais nous alors, qu'est-ce qu'on va faire ? » On se serait cru dans Pierrot le fou : « Qu'est-ce que j vais faire ? J'sais pas quoi faire... » Prenez-vous en charge ; écoutez ; remettez-vous en question. Ils, enfin quelques-uns, s'y sont mis : un peu, beaucoup, passionnément. Aujourd'hui ça donne, entre autres, deux choses : des « nouveaux hommes » qui ne militent plus et changent le quotidien ; des « nouveaux militants » qui se réunissent en « groupes d'hommes ».

Le pire, c'est que le soupçon demeure...

Ceux qui changent le quotidien ont bien raison. Pour eux, c'est par là qu'il fallait commencer. Reconnaître que, face au travail, à l'indépendance affective, aux enfants, à la politique, il y a « au départ », dans cette société, inégalité, que le « tu n'as qu'à faire comme moi » est une mystification, et en tirer quelques conséquences, c'est plutôt bien ; essayer de ne pas reproduire les divisions des rôles, les « automatismes » machistes, c'est essentiel. Cependant, ces changements ne se font pas dans n'importe quel contexte social et politique.

La mise en question du quotidien, qui accompagnait la lutte collective, tend à la remplacer et à poser celle-ci comme inutile, impossible ou dépassée...

Beaucoup plus novatrice apparaît la démarche des hommes qui cherchent à militer à leur façon contre le patriarcat, sans contester apparemment le rôle du mouvement de libération des femmes, et constituent des groupes d'hommes. Les féministes sont restées prudemment silencieuses à leur sujet : pour ? pas pour ? On a tellement répété à ceux qui voulaient nous « chapeauter » qu'ils n'avaient qu'à lutter de leur côté, qu'on voit mal pourquoi on n'applaudirait pas des deux mains ceux qui, au risque de subir les ricanements masculins, se réunissent pour changer leurs rapports aux autres hommes et tenter de se défaire des archétypes de la Virilité.

Et pourtant. Est-ce si évident que la non-mixité que nous revendiquons pour notre mouvement ait son symétrie...

Les adeptes des groupes d'hommes ont d'ailleurs conscience du problème et préfèrent en général justifier leur activité par des motivations tout individuelles : « être mal dans sa peau ». Pourtant, venir à un groupe d'hommes ce n'est pas tout

à fait comme aller chez l'analyste... Se battre la culpé, ça va un moment. Comme son nom l'indique, ça sert d'abord à déculpabiliser... mais comme les féministes ne distribuent pas de bons points, ça finit par lasser. Heureusement « l'analyse du système » vient à la rescousse. Comprendre le système patriarcal, dit en substance l'un d'eux, ingénument, ça m'a déculpabilisé ; je ne suis pas une brute, seulement quelqu'un qui joue le rôle qui lui est imposé. Innocentés par le système, ils se découvrent de surcroît opprimés par les archétypes de la virilité : toujours dominer, c'est pas une vie, c'est sûr. Bref, de quelque côté qu'on se tourne, dans l'attirance pour les groupes d'hommes, ce qu'on retrouve toujours, c'est la volonté de dire son malaise (s'approprié un discours dont on était exclu), de dénoncer la norme (se déresponsabiliser), d'analyser les carcans de la Virilité (se poser en victime). Indépassable ambiguïté. Un risque à courir pour que les hommes changent vraiment ? Ça n'a rien d'évident, tant les délices de l'introspection masculine semblent parfumés du désir de ne plus se sentir « comme les autres », assimilables d'une façon ou d'une autre aux horribles phalocrates haïs... Ne plus être de l'autre côté, le grand rêve. Et voilà qu'on retrouve exactement le mythe d'un « nouveau camp » défini plus haut.

Ce qu'ils oublient tous, en tout cas, c'est qu'ils ne se changeront jamais d'eux-mêmes autant que nous les avons contraints à le faire, par notre mouvement non-mixte qui les place malgré eux hors de leur rôle traditionnel de « leaders ».

La révolution affective et l'homme d'ici

Chapitre 3

Pour un débat plus qualitatif

Une étrange polémique

[Retour à la table des matières](#)

Certains sexologues nous disent qu'à la frigidité féminine d'hier s'est substituée l'impuissance masculine. Deux fois plus d'hommes consulteraient aujourd'hui alors qu'autrefois la proportion était neuf femmes contre un seul mâle.

Alerte générale, nous sommes tous plus ou moins menacés d'impuissance « à cause des féministes radicales » ! On aimerait bien vérifier, d'abord, la source de ces statistiques qu'on nous lance à la tête pour faire sérieux. On voudrait bien, ensuite, de meilleures preuves sur le « danger de la féminisation des hommes ». Y a-t-il là-dessous ce vieux modèle « macho » du mâle à l'état pur ? Ou encore, une peur de la femme-sujet autonome ? S'en prendre aux féministes radicales, dites amazones, pour évoquer le spectre de la castration, est pour le moins suspect. Encore plus, l'accusation simpliste de provoquer l'homosexualité, comme si la femme plus critique devant l'idéologie du pansexualisme souvent polygame et peu responsable venait nous inhiber et nous forcer à vivre uniquement entre nous. Cette argumentation a quelque chose de grotesque. N'est-il pas inévitable que dans le tour-

nant actuel d'une profonde redéfinition des rapports et des rôles, il y ait en même temps recherche d'une identité renouvelée ? Ce qui est différent du phénomène de l'homosexualité. À tout le moins, on ne saurait ramener la question complexe de l'identité et des rapports hommes-femmes, à des critères sexologiques aussi réducteurs.

D'ailleurs, le plaidoyer se trahit lui-même, lorsqu'il ajoute : « Certaines femmes ont malheureusement tout embarqué dans leur lutte qu'elles mènent pour l'égalité. Y compris leur corps qui est devenu politisé. » Dois-je comprendre ici que leur corps ne doit pas échapper à notre contrôle, que les femmes ne doivent pas porter leurs propres préoccupations au plan politique ? Dois-je conclure aussi que cette idéologie de la sexualité met entre parenthèses le reste, y compris l'ensemble des structures sociales, bref la société réelle où hommes et femmes nous vivons ? Cet hédonisme masculin narcissique n'a rien à envier aux anciennes stratégies du « macho » !

Bien sûr, c'est aussi bête de tout ramener au politique. Il ne s'agit pas de nier ici ce qu'il y a d'irréductible dans la sexualité, dans le rapport homme-femme à ce niveau. Je ne connais pas de féministes qui disent : « ton principal ennemi est dans ton lit ». C'est là l'invention fantasmagorique de quelques mâles-enfants obsédés par la menace d'un retour à la matrice toute-puissante.

Faut-il, pour cela, perdre tout sens critique devant n'importe quel discours féministe ? Je me suis assez expliqué là-dessus. Je m'inquiète plutôt de certaines réactions mâles qui investissent davantage dans le procès de la femme nouvelle que dans le refaçonnement d'une identité masculine plus adulte, plus apte à rencontrer un sujet autonome dans la vie amoureuse comme dans les autres secteurs d'existence.

C'est à se demander si nous avons vraiment changé, si nous avons compris et accepté le moindrement le nouveau contexte de cette révolution inédite par rapport à toutes les autres de l'histoire. Nous nous percevons toujours comme la référence ultime. Derrière le malaise érotique, il y a « toute la problématique des rapports hommes-femmes », de la société actuelle et de celle que nous voulons.

Une seule référence

Ce qui me « chicote » dans ce débat et bien d'autres du genre, c'est une vision du monde, des êtres presque exclusivement pensée à partir de la sexualité. Je ne veux, d'aucune façon, nier l'importance de celle-ci. Mais peut-on vraiment comprendre la vie, surtout l'aventure humaine, uniquement en fonction de critères sexuels ? N'est-ce pas une fois de plus revenir à l'homme unidimensionnel ? Il me semble que la dynamique sexuelle, tout autant que les problèmes de cet ordre, dépendent de bien d'autres choses qui ne le sont pas. Par exemple un riche dialogue entre deux êtres aboutit à un rapport amoureux sain et qualifiant. Combien renversent cette affirmation et accrochent tout le bonheur au succès sexuel, un peu comme les puritains le faisaient pour le succès matériel ? Simone de Beauvoir, dans *Le deuxième sexe*, l'a rappelé plus d'une fois. André Breton lui donnait raison dans une formule gauloise : « pourquoi faudrait-il chausser ses testicules comme lunettes d'approche pour apprécier tous les aspects de la vie ? »

Freud obsède les pays riches bien plus que Marx. Plusieurs tentatives pour les jumeler ont abouti à une sorte de pansexualisme qui abolissait le goût de lutter et celui de construire, les joies de l'esprit et celles de l'âme.

Mais enfin, il faudra bien se demander pourquoi tant d'hommes et de femmes de cette philosophie hédoniste sont des êtres « pognés », extrêmement fragiles, incertains, instables, vivant leur liberté avec angoisse, leur plaisir avec insatisfaction, leur désir avec frustration. N'y a-t-il de choix qu'entre le stoïcisme raide et sec et l'épicurisme mou et sans élan durable ?

Des tabous sexuels d'hier, on est passé à de nouveaux tabous qui refoulent des besoins autres que sexuels. Parler de spiritualité dans certains milieux, c'est s'exposer à la risée de tout un chacun. Ce refoulement de l'âme s'est accompagné du refoulement de l'expérience historique, des grandes sagesses collectives, et plus récemment de la po-

litique elle-même. Cet hyperhédonisme ne peut être qu'aveuglant dans la mesure où il ignore les valeurs de l'esprit qui permettent précisément une distance critique, et aussi un champ de vision capable d'embrasser la riche et complexe diversité des registres humains. Idolâtrer la sexualité, c'est la déshumaniser, et même l'abolir à long terme, parce qu'on lui fait perdre son terrain nourricier, telles les richesses du dialogue, telles les menues tendresses d'un quotidien partagé. Faut-il revoir le nouveau poncif : « si la sexualité va, tout le reste va ? » C'est une illusion, surtout si on fait de la sexualité la réalité englobante qui explique et gère toute la vie. Certes, les choses sont rarement dites aussi bêtement. Voyez comment le langage lui-même est mobilisé, restreint, guidé par une référence sexuelle de plus en plus obsessionnelle, un peu comme les sacres, les jurons servaient d'unique repère, autrefois. De Charybde en Scylla. Serions-nous passés d'une monoculture religieuse à une monoculture sexuelle ?

Les maîtres mots de celle-ci exercent un tel impérium sur tous terrains ! Vous vous devez de tout penser, vivre et agir à l'intérieur du tandem désir-plaisir. C'est la clé de voûte de tout, le premier et le dernier mot de la vie, de la pensée, de l'éthique, de la politique, de l'économie. Aucun champ d'expérience, peu importe sa spécificité, ne requiert d'autres repères de compréhension, d'autres cheminements de maturation.

Suis-je en train de me défendre, ou pire encore, de me contredire, après avoir reconnu l'importance de la révolution affective comme déclencheur de changements profonds dans notre société ? Sous prétexte de me « démarquer » d'une morale traditionnelle, religieuse obsédée par la sexualité génitale, je me fais peut-être belle jambe, ou plutôt belle âme, pour pourfendre certains sexologues qui me paraissent ressembler aux anciens clercs.

Mais ce sont avant tout les nouveaux discours éthiques et les pratiques correspondantes, dans le monde féminin, qui m'interpellent. Il y a là une sorte d'empathie humaine que la « morale de principes » a si peu développée. Celle-ci disqualifiait tantôt le plaisir ou le désir, tantôt le tragique du vécu avec sa finitude, ses ambiguïtés, ses contradictions, ses transactions. Une morale incapable d'entendre les cris de la chair, de la vie, des situations impossibles, sinon coincées, une telle

morale n'a rien de moral. Elle crée des exclus, des parias. Il y a de ces « normalités » oppressives et écrasantes, fussent-elles celles de la « majorité morale » qui refait surface.

Comment parler de culpabilité quand on a soustrait à la conscience la responsabilité ultime de choisir, de décider, d'agir ? N'est-ce pas nier ce qu'il y a de plus spécifiquement humain ? Refuser à l'autre la possibilité de se tromper, c'est faire la preuve du peu d'importance qu'on attache à la liberté. Rousseau disait : « Mieux vaut qu'un peuple soit malheureux par sa faute que par celle des autres, dans la mesure où il a accédé à une libre responsabilité. » Car, par-delà cet échec, il a désormais plus de chance de se reprendre en main. Cela vaut aussi pour les individus. Une telle éthique est plus près de la maturité qu'une certaine sagesse majusculée dans un Ordre social et moral... insensible, aussi dur que pur. Les idéologies et les morales, celles d'hier comme celles d'aujourd'hui, aboutissent toutes à la même impasse, précisément au moment où elles réussissent à s'imposer.

Qu'est-ce à dire ? Il ne s'agit pas de nier le fait que toute société se donne des règles du jeu morales et juridiques, mais plutôt de montrer le porte-à-faux de tout code qui fait bon marché de la conscience libre et responsable, comme instance première et dernière de la conduite humaine.

Certains m'objecteront qu'aujourd'hui chacun fait ce qu'il veut, qu'on rend ainsi impossible l'expérience la plus minime de société, de solidarité, de consensus, et que, partant, on disqualifie toute politique, y compris celle qu'on voudrait promouvoir. Ce n'est pas là un faux problème, bien au contraire. Mais si nous ne voulons pas définir la communauté humaine comme une simple réplique de la ruche, il faut placer la conscience libre et responsable au centre de l'éthique et de la politique. Quand un certain Ordre moral et social s'y refuse, il arrive que la seule alternative soit de le briser.

« Il est un temps pour défaire, un temps pour reconstruire », dit la Bible. On ne voit souvent que ce qui se défait, sans regarder à ce qui, en même temps, se refait ou se réinvente.

Celle qui sait les fragiles gestations de la vie n'aborde pas la mort d'une façon distraite, ni les dures conditions de la plupart des aventures humaines. Je trouve étrange que des moralistes (masculins) parlent tout à coup de « légèreté », d'irresponsabilité chez des femmes qui connaissent des situations dramatiques. Ils leur reprochent de s'en sortir avec des moyens faciles, après avoir banalisé les enjeux de la sexualité. « Derrière ce langage, n'est pas loin l'image de la charmante étourdie irresponsable, incapable de mesurer la gravité de ses actes... Cela est loin, si loin du chaos adolescent, des femmes désemparées. » (Lise Bissonnette)

N'est-ce pas une parole neuve que fait entendre cette autre remarque d'Andrée Pilon Quiviger : « La sexualité a quelque chose de sauvage. Quiconque l'exerce, le sait. Tout discours qui la tient d'emblée comme mature confine à l'utopie... En vertu de quel principe humanitaire, éthique ou même spirituel les femmes devraient-elles se soumettre au caractère sauvage de la vie qui n'attend pas leur consentement pour exercer ses puissances ? »

C'est le paradoxe des situations-limites que d'échapper aux principes absolus, aux logiques univoques. Tout au long de ma vie, avec d'autres, en pareilles circonstances, j'ai toujours cherché les solutions les plus humaines. Rarement, celles-ci ont correspondu au code moral comme tel.

L'autre parole est en train de rouvrir tout le dossier éthique jusque dans ses retranchements philosophiques et dans ses conséquences politiques. Avant d'y voir un refus de toute règle de vie... ou de la vie tout court, il faut y discerner une volonté première et radicale de libération de celles et de ceux qui sont « victimes » de la vie sous diverses formes ; et aussi une recherche de la qualité de l'existence ; enfin, une promotion de l'entièreté de la personne. Les femmes s'inquiètent, davantage que nous, du vide affectif et spirituel de notre société masculine, de ces « bleus à l'âme » et au corps d'une génération qui débouche sur des violences sans passion, des désirs sans espérance, des libertés sans but, des projets sans durée. La démarche critique des mouvements de femmes nous amène à la fine pointe d'un enjeu que plusieurs, parmi nous, n'osent aborder de front. Voyons cet enjeu.

Révolte et affirmation Du « sujet humain »

Je soupçonne que bien des embarras entre hommes et femmes ne sont pas étrangers à ce rétrécissement de la philosophie de la vie et des rapports humains. Une relation de sujet à sujet, d'un être entier, unique, irréductible à un autre être qui l'est tout autant commande des qualités de maturité qui ne se ramènent pas à ce triste hédonisme et à ses nouveaux stéréotypes appauvrissants : « être bien dans sa peau », « se faire plaisir », etc.

À ce chapitre, je ne crois pas qu'une psychologie unilatérale du désir puisse atteindre par elle-même ce niveau de rapport. Le désir-plaisir livré à sa seule logique ne peut que faire de l'autre un objet de convoitise, de possession, même lorsqu'il est bilatéral. En pareil cas, de part et d'autre, il y a repli sur sa jouissance dont le partenaire est un instrument et un objet. Il y a même une sorte de mutuel isolement, une sorte d'exclusion paradoxale. La non-réciprocité de deux sujets finit par réduire la réciprocité des corps à celle d'objets de consommation, de manipulation, d'appropriation.

Qu'on l'admette ou pas, la révolution féminine a des profondeurs philosophiques que la sexologie et même les sciences dites humaines semblent ignorer. Des questions comme l'identité, le sujet autonome, l'individualité intégrale, le rapport à l'autre en tant qu'autre ne peuvent être éclairées uniquement par des considérations sexologiques, psychologiques ou sociologiques.

La révolution féminine nous amène à des niveaux d'existence qu'une société sécularisée, technocratisée, instrumentalisée, banalisée ignore de bien des façons.

Un nouvel existentialisme est en train d'émerger au creux des enjeux culturels, sociaux et politiques contemporains. Un peu partout dans le monde, des individus, des classes, des peuples se lèvent et op-

posent leur vie irréductible, leur être inconditionnel, leur autonomie libre et responsable aux grands systèmes : « Nous valons pour nous-mêmes... nous sommes fin et non moyen. » Cette affirmation a un nouveau sens historique, politique, humain d'une portée inouïe.

« Qu'est-ce que « l'inconditionnalité » ? À tout le moins, c'est l'intérêt pour une vie qui ne se réduit pas à remplir des fonctions pour d'autres, qui n'est pas un simple moyen pour des buts fixés par d'autres. L'existence est le titre sous lequel apparaît cet élément irréductible qui ne peut être déduit, ni réduit à une fonction. L'existence est le mot fondamental d'une philosophie de la libération, qui lutte justement contre la fonctionnalisation de la vie humaine dans les grands appareils. « J'existe » signifie que je ne suis pas seulement l'objet d'autres. Je suis plus que ce qu'ils savent de moi, plus que ce qu'ils peuvent utiliser. Même si je m'éprouve comme conditionné, il reste mon sens de la vie, qui est d'être fin, non simplement moyen d'exister, de fonctionner. »

Ce texte de Dorothee Sölle, une féministe radicale, a une justesse philosophique indéniable. Elle commente ici K. Jaspers dans *Situation spirituelle de notre temps*, avec des yeux neufs. Elle ne se contente pas de rejeter une conception fonctionnaliste de la vie. Elle se demande : « Pouvons-nous dire seulement ce que nous ne voulons pas, ce que la vie ne signifie pas ? »

Avec beaucoup de pertinence, elle soutient que l'absence d'un langage « expressif », aussi positif que critique, sur les bases philosophiques d'une nouvelle conception de la vie, de l'individualité autonome, des rapports sociaux plus solidaires, est une des explications du néo-conservatisme. « Le pain et le vin, l'angoisse et le désir, la faute et le pardon, le coût et la naissance, la mort et la justice sont des constituants invendables de la vie... » non instrumentalisables, non asservissables, et même non théorisables. Il faut dépasser ici ce que les sciences sociales permettent de dire, ce que les pouvoirs et systèmes en place concèdent, ce que les nouveaux tabous comme les anciens interdisent.

N'y a-t-il pas là une philosophie, une spiritualité, une éthique, une politique que bien des mâles devraient fréquenter ? Chapeau ! Je re-

viendrai sur les aspects socio-politiques de cette libération du sujet humain dans le dernier chapitre.

Une densité culturelle et spirituelle à réinventer

Je crains beaucoup plus l'analphabétisme en humanité que le spectre d'une impuissance sexuelle, souvent tributaire d'une personnalité superficielle, peu maîtresse d'elle-même, peu capable de rapport à l'autre en tant qu'autre.

Il y a quelque chose de spirituel dans le rapport sexuel, quelque chose de crucial, de déterminant qui échappe aux nouvelles techniques comme aux thérapies à la mode. Quelque chose d'extrêmement riche qui donne au sexe comme à l'amour, à la culture, à la politique une profondeur d'humanité, de conscience, d'engagement, inconnue des « loges » de tous ordres comme des techniciens du corps et du cœur.

La femme plus que l'homme est attentive à cette force, à cette lumière intérieure. L'homme adulte occidental a surdéveloppé un comportement « extraverti » de plus en plus sans âme, sans densité spirituelle. La femme actuelle pointe des réalités pour lesquelles l'homme n'a pas d'yeux. Elle est celle qui nous avertit à temps. Elle porte une pertinence historique, culturelle et spirituelle dont nous avons un profond besoin aujourd'hui, surtout pour relier d'une façon juste et dynamique le monde intérieur et le monde extérieur.

Combien de femmes amènent l'ego masculin à une épreuve bénéfique. Elles provoquent une tension, un changement, un saut qualitatif dans notre personnalité profonde, précisément là où nous avons de plus en plus la tentation de nous abstraire, de fuir. Oui, la révolution féminine nous oblige à faire la vérité au fond de nous-mêmes. Certains mâles résistent aveuglément à cet effort d'humanité qui, seul, peut construire une vraie maturité. « Plus on devient singulier, plus l'autre dispose d'un large espace où le devenir aussi. » La volonté de devenir un sujet autonome, chez la femme, se répercute chez l'homme comme une nouvelle possibilité d'autonomie et de liberté. Savons-nous le

voir, l'apprécier ? Ce n'est pas là une pure question privée, individuelle ; c'est aussi un enjeu de culture, de société. Nous vivons dans une société instrumentale qui réduit les humains à des rouages de fonctionnement, d'échange. Et nous finissons par ressembler à nos objets de consommation. Comme disait Saint-Exupéry : « Les hommes n'ont plus d'amis, parce qu'il n'y a pas de marchands d'amis. » Voyons bien le drame moral, humain là-dessous.

On n'évoque pas sans raison le vide spirituel de nos sociétés occidentales. Sociétés que des analystes de diverses orientations politiques jugent « dé-motivées », « dépassionnées », sans élan intérieur, sans « foi », sans volonté de dépassement. Peu à peu, les dynamiques du dedans ont disparu des pratiques quotidiennes, des rapports sociaux, des combats politiques, des technologies sociales d'intervention et des sciences humaines elles-mêmes. On se met tout à coup à parler du « spirituel ». C'est un signe des temps.

Notons ici que la libération féminine n'a rien d'un spiritualisme désincarné. Elle suit plutôt le mouvement inverse en allant du corps libéré à une conscience autonome, de la femme-objet au sujet humain. La culture occidentale n'a cessé de séparer la chair et l'esprit ; d'où ces deux grandes familles idéologiques : les spiritualistes et les matérialistes. La femme n'a que faire de ce dualisme masculin qui a perdu la trace de l'unité profonde de la vie, de l'être.

Cette séparation s'est faite au profit d'un matérialisme défini de plus en plus par l'idéologie de la « structure vertueuse », du « bon mécanisme », du système qui fait foi de tout (à gauche comme à droite). Cette logique instrumentale se substitue à une pratique de vivant. Ni la chair ni l'esprit ne s'y retrouvent, encore moins leur rapport intime. Il n'y a plus que des processus pour les stratèges de la lutte comme pour les gestionnaires. Tout est affaire de « mécanique ».

Or, c'est souvent en réintroduisant l'instance spirituelle de la conscience que la vie passe du contenant au contenu. Dans cette mouvance de l'âme, la chair se fait humaine, palpitante d'esprit, de culture, d'importance, de sensibilité. Et les finalités recouvrent leur primauté sur les moyens instrumentaux. Ce qui change complètement le sens du débat à tenir. Il faut nous y arrêter un moment.

Une fausse pédagogie du changement

Le passage d'une pédagogie automatique de transmission du tout fait à une pédagogie des processus d'apprentissage - ce passage reste toujours dans la chausse-trape de la logique instrumentale. J'en veux pour preuve le fait que tant de gens soient aussi démunis dans leur vie, même après de longs apprentissages dans ces laboratoires de « processus ». N'a-t-on jamais été aussi dépendants des experts et des professionnels ?

Cette pratique de laboratoire, on la retrouve en éducation, en thérapie, dans la formation des « intervenants » et des commettants, souvent avec les mêmes outils appliqués à des champs d'expérience pourtant bien différents les uns des autres. Le propos est on ne peut plus standardisé : « Votre sens à vous, vous devez l'inventer, nous, on vous donne la bonne technique pour devenir des amoureux efficaces, des parents efficaces, des éducateurs efficaces. » Voilà pour les techniciens de la chose humaine.

Une telle démarche, malgré ses objectifs dits d'autodéveloppement, nous vaut un nombre croissant de citoyens qui ne savent plus faire grand-chose par eux-mêmes, à partir de leur propre expérience de vie. L'expérience disqualifiée, on passe vite à l'évacuation de toute conscience historique. D'où ce retour paradoxal à la forêt vierge où il faut réinventer la roue, et cela en pleine civilisation scientifique. Un peu comme ces hippies qui ont développé des maladies du Moyen Âge, et qui ont eu à redécouvrir les bienfaits du savon !

J'ai l'impression que certaines questions des rapports hommes-femmes connaissent le même sort : toute l'expérience passée est renvoyée d'un revers de main. On doit tout réinventer à partir de zéro. C'est pourtant une des lois fondamentales de l'éducation des adultes que de miser sur leur acquis. L'andragogie moderne le reconnaît, mais elle a tôt fait de s'en remettre à ses technologies du moment. Je me demande si l'évacuation de l'expérience historique n'est pas à la source de cette marginalisation de l'acquis personnel, de la mémoire cultu-

relle de l'individu. Il n'y a pas d'inédit chimiquement pur, isolé, en matière humaine. On ne se fabrique pas une identité, un rôle, une conscience, une appartenance comme on crée une structure ou comme on change d'auto. Tout itinéraire humain, individuel et collectif, même marqué par de fortes ruptures, est celui d'un même sujet historique dans le temps et dans l'espace. L'homme, la société, les groupes ne peuvent ignorer impunément cette économie de vie qui, à niveau d'humanité, s'appelle histoire, itinéraire de vie, mémoire vivante, profondeur culturelle.

Les mouvements prophétiques de libération qui oublient ou négligent pareil enracinement s'exposent à des refus cuisants dans les populations visées. Chez nous, l'aventure des Yvette n'était pas l'unique expression d'une manipulation politique, ou d'une cohorte féminine conservatrice. Il y avait beaucoup plus.

Que de discours critiques sont décrochés du réel ! Je pense à ce sexologue qui prétend avoir détecté une nouvelle aversion pour le sexe. Aversion qui se logerait chez les gens mariés et non chez les autres. Je suppose que lui aussi, par science infuse, connaît tout de tout le monde. Le plaidoyer est d'un simplisme désarmant : « Il faut se débarrasser du mariage parce qu'il développe un sentiment de culpabilité, étant donné qu'il oblige à s'occuper de l'autre d'abord avant de penser à soi. » Disqualifier autant de gens en même temps, c'est créer les réflexes que l'on connaît présentement chez la « majorité ». Bien sûr, il ne s'agit pas ici de reculer devant les changements nécessaires, même si l'on est minoritaire. Mais de là à parler du mariage ou de la famille, uniquement comme d'un château fort traditionnel, résidu d'un passé éculé, honteux et infernal, c'est aberrant ! Je préfère une pédagogie sociale de renouvellement capable de façonner d'autres types de famille, capable aussi de discerner ce qu'il faut retenir des expériences passées et ce qu'il faut délaisser, capable enfin de risquer des solutions inédites réfléchies et pertinentes.

Écarter en un tournemain un tissu social aussi important, c'est se priver d'une des bases humaines les plus vitales pour redéfinir les rapports sociaux. Je dis bien, une des assises, en étant conscient du danger de tout privatiser par le biais de la famille. Celle-ci, dans ses divers modèles anciens et récents, doit être remise en cause à partir de

nouveaux objectifs de vie et de société. Ma réticence n'est pas là, bien au contraire. Je veux plutôt attirer l'attention sur le bête rejet de l'expérience familiale comme telle. Si les forces progressistes s'en désintéressent, des pouvoirs de droite sauront bien la tourner contre elles. L'histoire nous enseigne que la famille peut être aussi bien un agent de changement qualitatif qu'un lieu de résistance conservatrice.

Au nom de quoi ?

Même de bonnes stratégies de luttes, radicales ou pas, finissent par être stériles quand on se préoccupe peu de qualifier les contenus positifs, au nom desquels on se bat. On n'invente pas de nouveaux sens sans de profondes confrontations avec les anciens. C'est plus qu'une question de stratégies, de processus, de règles ou de législations nouvelles, même s'ils sont nécessaires. D'aucuns croient qu'après avoir démystifié les types d'homme et de femme d'hier, ils portent déjà un nouveau type d'homme et de femme. Ils ne retiennent que le défi de changer les structures. Cette lutte risque de s'essouffler bien vite si l'on présuppose que ce qui l'anime et lui donne un sens est déjà un fruit mûr avant de naître.

Nous retrouvons encore ici l'impératif d'une meilleure « qualification » de nos démarches respectives. Que la révolution sexuelle, par exemple, tourne à une simple technique du plaisir, c'est un des nombreux indices d'une dérive que trop de mouvements sociaux connaissent présentement. *Que toute référence aux valeurs, ou à la crise des valeurs, soit considérée comme la nostalgie d'un vieil humanisme éculé, c'est faire le jeu d'une droite conservatrice qui se targue d'être la seule à porter des valeurs claires, des contenus définis. On lui a laissé souvent le chemin libre, tout en méprisant ceux qui, faute de trouver des sens positifs dans les mouvements critiques, ont cherché ailleurs leurs motivations pour construire leur vie.*

L'auteur de *Féminine Mystique*, Betty Friedan, s'inquiète d'une certaine tendance féministe récente : « Ces femmes ont placé le féminisme en conflit avec la famille. Elles ont en même temps éliminé les

bébés au nom d'un individualisme exacerbé. » (Voir son dernier ouvrage *The Next Stage*, 1981.)

Je voudrais éviter un procès en porte-à-faux. En effet, on a entendu des mâles utiliser cet argument contre la révolution féminine. Or, il se pourrait que plus d'hommes que de femmes se refusent à avoir un ou des enfants. L'énorme défi de la stérilisation, de la dénatalité précipitée dans le monde blanc dépend de causes beaucoup plus profondes et diverses.

Il y a aussi là-dessous une autre façon subtile d'ignorer les sources historiques et autres de la révolte féminine, et ses efforts de reconstruction. On manque alors tout autant de sens politique que de sens culturel.

Je comprends qu'on doive procéder à une critique radicale de certains modèles anciens qui s'opposent à un renouveau nécessaire et bénéfique. Il est illusoire, en revanche, de refuser toute valeur, toute pertinence à l'idée de modèle, au nom du caractère unique de chacune des aventures. L'irréductibilité de l'être humain, de l'amour est indéniable, mais elle n'est pas le seul aspect à considérer. On parle vainement de culture, de société, de volonté politique, de nouvelles politiques sociales, si chacun se réfugie dans son île.

B. Friedan ajoute ici : « Les jeunes femmes qui devraient bénéficier des nouvelles avenues ouvertes par les générations qui les ont précédées, se rendent vite compte qu'elles n'ont plus de modèles. » Colette Moreux, citée dans un chapitre précédent, faisait la même remarque.

Qu'est-ce à dire ? Encore ici, je reconnais qu'il fallait briser beaucoup d'anciens modèles pour dégager un espace de liberté nécessaire au repérage de nouveaux chemins. Mais cette libération « de » ne débouche pas automatiquement sur une libération « pour », beaucoup plus complexe et difficile. Penser, expérimenter de nouveaux modèles, exige de forts investissements. On ne saurait remettre cette tâche après la phase critique. Ce devrait être un travail concomitant, comme dans tous les autres domaines des forces historiques de changement.

De là à ostraciser le féminisme radical, c'est une tout autre affaire. Dans la mesure même où celui-ci véhicule plus que des réformettes, il est inévitable que ses objectifs exigent plus de temps tout en étant davantage insécurisants. Mais une saine et efficace stratégie ne tire pas seulement par en avant ; elle pousse d'en arrière, et au milieu. Certaines expériences limitées et modestes de changement sont des atouts précieux de référence, de motivation, de réalisme. Ils ne mènent nulle part, ces combats de « purs » qui méprisent l'idée même d'étapes. Jouer la rupture totale et le grand soir à propos de la moindre chose, à propos de tout et de rien, c'est se condamner au rejet, au ghetto, au sous-système marginal. Cela dit, il y a place pour une radicalité critique, surtout quand on sait comment certaines luttes féministes ont été vite récupérées ou très circonscrites dans le passé. Au temps des combats pour le vote féminin, le mouvement dépassait, débordait de beaucoup cette aire de revendication. Le droit de vote reconnu, beaucoup de femmes s'en sont retournées à la maison ²⁶. Les féministes radicales ne veulent pas, avec raison, tomber dans ce piège.

« Je ne sais pas quoi te dire »

Mais, il y a de la vie, du courant dans tout cela. On ne saurait en dire autant de nous, les mâles. Quel est notre apport dans ce débat que les femmes instaurent ? Nous prétendons préférer le dialogue à la casse. Où en sommes-nous quant à cette pratique fondamentale ?

Elle : Parle-moi de toi.

Lui : Je t'ai dit ce que j'ai fait aujourd'hui, que je t'aimais, qu'est-ce que tu veux que je te dise d'autre ?

Elle : Parle-moi de toi.

Lui : Je ne sais pas quoi te dire.

On nous dit bien peu capables d'exprimer nos émotions. Mais l'identification de ce symptôme suffit-elle ? N'y a-t-il rien d'autre en dessous de ce : « je ne sais pas quoi te dire ? »

²⁶ Twenty million young women rose to their feet with the cry : « We will not be dictated to -, and promptly became stenographers. G.K. Chesterton, 1915.

Je pense ici à la boutade : Elle... lui ... oeufs brouillés ! Eux brouillés, parce qu'elle n'est qu'elle ... pour lui, et vice versa. Objet d'amour et non sujet qui aime. Situation aussi contestable que celle du couple traditionnel : moitié-moitié. A-t-on évalué vraiment le défi moderne de vivre cette aventure de deux sujets autonomes ? Le couple dans cette perspective a besoin de beaucoup plus de temps et d'investissements qualitatifs pour se constituer.

Or, cette exigence accrue est précisément contrée par une pratique amoureuse de plus en plus courte, éphémère, contingente, susceptible de rupture au premier passage difficile. J'insiste. Nous nous choisissons, dans ce domaine comme en bien d'autres, des objectifs beaucoup plus élevés, plus ardues, plus « passionnants », et nous adoptons des pratiques contraires, plus faciles, moins contraignantes. C'est peut-être la pire de nos illusions, de nos contradictions.

Nous rêvons de rapports plus vrais, plus directs, sans normes ni règles, en nous appuyant sur une aptitude à vivre à fond le présent. Or même là, cette pratique semble connaître l'échec, la déception. Plusieurs sont aussi décrochés de leur présent, que du passé et de l'avenir, aussi décrochés d'eux-mêmes que des autres, aussi décrochés de leurs opinions changeantes que des convictions reçues. Cette fameuse idéologie du « vécu » est peut-être la preuve à rebours qu'on a perdu contact avec sa propre réalité. On ne sait plus qu'à niveau d'humanité, il n'y a pas de réalité appropriée, personnalisée qui ne soit passée par une vie intérieure riche, cultivée.

Qu'on ne me serve pas ici l'objection superficielle : « c'est là un point de vue bourgeois, élitiste. » Je connais des gens très simples, non instruits qui sont capables d'une profonde réflexion intérieure. Je me demande même parfois si un certain style d'instruction de plus en plus « mécanisé », plus quantitatif que qualitatif, tout en contenant, sans un quelconque humanisme, n'est pas aussi aliénant que certains rituels d'hier. On est mai venu de moquer certaines expériences populaires qui véhiculent des réponses, des motivations positives, des « pleins » quoi ! Avant de dénoncer leur caractère simpliste, il faudrait d'abord s'inquiéter de tant de technologies dites éducatives, thérapeutiques, sociales aussi vides que froides.

Je n'aime pas les recettes du genre *Marriage Encounter*. Mais leur succès n'est pas étranger au fait que ce genre de rencontre produit un premier déblocage grâce à un face à face sans fuite. On provoque ainsi un rapport direct ; rapport qui n'existait plus. Il fallait un moment d'intériorité. Mais pourquoi un tel appareillage de l'espèce marketing pour y arriver ? Un peu comme cette *touch therapy*, en pleine révolution sexuelle ! On allègue ici faussement une difficulté qui viendrait du jansénisme, du puritanisme, comme s'ils étaient encore la norme de nos moeurs sexuelles.

Ne s'agit-il pas plutôt des nouveaux interdits et stéréotypes qui secrètent de nouvelles peurs ? Peur de l'autre, peur de l'engagement, peur de la permanence, peur de son propre mystère intérieur, peur de la vie, malgré cette « envie folle de vivre » qu'on proclame à tout vent. On veut tellement être de toutes les vagues qu'on ne sait plus accueillir ou faire naître les lames de fond nécessaires à toute aventure humaine.

« Je ne sais pas quoi te dire. » Voilà qui est beaucoup plus dramatique que certains embarras du toucher, que certaines maladresses dans la technique du plaisir. Le vrai, le plus crucial problème n'est pas reconnu. A savoir : un moi épidermique qui se substitue au « je ». Il n'y a pas de « je » véritable sans une histoire intérieure consciente qui atteint, construit et cultive sa vérité profonde. Sans elle, le magma des événements quotidiens est un sable en mouvement qui ne laisse aucune trace sur la plage de notre vie, et aussi de nos amours. On fait un tas d'expériences sans jamais en arriver à une expérience de vie qualifiable, identifiable, exprimable. Vivant moment après moment, comme autant de vagues qui disparaissent l'une dans l'autre, on en vient à ignorer le lit, les rives, et l'orientation du courant de sa rivière. Quand on s'arrête, on se sent vide, non situé, sans mémoire (si ce n'est que des fragments de souvenir), sans horizon, sans vision.

Il est trop facile de railler l'héritage, les traditions, ou de décréter l'avenir illusoire quand, en fait, on est incapable de penser et de vivre sa propre histoire. N'est-ce pas cela la maturité, la conscience d'adulte : une vie qui devient histoire consciente, forgée et reforgée au feu d'une riche et patiente intériorité ?

Certaines théories à la mode en éducation qui se refusent à toute transmission sont des écrans de rationalisation pour masquer le drame de cette existence émiettée, hachée, brisée, sans élan soutenu ni foulée durable. Les êtres n'ont pas grand-chose à se dire ou à transmettre, s'ils n'ont comme conscience et mémoire que les événements du jour, l'immédiateté du plaisir ou la pulsion du désir « conditionné » par les stimuli publicitaires. La psychologie à la mode légitime la société de consommation. Et un certain style d'éducation avec ses méthodes faciles, pulsives, rapides ne fait que singer ce style de vie superficiel. La pauvreté du langage, par exemple, est tributaire de celle de la conscience, de la culture, de la mémoire. Cette pauvreté retentit, à son tour, sur celle du dialogue et de la pratique sociale.

N'est-il pas étrange qu'on s'impose tant d'exigences pour la maîtrise d'un sport, et qu'en même temps, on se contente de si peu pour son esprit ?

Le je, le tu et le nous

Ce qu'on reconnaît au corps, on le refuse à l'âme. Rien à dire, rien à transmettre, c'est tout un. Absence d'histoire intérieure, pauvreté du dialogue amoureux et incapacité d'éduquer sont du même ordre... inséparables.

Le film admirable de Robert Redford, *Ordinary People*, est une parabole très juste de cette double faillite qui porte en creux l'énorme difficulté de rouvrir ou de réinventer un chemin de communication, et d'amour, dans un style de vie et de société narcissique, sans je, sans tu, sans nous. L'adolescent, dans le film précité, tente de se suicider, non pas seulement à cause d'une situation oedipienne évidente, mais surtout parce que ses parents n'ont ni un je, ni un tu, ni un nous d'adulte.

Le jeune a la chance de rencontrer un psychiatre de la meilleure veine (*reality therapy*) qui n'est pas obsédé par l'enfance, qui lui présente une figure, une démarche, un comportement d'adulte en prise avec l'histoire réelle de cette famille. Il aide un des parents qui y consent à retrouver le fil de cette histoire et ainsi à découvrir la trame

de sa propre réalité. L'autre parent s'en va... refuse ou est incapable d'accéder à cette maturité. Mais des trois, il en reste deux capables d'un je et d'un tu, d'un « nous » engagé dans une histoire d'amour possible.

Certes, le couple s'est défait. Mais la vraie question est posée. Pour une fois, l'un des deux est allé au bout de lui-même en refusant de se faire complice des fuites de l'autre. Mais ce fut grâce au troisième, au jeune qui est devenu le test de vérité décisif. Ce troisième qui n'arrivait pas à naître comme « je ». D'où sa tentative de suicide. Celui-ci ressemblait davantage à un avortement à retardement provoqué par un parent non adulte.

On oppose faussement aujourd'hui une prétendue autonomie individuelle d'adulte et le rôle de père ou de mère. Ce n'est jamais dit clairement, bien sûr. Je crois que le noeud du problème se révèle au moment de l'adolescence, de l'émergence du troisième adulte éventuel dans le « nous ». Si celui-ci est incapable d'arriver à maturité, ce peut être dû, entre autres raisons, à la dissociation de ces deux registres : autonomie individuelle et rapport à l'autre.

Freud a bien montré que l'émergence de l'individualité elle-même était tributaire de la qualité des rapports entre les membres du noyau familial initial. Une adolescence qui s'éternise et n'arrive que très péniblement au « sujet adulte » devient le révélateur le plus précis des conséquences qu'amène la dissociation entre autonomie et sens de l'autre.

M. Fasteau élargit la question en ces termes : « Nous finirons par reconnaître qu'un être humain peut être à la fois sûr de lui et avoir besoin des autres, indépendant et dépendant, intéressé par son métier sans que cela soit au détriment de ses contacts humains. En un mot, fort et doux, simultanément « masculin et féminin... »

« Le développement de l'une ou l'autre de ces qualités « duelles » exige une concentration d'énergie affective... Leur relation est dynamique et dialectique : elle n'est jamais réglée une fois pour toutes, c'est un échange perpétuel qui ne peut aller sans une certaine tension, une certaine anxiété... »

« L'indépendance sans une certaine conscience de la dépendance (interdépendance) engendre l'aveuglement et l'isolement, le solipsisme. Mais dépendre totalement des autres, c'est s'infantiliser et perdre toute estime de soi... »

« Il faut être capable d'accepter et d'intégrer les opposés qui en nous-mêmes correspondent à ceux de la société ²⁷. »

Mais ce jeu duel, le plus riche soit-il, ne suffit pas. Il est même piégé quand il en vient à exclure le ou les tiers. Cette fin du XXe siècle est particulièrement marquée par ce qu'on pourrait appeler la révolte du « troisième », face au contrat libéral à deux, face au marxisme-léninisme qui réduit l'expérience humaine à un pur rapport de forces toujours à deux, en vue d'un pouvoir absolu. Il faut nous y arrêter un moment, dans l'aire circonscrite de cet ouvrage.

Le troisième

Plus j'avance dans ma réflexion sur le débat actuel, plus j'accorde au « troisième terme » une importance, capitale. Toutes les « dyades » i. e. les rapports à deux qui se veulent exclusifs, non seulement créent des exclus, mais s'étouffent elles-mêmes. Cela vaut pour les personnes, mais aussi pour les institutions. Voyez comment celles-ci se ramènent présentement au rapport entre deux forces qui se disputent un pouvoir unique, total. Dans les services publics, cette situation dualiste devient parfois tragique : les tiers qui en sont la raison d'être ne font plus partie des enjeux. Ils en sont les matériaux, les otages et même les exclus. Leurs droits n'ont aucun poids par eux-mêmes, parce que seul le « pouvoir » compte. On ne saurait mieux abolir le droit lui-même, y compris celui de l'un ou de l'autre camp. D'où l'énorme malentendu d'une société qui veut se définir à partir des droits humains

²⁷ *Le robot mâle*, op. cit., p. 215. Il serait intéressant de comparer ce point de vue avec celui, plus politique, d'Albert Memmi dans son ouvrage *La Dépendance* (Paris, Gallimard, 1979). Il montre comment la dissociation de ces deux registres (autonomie et rapport à l'autre) conduit à de multiples formes de perversions politiques, et surtout à dévoyer des révolutions nécessaires et légitimes.

fondamentaux et qui poursuit une pratique sociale qui en fait une lettre morte. On pourrait appliquer cette constatation à plusieurs combats actuels, y compris ceux qui opposent l'homme et la femme dans le couple.

« Ce face à face ne peut être instauré et ne peut se libérer des pièges toujours renaissants que s'il s'instaure et se constitue dans le seul lieu où il puisse naître et continuer à vivre, c'est-à-dire dans un monde commun, dans le monde où nous avons à vivre et qui doit être transformé. La relation duelle n'a pas en soi-même sa propre vérité. Seule la présence du troisième terme peut en effet libérer la relation. Ce troisième terme est ici le monde, celui des tâches quotidiennes, des projets nés et réalisés en commun, ce monde où nous avons les uns et les autres quelque chose à faire, et où à travers des tâches communes, à travers leur réalisation, se tisse une histoire. L'histoire, par laquelle chacun est constitué dans une relation ²⁸. »

Je trouve quand même étrange, et en même temps révélateur, que l'auteur ne nomme même pas l'enfant comme troisième terme, à tout le moins comme test de vérité. Nous en sommes là ! Débat duel d'adultes qui en arrivent à cette exclusion du tiers le plus vital, le plus concret, le plus crucial, et même le plus politique pour l'avenir de l'humanité.

Le drame du troisième, je le trouve partout dans les débats actuels : le tiers monde, les « usagers des services », l'enfant, les vieux, les assistés sociaux. Toujours la même logique duelle souterraine qui exclut le troisième, tout en s'en servant pour légitimer sa position, et l'attaque de l'autre. Ce qu'on perçoit moins dans ce jeu infernal, c'est l'étouffement mutuel des deux termes et l'incapacité de voir le rôle libérateur du troisième, pour les uns comme pour les autres. Au contraire, le troisième est perçu comme le boulet à tirer (dans les deux sens du terme). Et si nous commençons vraiment par là pour redéfinir le débat ? ²⁹

²⁸ François Chirpaz, « La rencontre de l'autre », dans *Lumière et vie*, 106 (1972), p. 57.

²⁹ A. Mitscherlich, *Vers la société sans pères*, Paris, Gallimard, 1970.

Note

Dans un ouvrage très fouillé : Vers la société sans pères (4), le psychiatre allemand A. Mitscherlich s'attarde aux conséquences des problèmes de fond que nous venons de soulever dans ce chapitre. Selon cet auteur, le père avait été jusqu'à tout récemment le pilier de l'identification socialisante. Or, voici que le père est devenu invisible : on ne voit plus son travail, on en ignore les résultats, l'autorité se vide de tout contenu. Il ne reste, le plus souvent, que les résidus les plus primitifs du patriarcat dans les différentes formes de pouvoir « anonyme » de la société moderne. « D'où, en contrepartie, une libération plus ou moins anarchique des forces pulsionnelles avec les effets subjectifs qu'elle entraîne : agressivité, angoisse, indifférence. Comment pourrait-on prêcher l'adaptation à la société quand l'idéal du moi, ainsi démantelé, est à réinventer ? »

Mitscherlich insiste beaucoup sur le sort que connaissent les enfants dans un tel contexte. Selon lui, nous allons vers un effacement inévitable des rôles traditionnels du père, qui s'accompagne d'un énorme défi à la conscience et à la pratique masculines. Plus que la tâche de l'éducation à repenser, il y a une pratique d'égalité qui n'a pas trouvé encore ses voies de pertinence et de fécondité.

Nous savons mieux critiquer les rapports de domination que les échecs récents des nouvelles pratiques d'égalité : dépendance du groupe, difficulté d'advenir comme sujet, gestion collective des conflits, efficacité de l'agir ensemble, pratiques de responsabilisation, uniformité, grégairisme et nouvelles formes de violence, anomie (absence de repères et de normes).

Ces déficits mis en épingle par les tenants anciens et nouveaux de la société patriarcale ne doivent pas nous arrêter, puisque nous savons trop bien l'enjeu de ce changement historique nécessaire et libérateur. Mais ce n'est pas une raison pour ignorer les travers des pratiques actuelles de l'égalité. Et à ce chapitre, l'expérience d'un nouveau partenariat homme-femme devient un des tests de vérité les plus importants de l'avenir des pratiques d'égalité.

Bien sûr, les perspectives de ce changement débordent l'aire de cette relation, non seulement quant à leur ampleur sociétaire, mais aussi quant à leur profondeur dans nos aventures personnelles. Par exemple, saurons-nous donner à nos libertés, à nos désirs libérés, un ordre intérieur « où l'on est maître de soi et chez soi » ? Saurons-nous articuler nos pratiques d'égalité dans un nouvel ordre sociétaire libre, ouvert, critique, dynamique et cohérent ? Et surtout, saurons-nous conjuguer ces deux registres, renouveler les rapports entre le sujet autonome et un sens poussé de l'altérité ?

Nous avons choisi les cartes les plus difficiles. Il ne faut pas le regretter, loin de là. Mais comment ignorer l'énorme investissement humain qu'elles exigent ? Ce que tant de théories, de techniques et de recettes à la mode voudraient nous épargner. C'est toujours au prix de phénomènes régressifs navrants qui se présentent sous les traits trompeurs d'un progressisme incapable de douter de lui-même. Telle cette pratique sociale réduite à de pures stratégies de revendication sans la moindre autocritique, et surtout sans projet, sans nouveaux chantiers. Pareille pratique ne fait que renforcer la régression narcissique et corporatiste. Aurait-on alors la politique de cette psychologie largement diffusée dans les comportements quotidiens ?

Le dissident soviétique V. Boukovski passé récemment à l'Ouest se dit stupéfait devant nos comportements : « L'Occidental ne se reproche jamais rien à lui-même... Il n'en finit plus de régler des comptes avec tout le monde et son père... L'état d'esprit dominant veut qu'en tout et pour tout la société soit coupable... Il est si difficile de choisir la liberté et si terrible de devoir répondre de toutes les conséquences. » (Cette lancinante douleur de la liberté, Paris, Laffont, 1981) Bernanos prédisait, il y a quarante ans, une majorité de dictatures, et une poignée de démocraties qui se suicident. Chez nous, comme le souligne Pasolini, le « consumérisme » de libertés insignifiantes a réussi là où le fascisme a échoué.

La révolution affective et l'homme d'ici

Chapitre 4

Craintes, objections... Vertiges

L'homme ne prend plus de distance par rapport à ce qu'il fait, convoite, veut, conçoit, saisit... Ce qui est humain, au point zéro de culture, se cogite comme n'importe quoi d'autre... Chaque mode surgie semble s'attribuer valeur de culture globale et se donner pour une sagesse... Nous avons de la sorte liquidé de grandes réserves... Il n'y a plus de distance entre nous-mêmes et les idées qui passent.. Nous sommes dans le royaume des choses obvies, et, pour le reste, c'est notre pur agir qui fait la règle et pose les bornes du chemin à venir. Nous sommes parvenus à ce degré de pauvreté que la plus élémentaire noblesse de l'esprit, sa plus petite indépendance à l'égard du monde, sa royauté devenue indigente, ne gâtent plus souvent qu'au fond de soi.

Pierre Vadeboncoeur

N'y a-t-il qu'un chemin ?

[Retour à la table des matières](#)

M'aventurant sur un terrain où bien des esprits n'ont plus d'oreilles ni d'yeux, j'ai eu la tentation de retirer ce chapitre du manuscrit. On ne peut aborder certaines questions et surtout formuler certains désaccords sur les nouveaux poncifs sans susciter des réactions d'une incroyable intolérance. Je n'ose parler ici de fascisme politique, de terrorisme intellectuel, tellement on abuse de ces termes. Disons plutôt l'étonnante contradiction d'un progressisme réfractaire à toute censure, sauf là où il affirme dogmatiquement ses positions, même dans des

domaines complexes qui exigeraient une plus longue maturation des divers points de vue. N'y a-t-il de sectarisme qu'à « droite » ?

Selon certains esprits dits « ouverts », on ne saurait même soupçonner la possibilité d'un tel travers chez eux. Ne vaudrait-il pas mieux que chacun admette - et j'en suis - sa propre rigidité ? S'il y a entêtement nécessaire, qu'on le reconnaisse comme tel, sans le projeter trop vite sur la prétendue résistance aveugle des autres. Si seulement nous consentions à reconnaître les transactions quotidiennes que nous menons avec nous-mêmes, avec nos convictions parfois les plus cruciales, nous serions peut-être un peu plus empathiques, face à d'autres points de vue.

Ce serait déjà beaucoup de comprendre que l'aventure humaine peut s'investir dans bien des chemins : il suffit de constater les diverses anthropologies, les différentes cultures qui existent déjà sur notre planète. Et partant, la possibilité de grandes variations dans la modulation du masculin et du féminin. Je crains des désaccords sans issue, si on ignore tout des nouvelles harmonies possibles.

Toujours est-il que nous entrons dans un chapitre difficile. Que diable ! il ne faut pas hésiter devant l'effort de réflexion. Nos cris les plus profonds d'hommes et de femmes méritent mieux que des pancartes de manif, des invectives de foire, des déclarations de guerre à la moindre discordance même involontaire. Ici comme ailleurs, devons-nous parler d'humanisation ? Ou bien serons-nous spectateurs ou otages, initiateurs ou complices de ce jeu infernal : guéri la répression, qui devient de plus en plus la pratique sociale déterminante en cette barbare fin de siècle ? Tous les enjeux cruciaux doivent-ils passer par ce genre de rapport de forces livré à sa seule logique de pouvoir unique, total, à défendre ou à arracher ? Allons-nous inscrire ce modèle dans la trame quotidienne d'un des seuls rapports humanisants qui nous restent ?

Certes, il y a souvent lutte inévitable. Je ne rêve pas d'une société sans conflit. Mais pourquoi celui-ci, sans cesse porté à ses limites critiques, à propos de tout, serait-il le seul moyen de dénouer les crises ? Je dis bien le « seul », puisque tant de discours et de pratiques le laissent entendre comme une sorte de dogme suprême de l'action.

On négocie de moins en moins. Tout devient stratégie pour piéger, tromper, noircir, discréditer, disqualifier l'autre comme à la guerre, comme au procès. La crise paroxysmique permanente, consciente, voulue, provoquée, entretenue comme mode de vie quotidien a tôt fait d'épuiser les deux camps et de créer le désert là où l'on voulait changer la vie pour le mieux. Je comprends qu'il y ait des batailles de justice à mener au bout courageusement. Mais ce qu'il peut y avoir d'artificiel dans bien des escalades de conflits chez nous ! Je pense à la violence « incroyable », disproportionnée, des discours dans nos débats dits démocratiques. Cet intérêt pour les situations-limites a quelque chose de pathologique.

Le balancier va d'un extrême à l'autre, de la femme humiliée à l'homme humilié. Parfois c'est le viol à l'envers... « à tue-tête ». Nous serions tous des violeurs, des potentats. Pour affirmer sa dignité, faut-il toujours ravalier celle de l'autre ? Pourquoi les justes luttes d'égalité débouchent-elles si souvent sur la tyrannie, tout autant que les luttes de domination ? « Seul le pouvoir arrête le pouvoir », disait Montesquieu. Voilà l'unique logique de l'époque moderne. Une logique d'enfer qui nous enferme dans le cercle vicieux de la violence. Sera-ce toujours le chemin obligé des changements de cap ? Le conflit des sexes suivra-t-il la même pente ? Ne pourrait-il pas être la première percée d'humanisation des luttes de justice ? Pourquoi toute référence à l'amour perd-elle, même ici, la moindre pertinence ?

J'ai le goût de citer encore Vadeboncoeur : « Qu'est-il donc arrivé qui ait comme abaissé le réel ? Je ne pourrais le dire aisément, si ce n'est par des généralités touchant par exemple la ruine de la culture et puisque j'étais moi-même un militant, la disparition, chez les militants particulièrement, d'une race d'hommes de la grâce, ainsi que leur remplacement par une génération récente de politiques purs, dont l'idéal, bientôt prédominant, viderait le monde de sa substance spirituelle... »

En est-on là même chez les meilleurs ? Pourquoi suis-je si gêné de dire que la lutte féminine pourrait nous apprendre un style, un contenu plus humain de combat ? « Idéalisme piégé », me rétorque-t-on. Nostalgie de la femme, repos du guerrier ? Voie de garage ? Plus l'enjeu

est capital, plus il faut de la casse ! La stratégie pure. La guerre sans quartier... quotidienne, totale. Au moindre signe, au moindre regard.

Évidemment, il faut changer l'ordre des choses et des êtres pour le mieux. Les rapports entre hommes et femmes sont à revoir de fond en comble. Plusieurs millions d'années de domination, de domestication, c'est accablant pour elles... et aussi pour nous. Un diamant profondément rayé. Irréparable ? Il faudrait tout un art pour le reciseler, le réinventer bellement. Oui, une oeuvre d'art ! Tout le contraire de ce ferraillement qui sabre, hache et tire à boulets rouges. Faut-il toujours passer d'une domination à l'autre ?

Je ne veux pas passer sous silence le piège qui se cache dans ce dernier plaidoyer. Micheline Colin le décrit avec beaucoup d'à-propos : « Dans leur imaginaire, les femmes ont peur, bien plus que les hommes, de prendre le pouvoir. En le dérobant, elles risqueraient comme Prométhée la vengeance des dieux mythiques et archaïques qui persistent avec plus ou moins de force en chacun de nous, de ces dieux dont le plus terrifiant a figure maternelle. Elles ont aussi cette autre peur magique d'en dépouiller leurs frères, leurs maris, de les châtrer, violence redoutable qui les priverait de l'aide de la puissance virile face à l'image archaïque maternelle. Ces peurs fantasmatiques, dont on cerne mieux maintenant l'existence, ont perdu une partie de leur force contraignante à être mises à jour. Mais il ne faut pas sous-estimer le rôle qu'elles jouent encore dans les mécanismes qui retiennent les femmes à l'écart de certains pouvoirs. »

La brèche humaine de la liberté

J'essaie de comprendre.

Des obstacles redoutables se présentent sur nos routes communes où la vie nous entraîne. Par exemple, les grandes découvertes récentes en biologie nous parlent d'une mémoire stockée qui ne cesse de croître dans le cerveau humain.

L'expérience millionnaire de l'humain... et de l'animal en nous s'impose au point de nous faire douter de toute conscience libre et responsable. Alors comment prétendre changer les choses, la dominance, se demande un biologiste à la mode ? H. Laborit nous dit que la dominance est inscrite dans l'ADN. Il la dénonce, mais c'est pour mieux nous convaincre de son invincibilité.

Dans ce nouveau déterminisme dogmatisé j'ai le goût d'injecter une potion libertaire : Et si cette « nature » n'était qu'une première coutume, comme le soupçonne Pascal. Quel étrange retour des choses que ce passage des vieilles métaphysiques d'en haut aux encerclements physiques d'en bas décrétés par un nouveau scientisme ! Certains contemporains sont pressés d'y accorder crédit tellement ils ne supportent pas l'angoisse de leur liberté et de leur société ouverte.

J'ai montré comment ce dernier défi nous amène au seuil critique du choix entre la régression infantile au Ventre et l'accession à la maturité individuelle et collective. Quand je vois le film *Mon oncle d'Amérique*, quand je lis *La Nouvelle grille* de H. Laborit, je me demande si je ne suis pas en face d'une autre version de la philosophie essentialiste de l'ordre naturel où la destinée biologique scellée sert à masquer *ce qu'il y a d'arbitraire* dans les rôles sociologiques hiérarchiques entre hommes et femmes. La confusion est d'autant plus affligeante que ce biologiste prétend tout dire de l'homme et de la femme en dehors de ce qu'est cet homme et cette femme, cette femme avec cet homme, comme s'il avait peur que cette particularité, cette irréductibilité des personnes ne vienne démentir sa « théorie » (d'ailleurs contestée par des biologistes éminents comme Hamburger). Après avoir démystifié l'universalité de l'anthropologie d'un certain humanisme occidental, faudra-t-il reprendre le collier pour enfoncer l'exclusive de l'universalité des espèces qui, au dire de Laborit, rend « l'individu » insignifiant et la liberté inexistante (voir *L'Éloge de la fuite*, p. 15, 95).

Cela dit, je ne veux pas céder, à mon tour, à l'aveuglement et ignorer nos terribles conditionnements pointés par H. Laborit et tant d'autres. Les utopies libertaires de Reich, Laing, Marcuse ou Brown me semblent aussi critiquables dans la mesure où ceux-ci font fi arbitrairement du « principe de réalité ».

Nous ne pouvons ignorer la vieille jalousie ancestrale de l'homme envers la mère, matrice de vie, et encore moins ces lourds vestiges d'habitudes dont la « pérennisation » tient souvent à la force d'inertie des avantages acquis. Et je comprends cette volonté libératrice des féministes qui mettent à distance les structures dites naturelles... et culturelles, pour mieux les évaluer. Cela vaut aussi pour les idées, les références et les principes dont nous avons hérité.

Sans cette conscience critique historique, distancée, le nouvel imaginaire comme le progressisme politique pourraient bien véhiculer des vieux réflexes non identifiés, des retours du refoulé régressifs, comme le prévoyait Saint-Simon au siècle dernier : « Nos enfants croient avoir de l'imagination, ils n'auront que des réminiscences. »

Nous devons préférer cette lucidité difficile qui ne cesse de débusquer les forces cachées et obscures toujours à l'oeuvre en nous. À ce chapitre, je donne raison à Laborit.

Je pense à « cette ambiance persécutive archaïque, à ce temps des désirs de toute-puissance magique où toute manifestation de force est une menace vitale, car le pouvoir étant unique, il s'agit de le prendre à l'autre, et pour la femme de le prendre à l'homme au risque de mourir. Cette perspective de revendication absolue se situe au même niveau que toutes les tentatives masculines dictatoriales ; elle est aussi peu féconde pour un devenir neuf, à moins que ce soit un moment nécessaire, celui de la régression et de la colère, avant de retourner à des positions plus réalistes et plus efficaces... S'il y a un va-et-vient entre des mouvements de violence et de rage où l'on veut tout et tout de suite, et d'autres où se reprend un effort patient et obstiné de construction, à condition que les premiers s'effacent peu à peu devant les seconds, on se retrouve devant un processus plein de vie et d'avenir. Il n'y a pas de certitudes sur l'équilibre qui se fera entre la nocivité et la constructivité, il n'y a que des paris et des espérances qui prennent une dimension dramatique ». (Micheline Colin)

Quel discernement ! Pour le moment je veux souligner fermement mon désaccord avec certains plaidoyers scientifiques à la mode que j'ai évoqués plus haut. Ceux-ci ont des conséquences très graves, à

savoir une vision anti-politique, anti-historique, anti-liberté de nos aventures humaines personnelles et collectives. Ils disqualifient toute entreprise efficace de renouvellement le moins important.

Je me rebiffe. Utopiques ou pas, ma conscience, ma liberté, ma responsabilité, j'y tiens. Eh quoi ! ce dont j'ai l'expérience la plus vive, la plus près de moi : ma décision, ne serait qu'illusion ! Non, je ne marche pas. Je crois, je sais, dans ma propre aventure, que l'être humain peut choisir, décider, changer, même si, consciemment ou non, il est, lui aussi, engoncé dans les structures de nécessité.

Je n'en fais donc pas un absolu, ni dans un sens ni dans l'autre. C'est précisément dans cette tension entre la nature et l'aventure, le cosmos et l'histoire, le besoin et l'aspiration, le « donné » et le politique qu'émergent, non seulement le spécifique humain, mais aussi les multiples possibilités de cultures et de sociétés, sans compter l'irréductibilité de chacun des êtres, de chacune des libertés. Pour moi, cette position ouverte est capitale pour aborder le renouvellement des rapports entre hommes et femmes. Rapports burinés par une quasi-éternité de nature et par des millénaires de culture. Rappelons ici une remarque très juste de René Dubos dans *Choisir d'être humain* : « Dans tous les villages et tous les bourgs du monde, de même qu'à Paris, à Rome, à Londres ou à Manhattan, la plus grande préoccupation des gens est de recréer dans une ambiance moderne certaines habitudes et attitudes qui furent celles de nos lointains ancêtres. » « Nos drames passionnels ressemblent étrangement à ceux qu'ont immortalisés les tragédies grecques. Les incongruités et les ridicules de la vie conjugale quotidienne sont ceux-là que racontaient Molière ou Shakespeare. Mêmes perversions, mêmes troubles de la sexualité que ceux qui ont été rapportés il y a longtemps, comme s'il y avait quelque chose d'immuable dans le cœur humain. Et pourtant, même dans les sociétés les plus stables, de nouvelles modalités culturelles des rapports entre hommes et femmes sont apparues, ont été voulues. Sur la base biologique commune, que de diversités culturelles qui font la richesse de l'humanité ! » Dubos ajoutera ici cette autre conviction : « Le pouvoir qu'a l'espèce humaine de changer le cours de son évolution sociale est la clé de voûte de son caractère unique parmi les autres espèces... L'histoire de l'espèce humaine est faite de telles révolutions aussi variées que nombreuses et de plus en plus conscientes. »

Je souligne ce dernier trait parce qu'il m'apparaît une qualité éminente de la révolution féminine contemporaine. Dans son explosion culturelle récente, celle-ci a développé une lucidité, un raffinement de conscience qui contrastent avec le rétrécissement, hélas !, de bien des consciences masculines. Cet écart grandissant, par-delà la déception qu'il provoque, peut être une source de violence dans une guerre des sexes opposée à toute construction commune d'un nouvel avenir.

Une oeuvre d'art

J'essaie de comprendre.

Il faut des cassures parfois fracassantes. Ne pas craindre de tailler, de cliver le diamant. Ce qui est différent de le broyer au marteau de la guerre. Seuls les barbares exaltent l'art de guerroyer. Si nous n'avons plus soif de beauté, c'en est fini de nous tous. Le rêve humain, source de toutes les grandeurs, est aboli. Je veux bien qu'on brise la statue de la Vierge, les chaînes de la putain, le drapé étouffant du matriarcat. Mais ce qui m'effare, c'est que certaines agressivités s'enferment dans la vulgarité de ce qu'elles dénoncent. L'applaudissement bêlé de la manoeuvre n'a rien de prometteur ! On en sort sans la moindre figure de la nouvelle femme promise. Il y manque le principal... l'élan du dépassement qui passe toujours par la quête du beau.

On ne vaincra pas la société « vulgaire », on n'inventera pas une nouvelle société, en ajoutant au limon, à la fange. C'est là où je fais le partage des luttes comme de toutes les autres entreprises critiques. Parole de femme d'Annie Leclerc m'a interpellé profondément, m'a donné le goût d'entendre l'autre parole, l'espoir d'une autre civilisation inspirée davantage par la femme. Rien ici de la trivialité évoquée plus haut.

Oh ! j'entends déjà l'objection de Marilyn French qui oppose rigide-ment le principe masculin et le principe féminin. Dans ce schéma manichéen, elle me reprochera l'idéologie de la beauté féminine, objet de convoitise et de possession masculine. On n'en sort pas quand l'au-

tre vous déclare incapable de changer même le sens des mots. Une certaine critique idéologique terrorisante est en train de nous assécher, de nous paralyser. Ainsi tout discours mâle serait piégé, faussé... en dépit des bons sentiments. Discours « hideusement dominateur, répressif, absurde ». Il méprise la femme et ses valeurs. Évoquez-vous une de celles-ci, on vous accuse de vouloir cantonner la femme dans ses rôles traditionnels, on vous accuse de récupération. Tentez la chose, restez fidèle à ce que disent certaines féministes sur les valeurs propres aux femmes, ces valeurs susceptibles d'amener une autre société - je le crois - elles vous disqualifient au départ, comme si cette révolution ne devait se faire qu'entre femmes, que pour les femmes, comme si le masculin devait être rayé de la carte.

Il y a ici une logique de société séparée en deux mondes étanches l'un à l'autre, homogènes, exclusifs. Qu'on ne voie pas là-dessous un jugement moral sur l'homosexualité comme telle, ce phénomène complexe, à peine exploré encore. L'homosexuel masculin ou féminin, c'est aussi ce « troisième » que j'ai identifié comme un révélateur, dans le chapitre précédent. À savoir, le tiers exclu du rapport à deux que l'on retrouve à tous les niveaux de la société, dans la vie quotidienne comme dans les jeux politiques, qu'il s'agisse du contrat libéral ou d'un certain gauchisme qui ramène tout à un rapport de force. Il y a bien des tiers mondes, y compris dans le champ des rapports humains les plus fondamentaux.

Ma visée critique, ici, n'est pas de cet ordre. Il s'agit plutôt de la logique unilatérale, univoque, de certains plaidoyers unisexes qui bloquent l'exploration des diverses modulations psychiques, sociales et même politiques du masculin et du féminin dans nos aventures individuelles et collectives. Les divisions rigides des rôles traditionnels, des stéréotypes sexuels seront-elles remplacées par de nouvelles exclusives ?

Nous avons tous besoin d'une bonne dose d'histoire. Combien de fois s'est reproduit, dans des tournants historiques qui n'ont pas tenu leurs promesses, le phénomène régressif du « fusionnel » exclusif, indifférencié, comme nous le révèlent à la fois des psychanalystes, des politologues et des historiens(nes).

Les Grecs ont commencé à perdre toutes leurs guerres, y compris celles de légitime défense, quand ils ont constitué leurs bataillons avec des amants ; quand dans leurs cités prestigieuses ils ont fait du monde féminin un ghetto ; quand, enfin, ils ont tenté de réaliser le rêve où l'homme suffisait à l'homme et la femme à la femme. Même histoire chez les Romains. Tout a alors commencé de s'écrouler de l'intérieur et aussi de l'extérieur. Bien sûr, il s'agit d'un cas extrême. Avant d'y voir un moralisme suspect, on ferait mieux de s'interroger plus sérieusement sur le rôle capital de l'altérité non seulement dans la construction de la maturité, mais aussi dans celle du sujet humain autonome qu'est chacun des êtres. Je doute que la solidarité exclusive des « soeurs » ou celle des « frères » aboutisse aux objectifs qu'on promet. René Girard, dans *La Violence et le sacré*, a bien montré comment la fraternité exclusive se tournait contre elle-même avec une sauvagerie aussi poussée que celle de la domination et du meurtre du Père ³⁰.

J'avoue qu'il faudrait mettre beaucoup de nuances dans le propos que je viens de tenir, par-delà le critère cardinal de l'altérité, de la différenciation, auquel je tiens beaucoup.

Je ne puis ignorer les questions nouvelles qui surgissent dans une aussi radicale mise en doute des stéréotypes sexuels, et aussi dans les recherches et les expériences de nouveaux rapports entre les sexes.

- Qu'en est-il de la pertinence d'un objectif comme celui d'un être humain plus androgyne, c'est-à-dire plus soucieux de développer en lui-même ces qualités qu'on départageait rigidement selon les sexes masculin et féminin ?
- Est-ce que l'identité sexuelle homme-femme est seulement une modalité de la personnalité, ou un constituant de celle-ci ? Posons la question autrement : faut-il parler en termes qualitatifs : masculin et féminin, ou en termes substantifs : homme et femme ?

³⁰ L'histoire des communautés religieuses unisexes, dans cette perspective, n'a pas été faite.

Selon la réponse, on n'envisagera pas de la même façon la différenciation des rôles, le partage des tâches, la division du travail. Qu'à partir des droits humains fondamentaux, on commence par affirmer la pleine, entière et égale individualité de l'homme et de la femme, cela infère-t-il que le masculin et le féminin ne sont que des modalités secondes, y compris dans l'identité personnelle ?

Quelles sont les diverses conséquences de ces deux positions de base qu'on n'a confrontées que très peu jusqu'ici ?

Dans la difficile période de transition que nous vivons, certains connaissent une crise d'identité sexuelle, accompagnée d'incertitude et d'angoisse. Faut-il pour cela revenir aux modèles reçus ? Vaut-il mieux avancer « selon les résistances » plutôt que de précipiter la définition de nouveaux codes « androgynes » ? Les malentendus et les échecs sont inévitables dans les circonstances, mais ils ont l'avantage de forcer la réflexion, de laisser ouverts les expériences tentées et les nouveaux modèles qui, avouons-le, sont à peine esquissés.

L'orientation androgyne apparaît à plusieurs - et j'en suis -comme l'utopie peut-être la plus « bouleversante » de toutes celles qui nous sollicitent aujourd'hui.

M. Fasteau, dans *Le robot mâle*, y voit la principale issue à la crise des sexes : « Avec l'androgynie, les hommes cesseront d'être obsédés par le désir de dominer et de contrôler. Ils ne connaîtront plus ce malaise que suscite en eux l'excitation et la tension sexuelle. Quant aux femmes, elles seront libres de s'exprimer et d'agir selon leurs propres désirs, d'accepter aussi bien que de donner... l'androgynie rendrait alors notre vie sexuelle plus variée et plus spontanée. » (pp. 221-222)

C'est presque déjà le paradis, malgré certaines difficultés de parcours. La dépolarisation des sexes permettrait, par exemple, de passer sans trop de problèmes de l'hétérosexualité à la bisexualité, de celle-ci à l'homosexualité, ou vice versa, ou selon diverses « combinatoires ». Expériences successives ou concomitantes.

Ce qui me laisse sceptique, sinon perplexe, c'est l'assurance naïve d'une telle thèse, et surtout des conséquences idylliques qu'on en tire.

Est-ce une autre version du mythe de l'âge d'or, du paradis perdu et retrouvé, ou tout simplement de l'optimisme américain ? Est-ce une autre forme du refus du tragique, de la fuite du combat au nom d'une réconciliation précipitée qui n'a pas laissé mûrir les partis pris, les affrontements, les démarches critiques, et aussi les expériences diverses ? Il y a trop d'hypothèses hasardeuses dans cette thèse pour qu'on en fasse une Vérité indiscutable. Certaines de ces hypothèses, cependant, méritent d'être sérieusement considérées comme telles, même si elles doivent être plus longuement éprouvées, critiquées, vérifiées.

La critique que je viens de faire sur la thèse de l'éden androgyne, je l'appliquerais aussi à l'autre extrême du spectrum, à savoir la pureté du combat historique total qui englobe indistinctement toutes les luttes et toutes les causes : la révolution féminine, le prolétariat d'ici, le tiers monde, l'écologie, etc. Il y a des connivences entre ces conflits et aspirations, comme nous le verrons dans un prochain chapitre ; j'en veux plutôt au court-circuitage de ce globalisme, et à ce qu'il met en veilleuse des particularités de chacune des luttes.

Je pense aux raccourcis que d'aucuns empruntent pour faire l'adéquation entre la lutte des classes et la lutte féministe, même s'il y a beaucoup de rapports entre les inégalités sexuelles, sociales, économiques, politiques et culturelles. Je reconnais une grande part de vérité dans l'affirmation de Marx (La Sainte Famille) : « Le degré de l'émancipation féminine détermine naturellement l'émancipation générale. » Mais dans le cas de la lutte des classes, « c'est l'abolition de la différence qui se trouve, d'une façon ou d'une autre, visée au terme de l'action libératrice. Dans le cas de l'homme et de la femme, n'est-ce pas au contraire l'avènement même de leur différence qui doit être recherché à travers la quête historique d'un monde plus humain », et cela jusque dans l'établissement de plus justes conditions objectives des structures sociales.

Si d'aventure vous parlez davantage le langage de l'égalité plutôt que celui des différences, on vous soupçonne de définir celle-là, à votre profit, dans des termes de mâles incapables de comprendre ou d'accepter la différence féminine et ses valeurs propres. Si vous parlez de celles-ci, on vous soupçonne de vous en servir pour maintenir l'inégalité.

Les nouveaux tabous

Piégés de toute part, condamnés avant même d'ouvrir la bouche, plusieurs alliés potentiels préfèrent se taire. D'autres « se séparent ». La dichotomie sexuelle d'hier se renforce. « On n'est bien qu'entre hommes », disent certains.

Ce genre de guerre ne mène nulle part, celle-ci moins que toute autre. On se blanchit pour mieux noircir l'adversaire. De telles attitudes sont en train de créer un phénomène gigantesque de rejet, même chez nombre de femmes. Les Yvette en témoignent. Et que dire de tant d'hommes justement outrés parce qu'ils sont tous considérés automatiquement comme des agresseurs, des possesseurs étiquetés, accusés, condamnés rédhibitoirement, peu importe leur comportement réel.

On retrouve idéologiquement ici la pureté qu'on dénonçait hier comme une forme de domestication de la femme. Une pureté idéologique qui ne se reconnaît aucune erreur, aucun travers.

Il n'y a de harceleur, de séducteur que chez les hommes. La femme-objet, la pornographie, le bordel n'existent que de par la volonté des mâles.

Même les femmes qui n'entrent pas dans ce schéma critique dit exhaustif sont considérées comme une bande d'aliénées, « reproductrices et éducatrices de la main-d'oeuvre capitaliste » (sic). On serait « Yvette » à moins quand l'expérience de la femme hors du marché du travail est réduite à cette caricature d'elle-même.

Il y a là-dessous un mépris, une haine, un fanatisme, un je-ne-sais-quoi de faux et de mesquin que le drapé de grands mots nobles et savants n'arrive pas à cacher, tellement cette hargne contredit les valeurs qu'elle veut promouvoir.

En cette fin du XXe siècle, nous en savons assez de l'histoire pour nous méfier des causes sacrées qui ont si souvent viré à une forme ou l'autre de fascisme, de terreur.

« Les utopies formulées d'une façon trop définitive deviennent vite une prison. » De même les idéologies de changement global, fussent-elles les plus légitimes. Dans ce genre de démarche - tout ou rien - on en vient même à considérer la majorité des siens comme des aveugles, des aliénés, des récupérés, des résignés et quoi encore ! Alors, avec qui fera-t-on sa révolution ?

On objectera ici qu'un tel argument est spécieux. Devant l'impérialisme mâle, il faut frapper fort, ne pas faire quartier. Comme dit Marilyn French : « Nous demeurerons longtemps sur un pied de guerre. »

Ce plaidoyer est illusoire dans les sociétés occidentales qui ont moins que jamais le cœur à la guerre. Toute entreprise du genre sera défaite par le vote des majorités, par leur résistance passive. L'extrémisme se porte mal dans une société ouverte. Il se révèle vite faux, surdramatisé, artificiellement soufflé, pathologiquement exagéré. Il apparaît vite antipolitique, décroché du réel, du possible, du faisable. Il ne sait pas mûrir, encore moins éduquer et convaincre. Il est un repoussoir pour les meilleurs, pour ceux qui sont capables de sérieux et durables engagements. Il jette le tout-venant dans les bras de pouvoirs autoritaires et sécuritaires. Certes la libération féminine met en cause des choses trop profondes pour ne pas être secouante, insécurisante. Elle est en soi, de soi, violente. Justement, elle est tellement violente qu'il faut prendre tous les moyens pour l'humaniser ensemble. Aucune « cause » n'a eu une pareille ampleur. Rien n'échappe à son empan : aucune dimension de la vie, de la société.

J'entends la réplique : « Ça ne vous regarde pas. Après nous avoir aliénées, allez-vous prétendre définir les modes et les objectifs de notre libération ? »

Il ne s'agit pas ici de définir la lutte des femmes, mais de voir clair en ce qu'elle nous atteint et nous demande de changer, individuellement, collectivement, socialement. Comment rester passif ou se taire devant ce défi ? Cela est illogique autant d'un côté que de l'autre.

Par exemple, comment ne pas évaluer l'impact de nos luttes d'adultes sur les enfants ? Le fait que tant de mâles aient été irresponsables en ce domaine deviendra encore plus tragique si on leur demande de se retirer de certaines décisions qui les concernent comme géniteur ou père, par exemple.

Il m'arrive de frémir à la pensée que bien des guerres d'adultes massacrent d'abord les enfants. Nous réglons nos comptes avec l'autre, avec la société, sur leur dos. Je ne suis pas sûr qu'on verrait les choses de la même façon, si on commençait par regarder celles-ci à partir d'eux. Fût-ce le rythme des changements, ou encore la manière de débattre et de combattre. Il y a des barbaries raffinées, aseptisées, rationalisées qui sont aussi démolisseuses que certains gestes brutaux.

Le narcissisme actuel de bien des adultes s'accompagne d'un rejet de l'enfant souvent inavoué. Le malheur, c'est que celui-ci ne peut dire ce qu'il ressent dans la plupart des cas. Ses traumatismes sont imploqués. Ils agiront comme une bombe à retardement plus tard. On comprend pourquoi ce progressisme s'est mis tout à coup à vilipender Freud et ses disciples. Il faudra bien accepter de mettre en rapport certains symptômes actuels pour les comprendre. Telle une révolte adolescente qui dépasse la crise normale. Les adolescents se vengent des absences de leur enfance, où ils se sont sentis gêneurs. Ces adolescents révoltés veulent moins le meurtre du père et de la mère que la revanche de n'en pas avoir eus vraiment. L'école froide d'aujourd'hui, sans chaleur humaine, familiale, parentale, est le bouc émissaire de leur profonde frustration, le lieu plus distancé où elle éclate. Combien d'éducateurs soulignent qu'ils ont deux catégories d'enfants en classe, ceux de la présence affectueuse et ceux de l'absence affective. « C'est coupé au couteau... à la hache. » Malheur à celui qui ose parler de ce problème sur les ondes ; il se fera rabrouer comme un ignoble réactionnaire qui ne comprend rien à la modernité.

L'adolescence actuelle est le plus grand révélateur des principaux problèmes de notre société. J'ai dit qu'elle manifestait à retardement les résultats de cette attitude inavouée qui considère l'enfant comme un obstacle au dit épanouissement des adultes narcissiques. Mais il y a plus.

Nous avons vu comment l'adulte nord-américain, homme ou femme, se définit par le mythe de la jeunesse, plus précisément de l'adolescence idéalisée, éternisée. D'où un profond désarroi devant la révolte de ses propres adolescents. L'adulte nord-américain rêve de garder le corps jeune et l'esprit de l'adolescent. Il ne sait pas apprécier les valeurs, les expériences de la maturité. Il vieillit avec une angoisse malade. Voyez toutes ces revues de tous ordres qui ont toutes comme unique modèle un corps, une tête, une allure, un décor, une expérience d'adolescent.

C'est le grand silence à ce chapitre dans les débats hommes-femmes. Combien d'idéologies à la mode, comme une fausse conscience, masquent le mythe le plus déterminant, partagé par les femmes comme par les hommes ? On envie le potentiel sexuel des adolescents, leurs possibilités de passer d'une expérience à l'autre et quoi encore !

Tout cela m'amène à penser qu'il sera difficile de poser les problèmes les plus cruciaux par-delà les discours idéologiques actuels. Même les mesures sociales les plus généreuses, les changements structurels les plus audacieux ne résoudront pas grand-chose, si l'on se refuse à revoir ce sous-sol.

Qui ose dire que le viol et tant d'autres gestes du genre doivent non seulement à l'accaparement agressif, financier, consommatoire, mais aussi à l'hypersexualisation décrochée des autres valeurs, à la médiocrité morale, à l'absence de valorisation de la maturité ? Non seulement la société, mais aussi notre style de vie sont à la source de bien des comportements aberrants. La copie conforme évoquée plus haut : être beau, jeune, en santé, intelligent, riche, décontracté, s'impose à n'importe quel prix. Ce modèle est à la source de multiples frustrations et violences dans la mesure même où il fonde la philosophie de la vie dominante.

C'est une fumisterie que de relier directement ces problèmes de fond au féminisme. Non pas que bien des femmes n'en soient pas partie prenante ; mais ce n'est pas en tant que femmes. Leurs luttes comme leurs dynamiques nouvelles vont dans le sens d'une maturité

personnelle, éthique et politique renouvelée qui s'attaque au « malaise de civilisation » que je viens de pointer.

Non seulement sont-elles restées mieux plantées dans la vie, mais elles ont, plus souvent que nous, une volonté ferme et soutenue de qualifier cette vie en humanité, de la changer au mieux avec passion et lucidité, sans craindre de déconstruire les codes et d'inventer d'autres possibles à ras d'expériences où se chevillent étonnamment le libre et le nécessaire, le relatif et l'absolu, le charnel et le spirituel, la tendresse et la force, le soi et l'autre. Il y a là une pratique, une éthique, une politique plus riches, plus accordées au nouvel âge à l'horizon.

Au moment où tant d'hommes d'ici capitulent sur plusieurs fronts à la fois, cette volonté incroyable de reconstruction, chez les femmes, ne peut que nous entraîner à sortir de ce repli politique, de cette retraite frileuse à la maison.

Un autre sujet interdit ! On préfère chercher des boucs émissaires, des responsables en dehors de soi : l'État, le pouvoir, les multinationales, les syndicats, et quoi encore !

J'arrête là la liste des passifs. Il faut prospector les points d'appui si l'on ne veut pas céder au désespoir.

Du fond de la crise émergent des tiges nouvelles prometteuses, lentement, difficilement, obstinément. « C'est merveille de voir, malgré tout, les femmes se modifier, s'enrichir, se libérer, et les hommes, après avoir dépassé leur angoisse, y trouver l'occasion d'un mieux-être et d'un renouvellement de liberté. » Il y a un feu nouveau sous la cendre. Par-delà « l'effraction de la coque narcissique », naît un amour de soi fondamental qui met à l'aise avec la vie, et s'affirme une altérité plus riche, plus complexe que celle d'hier. Sur presque tous les terrains, des points importants sont marqués en matière de pratiques plus égalitaires ; mais il reste un chemin énorme à parcourir. Je l'ai dit : mon inquiétude se porte davantage sur le peu d'élan des mâles dans ce

changement historique si important. Le féminisme commence à peine et il semble déjà posséder des ressources pour aller très loin. Est-ce bien le cas chez les mâles ³¹ ?

³¹ A. Royer, *Masculinités, Recherches*, 1978 ; G. Robin, *Les sources inconscientes de la misogynie*, Paris, Laffont, 1972 ; D. Wolton, « Terrorismes, silences, solitudes », dans *Autrement*, n° 12, 1978 et O. Falaci, *Un homme*, Paris, Grasset, 1981.

La révolution affective et l'homme d'ici

Chapitre 5

Une nouvelle conscience

J'éprouve un malaise à parier de l'homme. Il me demeure étranger malgré l'expérience de proximité et de distanciation, de rupture et de réconciliation. Les différences entre homme et femme élargissent entre eux le fossé à mesure que chacun rapatrie ses plus profondes racines et se lève debout sur son propre sol.

Andrée Pilon Quiviger

[Retour à la table des matières](#)

Plus j'écoute l'autre parole - par-delà ce qu'elle peut avoir d'étrangeté et d'agressivité parfois injuste - plus je nous sens comme des illettrés de la vie, de l'âme des êtres et des choses. Avec quelle profondeur spirituelle certains regards féminins épellent les gammes si riches de leur corps, de leur expérience, de leur conscience. Les femmes, plus que nous, savent joindre et marier les plus fortes dissonances aux plus profondes harmonies.

Et pourtant, nous aussi, nous sommes conviés au même mûrissement de ces paradoxes intérieurs, à la fois passionnants et angoissants. Ces paradoxes retentissent même dans les rapports hommes-femmes, dans le chassé-croisé plus vif que jamais de nos confrontations. J'ai

déjà souligné le piège d'une différence qui nie les requêtes d'égalité. Mais l'inverse est aussi vrai.

Nous avons besoin de ces nouveaux regards pour découvrir et apprendre à dire les nôtres, pour mûrir notre propre identité. Le mâle, dit logique et réaliste, s'abstrait si facilement de l'opacité de la vie. Il fuit ses contradictions et ses angoisses. Encore moins supporte-t-il celles de l'autre. Nous fuyons face aux déchirements de nos adolescents, de nos compagnes. Et ce faisant, nous désapprenons nos plus intimes battements de coeur. La crise cardiaque nous arrive comme une sorte de fatalité extérieure à nous-mêmes, comme un destin aveugle, « imparable » qui n'aurait rien à voir avec notre façon de vivre et de penser.

Les hommes de ma génération n'ont jamais su écouter leur corps. C'est vrai que la femme y est invitée dès les premières menstruations, dès la première grossesse. Nous ne nous y arrêtons qu'au moment des alertes de la quarantaine, sans aucune préparation. « Si bien qu'un homme peut arriver au milieu de la vie sans avoir appris à se ménager, se soigner, se restreindre, se dominer, se prendre en charge face aux inconvénients physiques. Les premières alertes ou les premières mises en garde médicales les inquiètent et les perturbent donc plus que les femmes... Beaucoup d'hommes régressent dans ces moments de confrontation avec la maladie et cherchent à se faire mater par leur compagne. »

Ce témoignage d'un médecin en rejoint tant d'autres. Combien de femmes doivent agir avec leur homme comme avec leurs enfants pour faire respecter les prescriptions médicales et les exigences les plus élémentaires qui les accompagnent ?

Oh ! je sais qu'il y a progrès dans la génération montante. Mais je n'ai pas l'optimisme facile, même face aux nouvelles modes plus saines de conditionnement physique. Car il est d'autres apprentissages nécessaires à une véritable dynamique du dedans. Apprentissages autrement plus difficiles que le *jogging*. Cette performance de surface ne peut suppléer à la culture du territoire intérieur. Je me demande même si une telle activité compulsive ne sert pas de nouvel alibi pour éviter, une fois de plus, des combats intimes jugés trop angoissants. Il est trop facile de les moquer, en n'y voyant que nombrilisme d'adoles-

cent ou « névrose de femmes ». Avons-nous compris la gigantesque mutation qu'implique le passage récent d'une société où il fallait être fort physiquement à une société qui se fonde davantage sur les qualités intérieures de jugement, de décision autonome, de force morale autodéterminée ? Et nous ne saurions oublier que la hiérarchisation des sexes est apparue au temps où la puissance physique dominait.

1

La prospérité des dernières décennies, et surtout son confort facile, ont pu occulter l'effort intérieur que commande le nouvel idéal de mener sa propre vie, de faire ses propres choix, d'aller au bout de soi. Un défi inaccessible pour tous ceux qui ne savent pas bêcher, retourner, violenter même, leur sol nourricier pour cueillir les sucres d'un autrecyclage fécond et bien de soi. Or, cette philosophie de la vie tient davantage d'une capacité de renouvellement que d'un pseudo-courage de rompre, de passer d'une expérience à l'autre, de créer sans cesse à partir de zéro. C'est ainsi qu'on se retrouve un jour dans le vide intérieur le plus total et dans une sorte de désert social où les autres n'ont fait que passer à la périphérie de soi.

Allons-nous vers une société de célibataires, sans passé, sans avenir, et même pas plantés dans la vie, toujours en quête d'un ailleurs rêvé mais jamais atteint, et tout aussi absents d'eux-mêmes ? Cette fameuse autonomie libre de toute attache, qui en arrive à ne plus supporter les moindres liens responsables, régresse vers le foetal, le fusionnel du ventre maternel, sinon vers une dépendance innommable. Certaines revendications illimitées qu'on adresse à l'État tout-puissant ont quelque chose de cet infantilisme magique face à la Mère couvante ou au Père omnipotent.

La coexistence entre la liberté maximale et la sécurité maximale dans tant de comportements actuels est le signe le plus patent d'une génération incapable d'accéder à la maturité. L'adulte véritable sait que ce genre de bonheur est irréel, faux, illusoire. Il sait que l'être humain est tissé d'amour et de haine, de mort et de vie, de contrainte et

de liberté. il sait qu'il faut des rives au courant le sa rivière, des balises sur sa route. Voilà les vrais paradoxes qu'on éprouve au fond de soi quand on assume aussi bien ses angoisses que ses expériences gratifiantes, Aussi tien ses échecs et ses limites que ses réussites.

Une autonomie sans forte altérité retourne à âge d'or du paradis perdu où tout était luxe, calme et volupté. Un vieux mythe qui renaît sans cesse de ses cendres. Mythe du premier Adam dans son jardin idyllique où la sécurité la plus totale faisait office de liberté heureuse, sans problème et sans but. Il lui a fallu affronter l'autre, la rencontrer comme autre, pour vraiment naître à lui-même, à sa propre liberté, à sa propre responsabilité. « Ils se reconnurent nus », i.e., dans leur réalité, avec leurs limites. Ils ont alors compris qu'un adulte doit savoir discerner le bien et le mal, le juste et l'injuste, le vrai et le faux, et cela dans l'opacité d'une vie où l'ivraie et le blé se ressemblent à s'y méprendre, un peu comme ces rapports humains d'amour-haine ou de haine-amour.

L'autonomie ne se construit pas seulement ps l'expérience de l'altérité. Elle exige une profonde intériorité. C'est là où bien des mâles achoppent, peut-être parce qu'ils n'ont pas une longue et concrète expérience d'intimité avec la vie, à moins qu'ils en aient appris un peu par eux-mêmes ou avec leur femme. Je ne parle donc pas ici d'une démarche mystique à côté de la vie, mais d'expérience intense en sa propre chair et conscience. Quelque chose d'un regard intérieur capable de percer un peu le mystère de soi, et celui des êtres rencontrés. Voyez comment bien les femmes pigent au quart de tour les sentiments les êtres qui les entourent, sans doute parce qu'elles sont plus attentives à leurs propres sentiments.

Les plus lucides d'entre nous admettent que l'intelligence de la vie est presque toujours en avance chez leur femme. Tel cet aveu significatif : « Quand ma femme me rappelle à l'ordre pour m'empêcher de gâcher ma vie en activités inutiles ou en préoccupations futiles, je rapplique coude au corps, je dirais même coude au coeur, parce que je me rends compte qu'elle connaît mieux que moi les priorités de la vie... » « On dit que les hommes ont le sens de l'argent. Ce n'est pas exact. Ils s'en serve comme d'un jouet pour satisfaire leur besoin de réussite de pouvoir. Ceux qui le gagnent durement en ont ensuite peur.

Peur de le gâcher, de mal l'utiliser. Seules les femmes savent domestiquer l'argent, le transformer en mare première de mieux-être. Les hommes conceptualisent objets, les femmes les soumettent à leurs désirs. »

Elles intériorisent les choses et les êtres pour les rendre à la vie. Je ne crains pas leurs fortes requêtes d'autonomie, parce qu'elles ne les vivront jamais sans de solides enracinements dans des rapports humains durables, du moins dans la plupart des cas. Nos autonomies de mâles virent si vite à la fuite dans des jeux que nous n'arrivons pas à refermer, à circonscrire, à situer. Jeux d'amour, de pouvoir, de fric, qui tournent indéfiniment sur eux-mêmes, hors d'une vie aimée, goûtée pour elle-même. Et surtout hors d'une lucidité sur leur sens ou leur non-sens, éprouvée au creuset d'une conscience « cultivée ».

Nos compagnes d'aujourd'hui sont en train de nous distancer gravement dans la compréhension renouvelée des choses de la vie. Et nous en restons à nos clichés, à nos habitudes, à nos vieux réflexes, de plus en plus en retrait d'une vie nouvelle qu'elles commencent déjà à tisser de leurs fibres. Elles ne craignent pas d'aller au fond, fût-ce au prix de grands déchirements dont nous ne savons pas encore déchiffrer le sens. Et pourtant, ce que nous pourrions en tirer, au moins pour enclencher notre propre cheminement d'autocompréhension.

II

« Dans l'embrasure de tes identités secrètes, est-ce mon visage que je cherche ? Et toi, ton plaisir dans l'avancée de mes pas. Suis-je jamais sortie de mon ventre, et toi de ton image ? » (Andrée Pilon Quiviger)

Sommes-nous capables de les rejoindre dans leur extraordinaire capacité de renaître, de re-tiger à même les poussières d'un quotidien que nous ne cessons de banaliser, d'assécher ? L'univers masculin incline à l'abstraction. Même la semence de l'homme l'abandonne, alors

qu'elle deviendra un être qui habitera l'autre. La paternité à distance, quoi !

Ce que nous mettons du temps avant de devenir « père », à être « père » par-delà la fonction ! Le faire, l'avoir, le pouvoir, ça nous connaît, et très vite. Mais l'être... être, vivre pour vivre, aimer pour aimer, tout cela semble si loin de nous, de notre société, de notre civilisation. D'où notre angoisse face à la perte de notre statut, de notre fonction sociale au moment de la retraite. Nouvelle étape où il faudra vivre de ce que nous sommes et non de ce que nous faisons. Et chez les plus généreux d'entre nous : passer du don à l'accueil. Celui-ci est avant tout une qualité de l'être, une qualité en creux à l'opposé des « pleins » sans espace que sont l'avoir et le pouvoir, le statut et la fonction... et surtout l'image de soi qu'on a fabriquée comme substitut à l'absence de soi.

Cette étrange absence de nous-mêmes qui nous précipite vers la mort, saurons-nous au moins la reconnaître dans une société tout occupée à produire une image d'elle-même qui tient lieu de réalité ? « Ce n'est plus moi qui vis, c'est l'image qui vit en moi. » Il faut revoir notre vieux cliché sur la femme au miroir. Elle est beaucoup plus de la vie, du réel que nous le sommes. Nous idolâtrons notre logique. Mais enfin, qu'est-ce qu'une logique qui ne traverse pas la chair et ne respire pas avec nous ? Une certaine révolution féminine vient faire sauter les verrous mentaux de nos systèmes qui servent de succédanés aux leçons les plus décisives de la vie, du sentiment, de l'âme.

Le système érigé en faux paradis, qu'il soit capitaliste ou communiste, c'est un rêve infantile de toute-puissance. Le meilleur moyen de faire de la terre un enfer, disait Acton, c'est de vouloir en faire un paradis. Oui, un système total, étanche, fabriqué, qui oublie la leçon la plus décisive de la vie : on naît au monde réel en sortant du ventre maternel et on ne vit pas pour y revenir, comme à une sorte d'infrastructure éternelle sans histoire ni liberté. La femme qui « se libère au ventre » est en train de nous démystifier radicalement, en faisant craquer nos armatures, nos codes de sécurité calqués sur le rêve infantile.

Encore ici, je réfléchis à ces choses avec un certain vertige, tellement j'ai le sentiment qu'elles débouchent sur des brèches abyssales de

mystère que nos sciences et nos stratégies de tous ordres veulent colmater à tout prix. Au moins les mythes laissaient place à ces profondeurs humaines qui résisteront toujours à nos rationalités faussement totalisantes. Je le redis, nous reproduisons par en bas les dogmatiques d'en haut que nous dénoncions naguère. Voyez la dévaluation récente du sens du mystère qu'on relie désormais à des qualificatifs souvent méprisants : « farfelu », « flyé », « ésotérique ». Darwin, et plus récemment Russell et Einstein ont dénoncé cet enfermement du sens par le scientisme, le technologisme, le politisme et quoi encore !

Tous les « ismes » finissent par tuer et la vie et la liberté. Même un certain féminisme, comme idéologie enclavante, n'y échappera pas s'il persiste à clôturer son exclusive. Il risque de s'aliéner de sa propre originalité qui nous rend à la vie libérée, gratuite, autonome, insolente, pétrie d'angoisses et de désirs créateurs, bouillonnante de solidarités « personnalisées ». Face à la glaciation technocratique de savantes organisations pour gnomes aveugles où « l'on est soudés et cependant plus séparés que les étoiles... si étranger à sa singularité de créature unique, faute de solitude interne dans l'accord avec soi ». Nous ne savons plus ce qui demeure dans ce qui passe ; et s'il y a mémoire, c'en est une de ressentiment. Hélas, encore ici, certaines féministes, elles aussi, nous rejoignent dans le souvenir amer et débilitant. C'est éteindre le tison de son propre feu et réduire en cendres un sang chaud et brûlant qui pourrait relancer un nouveau battement d'humanité.

Mais je sais d'autres paroles de femme qui peuvent nous rendre à la vie aimée pour elle-même. « Eh quoi ! me direz-vous, les femmes sortent du seul lieu où il y a encore de la vie, de l'humanité au moment même où nous y entrons. » Mais de quelle maison, de quel lieu s'agit-il ? Celui du repli sécuritaire et déçu après les conquêtes décevantes, où l'on endort sa vide existence dans la chaleur du nid ? Nous avons besoin d'un vigoureux délitement pour retrouver l'élan de la source. La révolution féminine ouvre du dedans. Tout le contraire de nos adaptations, de nos concessions du dehors, qui ne changent rien à notre vieille psychologie en pantoufles dès que nous franchissons le seuil de la porte.

Oui, de grandes idées politiques sur le monde, mais de bien petites, courtes et parfois mesquines sur la vie concrète, sur les « affaires » de

la conscience et du coeur. Pareil illogisme nous amène à dénigrer les sentiments, les profondeurs de l'âme, et finalement la vie. « L'homme détient ce pouvoir quasi spontané de tout situer dans ce qu'il croit être la juste proportion des choses et des événements. À mon avis, ce réalisme a deux tranchants : il empêche les talons féminins de lever du sol, mais il risque d'assourdir les appels métaphysiques dispersés parmi les poussières de l'existence. Si bien que l'homme, mal à son aise dans plus-grand-que-lui, dira bientôt : « c'est si naturel de faire un enfant ! » (Andrée Pilon Quiviger). À la genèse même de la vie, nous nous situons ainsi dans une sorte d'antichambre, sous cet autre prétexte quasi mécanique : bah ! c'est naturel !

Il n'y a pas loin du père témoin à l'homme spectateur de la cité, de la politique, de la vie en image. Justement, je me demande si les mâles, en restant trop distants de certaines expériences fondamentales de la vie, n'ont pas été conduits à créer ce type de société narcissique, « spectaculaire », ludique, bureaucratique, hyperjuridique, davantage in vitro qu'in vivo, comme en laboratoire. L'écorce de la vie sans sève, quoi !

La contestation féminine a provoqué des chocs explosifs entre des réalités que nous avons isolées les unes des autres, artificiellement. Mais cette fois, il s'agit de chocs vitaux dans la trame de l'existence elle-même. La pensée masculine, même dans ses efforts récents, n'a pas réussi à relier le psychologique et le politique d'une façon pertinente, sinon croyable. Même Marcuse ou Reich. J'en veux, pour exemple, l'absence de critique, ou à tout le moins, de juste perception de la société orale dans la plupart de ses composantes : médias, consommation, sexualité, etc. Relier ce phénomène à la psychologie, c'est enclencher un processus d'explosion. Faut-il rappeler que le stade oral est la première phase de la sexualité infantile où « le plaisir essentiel est procuré par la tétée, associée à l'incorporation sensorielle (visuelle, auditive, cutanée) de l'image maternelle ». Encore l'image !

Inutile de revenir sur l'imaginaire du mâle nord-américain face à la femme aux seins abondants. L'obsession de la mère sublimée dans le voyeurisme du playboy, la présence non compromettante d'une secrétaire bien maquillée, l'utilisation de la femme comme instrument de publicité et objet de consommation, autant de constats bien connus,

mais si peu reconnus dans leur source dramatique commune : le mâle enfant, le mâle « imaginaire » tout en surface, incapable d'entrer en lui-même, dans les êtres, dans le sens profond des choses, dans l'âme de la vie.

Je caricature à dessein pour mieux nous secouer du dedans. Il est temps d'aller au fond des choses, de percer les clichés d'une critique qui sert d'alibi. On ne dépassera pas, par exemple, le constat de l'État-Providence et de la terrible dépendance qu'il crée, sans démystifier ses sources, comme celle de la fixation de ce rapport infantile à la Mère, au Ventre, à l'oralité première, à l'imaginaire primitif qu'on retrouve dans tant de domaines. Le changement politique tout aussi bien que la libéralisation sexuelle risquent d'y trouver leur tombeau. C'est là plus qu'une question de psychologie. Davantage un défi de maturité personnelle et sociale, culturelle et politique, morale et spirituelle, affective et effective.

Les femmes ont raison de redéfinir la société à partir d'une révision radicale des rapports humains de base, car c'est là que se vérifie et se construit cette maturité. Même les sciences humaines contemporaines ont ignoré cette redéfinition de la maturité. Elles nous ont presque tout dit de l'enfance et de la vieillesse, mais pratiquement rien de l'adulte dans la force de l'âge. Elles ont séparé, à partir de leurs disciplines parallèles : l'affectif et le politique, les structures sociales et les finalités humaines, l'éthique et l'économique, etc. Voilà ce que la femme nouvelle tente de relier dans des perspectives de changement qualitatif. Il y a là une conscience neuve, prometteuse, mais à peine émergée. Bien des mâles en sont encore si loin !

III

L'ancien modèle du mâle protecteur, sûr de lui, supporte mal le doute qui mène sa ronde dans ce qui semblait, jusqu'à aujourd'hui, incontestable. Certains se sentent humiliés de devoir chercher un sol ferme pour assurer leurs pas. Il n'est pas facile d'accepter le pilotage à vue quand on pense avoir tout l'équipement nécessaire et efficace à

son tableau de bord. Inutile de s'en prendre alors à son radar ultramoderne, ou de ressortir la boussole de la tradition, car cette situation inédite commande avant tout un changement de son propre regard, une sorte de nouveau discernement intérieur que les équipements les plus sophistiqués ne peuvent remplacer.

Nous abordons des frontières inconnues qui impliquent plus qu'un dédouanement de vieilles habitudes. Plutôt un risque bouleversant, surtout dans ce contexte précipité de l'histoire. L'urgence féminine en est une des principales cotes d'alerte, et en même temps le signe avant-coureur d'un nouvel âge à l'horizon. Qui sait ! Il y a peut-être là-dessous de beaux chemins d'humanité encore inexplorés... quelque chose qui monte et que nous ne réussissons pas encore à nommer.

J'aime mieux faire ce pari de vie que de sombrer dans un nouvel existentialisme, cette fois politique, qui déclare la partie perdue d'avance au nom de nouvelles preuves de l'absurdité humaine. Notre vieux fonds historique de fatalisme gréco-romain ne cesse de renaître comme le phénix de ses cendres. Or, nous savons que les sauts de civilisation sont souvent venus de paris et d'espérances qui ont paru insensés, sinon utopiques, à la majorité des contemporains.

Mais je l'avoue sans peine, les sauts de la vie sont plus difficiles et moins assurés que les sauts de la mort. Rien de qualitatif ne vient automatiquement. Ce qu'il faut d'investissement pour monter d'un cran en humanité ! Je crains de plus en plus les modes actuelles qui proposent des thérapies faciles, des stratégies rapides. Les positions les plus radicales sont précisément celles qui doivent prendre le temps de mûrir. Autrement, elles seront emportées, elles aussi, dans les remous de surface. Voyez comment on passe d'un intérêt à l'autre, comme autant de petites vagues qui s'entrepoussent pour s'éteindre sur la rive. Une rive où tout devient grains de sable et gouttes d'eau interchangeables. Pour dénoncer cette banalisation, cet aplatissement, on loge alors la radicalité de sa révolte dans la capacité de crier plus fort que les autres, dans l'escalade de l'invective la plus percutante, souvent la plus vulgaire. Après la culture punk, la politique de même gabarit.

Je nous souhaite un peu plus de grandeur humaine dans le débat fondamental qui s'amorce entre hommes et femmes. Si on ne réussit

pas à l'humaniser, qu'arrivera-t-il de tous les autres qui n'ont pas au départ cet atout de chaleur, de réciprocité, cet alliage merveilleux et possible de la différence et de l'égalité ?

Peut-être faudrait-il accepter certains redémarrages plus humbles où au lieu de dresser la masculinité et la féminité l'une contre l'autre, comme deux mondes totalement étrangers, on se donnait la liberté de conjuguer nouvellement le masculin et le féminin. Au singulier comme au pluriel, à la première, à la seconde ou à la troisième personne, à l'actif comme au passif, au genre comme à l'espèce, au défini comme à l'indéfini. Nous investissons très peu dans cette voie plurielle, riche de multiples avenues.

Pour l'efficacité du combat, il faut simplifier, réduire afin de mieux frapper. Je n'ignore pas cette requête, car il y a effectivement un vaste problème politique, structurel, juridique dans le rapport des sexes. Nous ne saurions nous y dérober.

Mais ce combat, comme tant d'autres, peut « désertifier » un terrain prometteur, si on ne se préoccupe pas de mieux qualifier, et de vivre en anticipation, ce au nom de quoi et ce vers quoi on s'engage. D'aucuns lancent pareille objection à la face des féministes. Moi, je l'adresse plutôt à nous, les mâles d'ici.

Mais avant tout, j'ai voulu injecter un peu plus d'intériorité dans cet univers politique et idéologique de plus en plus sec et froid. J'entends : le nôtre, au masculin, tout en structures, en contenants, en codes, en stratégies de moyens. Nos réponses à l'interpellation féminine risquent d'être du même ordre. Marcel Légault le laisse entendre dans un texte admirable : « *L'homme est fasciné par ce qu'il désire, absorbé par ce qu'il fait, possédé par ce qu'il possède. Entraîné par le mouvement qui le lance à la poursuite de biens qu'il ne goûte même plus dès qu'il les a obtenus, il est plus vécu que vivant.* Son rythme intime est commandé par les cadences de ses conquêtes et de leurs disgrâces. Il se confond avec son histoire et s'évanouit avec elle. Il passe avec chacun de ses intérêts et de ses actes, il disparaît avec chacun de ses instants dans le vide d'un passé désormais révolu. Déterminé par ce qui l'entoure et par ce qui s'agite en lui, par ce qu'il désire et ce qu'il acquiert, spectateur d'un présent dont il est distrait par son attente de l'avenir ou

par son regret du passé, il est le lieu où s'entrepoussent les événements. Sa vie n'est sienne que parce qu'il est le relais des processus qui la constituent ; elle est plus passive qu'active ; elle relève plus de ses instincts que de son initiative ; elle n'atteint pas à un niveau proprement humain. Dans ces conditions, entraîné dans l'écoulement du temps avec tout ce qui du dehors et au dedans n'est pas lui, l'homme est incapable de prendre ses distances vis-à-vis de ses actes et de ses états successifs et de se situer par rapport à eux, sans pour autant les regarder en étranger - ce qui serait les dénaturer - il est incapable de s'atteindre en ce qui, en lui, demeure. Il est impuissant à prendre conscience par une sorte de condensation de tout ce qu'il a été, de l'esprit fondamental, le sien, qui donne unité et sens à sa vie. Il est impuissant à entrevoir la genèse de l'être qu'il devient ³². »

Ce serait déjà beaucoup de bien cerner et discerner ce qui bloque l'émergence d'un homme nouveau. Quel paradoxe ! Au moment où la femme s'affirme pour exister en soi et par soi tout en contestant cette existence totalement absorbée en l'autre et par l'autre, l'homme un peu lucide se rend compte tout d'un coup qu'il a encore l'illusion d'exister en soi, et par soi, comme si cela était donné automatiquement par le statut, par la structure sociale, par la culture.

L'affirmation politique de la femme part du bon pied. La nôtre est décrochée de notre propre substance, sans ce riche climat intérieur qui transmue en chair, en vie, en âme ce qui est agi et absorbé du dehors. Je pense ici à l'émerveillement naïf, mais si beau et si vrai de Zorba le Grec : « l'homme mange du porc, et cela fait de la pensée ; du boeuf et il le transforme en poème ; des légumes, et il en fait de la musique ». Pourquoi n'en serait-il pas de même du quotidien comme du politique ? On décrète bien vite qu'ils sont du spécifique humain. Ils ne le sont pas sans ce mouvement intérieur de transformation que la société masculine mécanique a remplacé par des engrais artificiels, au point de perdre la trace de toutes les dynamiques du dedans.

Disons-le bêtement : comment atteindre l'autre, les autres, si l'on ne s'est jamais atteint soi-même, dans l'ombre de ses propres ques-

³² M. Légault, *L'homme à la recherche de son humanité*, Paris, Aubier, 1977, p. 12-13.

tions, comme dans la lumière d'une foi en soi, d'une prise en soi, constamment ressourcée ? Pour y arriver, il y a de grands bouts de chemin qu'on doit faire seul ; même les recours de l'amour, de la paternité ou de la solidarité ne peuvent y suppléer. Sur cette erre du dedans, la femme nous a précédés depuis longtemps ! Ce mouvement porte peut-être une tout autre politique, une humanité autre, aussi libératrices pour nous que pour elles. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'affrontement politique se fait toujours au détriment de ceux qui ne se sont jamais affrontés eux-mêmes ³³.

J'ai voulu commencer par là. Une certaine généralisation était nécessaire pour que ce problème qui nous est commun ne soit pas réduit à ma singularité. Eh oui ! Nous, les mâles d'ici. Ce « nous » doit commencer à avoir un sens... critique et pulsif, politique et tendre, intérieur et créateur. Je lève mon verre à la manière des Juifs en disant : « Pour la Vie ».

Note

J'ai été plutôt discret sur les aspects spirituels de cette nouvelle conscience en gestation. Je m'y suis attardé dans d'autres ouvrages largement diffusés. Je n'ai plus le baptême facile, encore moins la « confessionnalité ». Encore tout près de la chrétienté cléricale, je tiens à vivre en coude à coude avec les humains livrés à eux-mêmes, avec leurs questions que je partage au même titre.

Je ne pense pas que ce soit là une fausse représentation dans la mesure où je considère ma condition humaine comme le « substantif » premier de ma vie, de mon aventure ; ce qui ne minimise en rien l'importance que j'accorde à ma foi et à ma tradition spirituelle particulière. Là aussi, bien des choses doivent changer radicalement. Le fera-t-on avec pertinence, si on ne se situe pas d'abord et avant tout dans la condition commune des hommes et des femmes de ce temps, de cette société ?

³³ J'entends ici un écho de la lointaine Russie : « Il est indéniable qu'il faut lutter pour les droits politiques et sociaux de la femme, et exiger l'égalité, mais il ne faut pas oublier que cette égalité peut être celle d'esclaves tous également privés de leurs droits. Aucune libération sociale ne libérera la femme, si elle n'est pas en même temps une révolution spirituelle. » Tatiana Goritcheva, Collectif féministe (clandestin) de Leningrad, dans *Études*, décembre 1981, p. 605, note 13

Je me sens souvent plus près de certaines émergences spirituelles que des réponses reçues. Je voudrais en donner un exemple dans ce témoignage du psychiatre Michel Dansereau qui m'a profondément touché. Son propos fait la preuve que la conscience masculine peut, elle aussi, atteindre à une profondeur spirituelle riche de promesses :

« S'il m'est permis sans impertinence de donner un exemple personnel pour illustrer le travail de l'esprit, j'aimerais vous confier les dernières paroles que m'a dites ma compagne de vie avant de mourir, il y a maintenant trois ans : « Toi mon Michel je t'aime, c'est seulement ça qui est important. » Ému et bouleversé, j'ai enregistré cette phrase sans en comprendre immédiatement toute la portée. Ce n'est que brisé, dans la solitude qui a suivi, que ces mots me sont revenus dans leur grande simplicité. Ils ont été une consolation inépuisable en se chargeant du sens qu'avait eu sa vie à mon endroit, durant plus de trente et un ans. Ma propre vie se chargeait du même sens : il n'y avait que ça d'important !

Elle m'avait préparé à sa mort par plusieurs opérations qu'elle avait acceptées avec courage, où j'ai finalement compris comment son corps nous avait appris à nous détacher de la matière. Elle avait sacrifié un sein, puis ses cheveux étaient tombés, elle devait devenir aveugle pour un temps, et chaque fois, l'évidence m'apparaissait que rien d'essentiel en elle n'était touché. Je ne l'en aimais que davantage. Les cicatrices elles-mêmes avaient quelque chose d'émouvant, comme les blessures d'une combattante vaillante qui défend sa vie et celle des siens. Elle aurait pu perdre un bras, une jambe, un poumon, et effectivement elle a tout donné : son corps était perdu pour moi, mais j'avais la révélation que l'essentiel de son être ne se réduisait à aucun de ses organes perdus. Le corps souffrant jusqu'à sa limite conduisait, en toute humilité, à la reconnaissance de l'esprit qui l'habite. Il était une source irremplaçable d'une quête de sens, d'une quête spirituelle, et ce bien qu'il donnait, personne ne pouvait me le ravir.

Dans le travail de deuil qui s'ensuivit, alors qu'on se reproche mille et une choses qu'on a faites, ou pire, qu'on aurait dû faire à l'être aimé, ses paroles me sont revenues comme un baume :

« je t'aime, c'est seulement ça qui est important ».

Aucune séparation, aucune perte ne pouvait les amoindrir, aucune faute n'était retenue. Le ça qui importait évoquait pour moi le ça de Freud dans la note qu'on retrouvera sur son bureau après sa mort : « mystique, l'obscur auto-perception du règne qui s'étend au-delà du moi : le ça ³⁴ ».

³⁴ S. Freud, *Gesammelte Werke*, vol. XII, trad. angl., London, Imago, 1952. [Voir les œuvres de Freud disponibles sur le site des [Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Je réalisais à quel point j'avais tout reçu de cette femme et le beau poème d'Aragon me revenait souvent en tête :

Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre...
 Que serais-je sans toi qu'un coeur au bois dormant...
 J'ai tout appris de toi sur les choses humaines
 Et j'ai vu désormais le monde à ta façon
 J'ai tout appris de toi comme on boit aux fontaines
 Comme on lit dans le ciel les étoiles lointaines...
 J'ai tout appris de toi jusqu'au sens du frisson ³⁵.

Son influence sur moi excluait tout esprit de domination, toute passivité. « Je t'aime » m'était donné dans un indicatif présent, j'allais dire un présent éternel ; c'était un appel qu'il dépendait désormais de moi d'assumer en répondant activement à l'amour par l'amour ; c'était un bien qui ne pouvait que s'accroître dans la mesure où je réussirais à le faire partager. Et ce qui m'étonne encore, au-delà du médium qui se confondrait avec le message, c'est que cette influence se soit exercée aussi modestement en tant que la messagère avait accepté de s'effacer, puisqu'elle est morte, au profit du message : en faveur de cette bonne nouvelle que j'étais aimé, que j'étais aimable !

Ce que j'entends maintenant dans ces mots et qui défilent devant mes yeux, c'est ma mère qui m'a aimé, mon père, ma soeur, mes frères, mes enfants, mes petits-enfants dans une continuité admirable. Serais-je présomptueux de voir dans mon épouse la manière privilégiée qu'a prise l'élégance de Dieu pour me dire concrètement son désir d'amour ? J'ai toujours senti dans notre union, mais d'une façon tellement plus confuse et à laquelle je ne répondais pas toujours très adéquatement, cette Présence qui était toujours offerte ; jamais également ma femme ne s'est refusée à mon désir. C'est au creux de la solitude que cet Esprit m'est apparu plus clairement et que j'ai compris la réflexion de Lavelle : « celui qui semble toujours seul n'est jamais seul. Il a trouvé en lui une lumière qui l'éclaire, une source qui l'alimente » ³⁶. C'est dans cette vie de l'Esprit qui sépare et unit à la fois que l'amour de Dieu se découvre sans repentance. Il ne saurait éternellement séparer ce qu'il a lui-même uni. Il est ma seule espérance que me soit un jour rendue « la fleur qui plaisait tant à mon coeur désolé ³⁷ ».

³⁵ L. Aragon, « Prose du bonheur et d'Elsa », dans Poésies, Paris, Le club du meilleur livre, 1960.

³⁶ L. Lavelle, op. cit. [Voir les œuvres de Louis Lavelle disponibles dans [Les Classiques des sciences sociales](#), JMT.]

³⁷ G. Nerval, « El Desdichado », dans Poésies, Paris, éd. La bonne compagnie, 1947.

C'est Émile Mersch, je crois, qui a dit que ce n'était pas tant les morts qui disparaissaient que nous qui n'émergions pas dans la lumière. Ce n'est pas que toute douleur soit abolie ; elle demeure au contraire pour nous enseigner encore, par la mort qui lui est inséparable, que notre véritable appartenance est ailleurs, là où nos amours s'en sont allés.

Cette morte apparente, en qui revient la vie,
Frémit, rouvre les yeux, m'illumine et me mord,
Et m'arrache toujours une nouvelle mort
Plus précieuse que la vie ³⁸.

Et pourtant, cette souffrance nous engage ici-bas profondément, car c'est dans ce monde qu'il nous faut tenter inlassablement d'y porter remède selon la vocation de l'esprit. »

³⁸ P. Valéry, « La fausse morte », dans Oeuvres, Paris, La Pléiade, 1957. [Voir les œuvres de Paul Valéry disponibles dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

La révolution affective et l'homme d'ici

Chapitre 6

Une autre politique

Une politique en l'absence de l'homme !

[Retour à la table des matières](#)

Tout au long de cet ouvrage, j'ai souvent évoqué les horizons politiques, en amont et en aval, des questions que je soulevais et des réponses que je tentais. Le rapport homme-femme est aussi un fait politique. C'est un rapport qui est qualifié par le type de société où il se vit ; c'est aussi un rapport qui qualifie cette même société. La révolution féminine, avec raison, ne cesse de le rappeler. Tel cet objectif d'égalité à la fois individuelle, sociale, économique, culturelle, politique et juridique. Telle cette démarche qui va de la réappropriation du corps physique jusqu'à la redéfinition du corps social en son entier. Telle cette volonté de changer le langage sexiste quotidien, et cela jusque dans les codes qui régissent la vie collective. Telle cette critique du pouvoir patriarcal à tous les niveaux hiérarchiques, au privé comme au public. Il suffit de bien voir les implications de l'égalité au travail, du congé de maternité, du service universel de garderies, pour comprendre la portée politique et sociétaire des changements nécessaires.

Mais il y a plus. Ce mouvement historique porte une touche politique particulière. Dans son sillage, on ne saura plus séparer le privé et le public en deux sphères plus ou moins étanches. Style de vie et style de société doivent être révisés d'une façon concomitante et indissociable. Et la politique elle-même ne peut plus constituer un monde à part, logé dans les superstructures d'État, de partis, d'idéologies et de codes.

Certes, on admet aujourd'hui que le politique, l'économique et le culturel sont interdépendants, mais c'est souvent une vision bien théorique des choses. La plupart des revendications féminines, d'une façon autrement plus concrète et pratique, nous forcent à réaménager plus ou moins radicalement les diverses dimensions de la vie : personne, famille et société ; éducation, travail et politique ; relations intimes et rapports sociaux. Cela, nous l'avons vu sous plusieurs angles et dans de multiples exemples tirés des divers champs d'expérience humaine.

Nous avons insisté particulièrement sur le fait qu'une telle démarche, en allant des pratiques aux structures, inversait cette politique « descendante » que les mâles n'ont cessé de poursuivre depuis des millénaires, à partir des codes où ils nichaient leur pouvoir face à la puissance de vie montante de la femme. À nous le droit et la loi, l'autorité et le savoir, la culture et la politique ; à elles la nature, la vie domestique, l'affectivité, la conservation des traditions, etc.

Voici que sourd une profonde révolte devant une culture, une politique, une économie et une technologie qui ont fait de la nature un matériau ne valant pas pour lui-même, et ne prenant de signification que par des définitions et des objectifs extérieurs à lui-même. La révolte de la « Sauvage », comme l'appelle Andrée Pilon Quiviger, n'est pas sans connivence avec ce retournement gigantesque de la nature face à cette culture, face à cette politique des mâles. Ceux-ci en sont venus à bâtir des systèmes et même des sciences, des anthropologies en l'absence de l'homme. Le fait féminin nous amène donc à ces profondeurs dramatiques d'une histoire qui a perdu la trace de l'humain, le sens de la vie à hauteur humaine, et aussi de la société correspondante. *Culture et politique se sont en quelque sorte dénaturées et déshumanisées dans la même foulée, au point de perdre le sens profond des choses et des êtres, de leurs rapports les plus vitaux et les plus gratuits.*

Les remises en cause féminines atteignent les soubassements idéologiques et même scientifiques de la politique des mâles. On commence à peine à s'interroger sur le fait que l'idée de « corps » se réduise à celle de « matière » qui devient à son tour « objet » conçu et utilisé seulement en tant que mesurable, manipulable et susceptible d'appropriation.

On est passé ainsi d'une simplification à l'autre, d'une réduction à l'autre jusqu'à évacuer le sujet humain comme tel. Voyez nos cités modernes organisées en fonction du commerce des choses. Leurs « tours » laminent les communautés. Leurs systèmes « anonymisent » les personnes. Les médias remplacent la communication face à face. La télévision se substitue au dialogue. Certes, on n'en est plus à l'antique système d'échanges où les femmes elles-mêmes étaient objets de marchandage ³⁹.

Mais le processus de base demeure semblable dans le cas de la femme-objet. C'est là où notre civilisation est davantage démasquée dans sa prétention de se démarquer de la société primitive décrite par le savant anthropologue.

Edgar Morin nous conduit plus loin dans la démystification des fondements dits scientifiques d'une telle politique. « Les questions fondamentales sont renvoyées comme questions générales, c'est-à-dire vagues, abstraites, non opérationnelles. La question originelle que la science arracha à la religion et à la philosophie pour l'endosser, la question qui justifia son ambition de science : « Qu'est-ce que l'homme, qu'est-ce que le monde, qu'est-ce que l'homme dans le monde ? », la science la renvoie aujourd'hui aux non-savants, a priori disqualifiés. Elle tolère seulement qu'à l'âge de la retraite, ses grands dignitaires prennent quelque hauteur méditative, ce dont se gaussent, sous les cornues, les jeunes blouses blanches. »

Edgar Morin pousse sa critique jusqu'à ces conséquences politiques sociales et économiques que nous venons d'évoquer :

³⁹ C. Lévi-Strauss, Structures élémentaires de la parenté, Paris, Presses universitaires de France, 1949.

« La nécessaire décomposition analytique doit-elle se payer par la décomposition des êtres et des choses dans une atomisation généralisée ?... L'homme s'émiette : il en reste ici une main-à-outil, là une langue-qui-parle, ailleurs un sexe éclaboussant un peu de cerveau... Comme l'homme, le monde est disloqué entre les sciences, émietté entre les disciplines, pulvérisé en informations. »

D'où ces démarches linéaires dans des corridors étroits qui débouchent sur de faux et artificiels systèmes totalitaires enclavant le monde dans leur logique unilatérale. Celle-ci n'est souvent qu'une « rationalisation démentielle », comme l'ont remarqué Adorno et Koestler. Plus près de nous, Madeleine Ouellette-Michalska en a démontré toute la dramatique dans l'expérience concrète des femmes, pour y opposer une dynamique originale autrement plus complexe et intégrée de la réalité cosmo-biologique et anthropo-sociale, et surtout de l'aventure historique du sujet humain individuel et solidaire ⁴⁰.

Nous vivons encore dans le sillage de Descartes qui a disjoint le sujet et l'objet, l'esprit et la matière, et qui a surtout opposé l'homme et la nature, au point d'annihiler l'un et l'autre dans de faux combats où les conquêtes du premier équivalaient non seulement à la destruction de la seconde, mais aussi à sa propre destruction. La femme qui entre dans ce champ martial réservé aux mâles n'y méconnaît pas les conflits fondamentaux à assumer ; mais elle y pénètre avec une dynamique de vie nouvelle au milieu des bruits d'armes et de discours creux.

Avec finesse et sagacité, Madeleine Ouellette-Michalska nous fait comprendre qu'un certain sujet humain disparu du discours mâle s'est installé en fait à la tour de contrôle. Faux sujet humain qui s'aliène dans le pouvoir de son système et dans le système de son pouvoir. Il ne sait plus sécréter son fil d'humanité et sa toile de communauté. Il n'est plus de la Vallée capable de recevoir toutes les eaux qui se déversent en elle pour les transformer en fruits. Asséché comme tant d'espaces qu'il a désertifiés, il a désappris le courant de vie vainqueur des morts transitoires.

⁴⁰ E. Morin, La méthode, t. 1, Paris, Seuil, 1977. M. Ouellette-Michalska, L'échappée des discours de l'oeil, Montréal, Nouvelle Optique, 1981.

Mais peut-on se limiter à ces grandes considérations, quand on sait les implications très concrètes de l'affirmation historique des femmes et des changements qu'elle en traîne ? N'y a-t-il pas un contexte politique plus immédiat et tout aussi crucial ? Par exemple, chez nous et ailleurs, en Amérique du Nord, s'instaurent deux courants parallèles qui sont en train de nous amener à une situation schizoïde tant au plan de la personnalité qu'à celui de la société. D'une part, un monde affectif, privé, plus ou moins narcissique et libertaire ; d'autre part, un monde bureaucratisé, froid, abstrait, tout en systèmes et en idéologies décrochées de la vie (hélas ! à gauche comme à droite). Encore ici, j'ai voulu montrer que la révolution féminine met en cause et dépasse cette situation schizoïde en cherchant de nouveaux rapports entre l'affectif et le politique, entre le privé et le public, entre les pratiques et les structures.

Mais c'est là un seul aspect de la question politique comme telle. Il nous faut aller plus loin et tirer les conséquences de ces soubassements idéologiques et scientifiques que nous venons de décaper.

À bâtir des systèmes, et même des sciences, des anthropologies en l'absence de l'homme, on a fini par traiter les êtres humains comme un simple matériau, au même titre que la nature. L'idéologie technocratique des « ressources naturelles et humaines » en est une belle illustration. Et phénomène encore plus frappant, cette même idéologie cautionnée par des scientifiques a calqué le déterminisme de ses systèmes sur le dit déterminisme de la nature. La programmation totale, quoi ! De la biologie à l'organisation sociale. Le sujet humain libre et responsable disparaît dans ces structures de nécessité transmuées dans les nouvelles mécaniques systémiques de programmation.

Il en résulte un monde instrumental de plus en plus sourd aux cris les plus charnels de l'affectivité et aux appels les plus spirituels de la conscience. Même la culture s'y industrialise, s'y commercialise, s'y technicise. Les questions de sens et les finalités elles-mêmes sont ainsi repoussées à des périphéries ésotériques (parapsychologie, astrologie, religions orientales, etc.), alors que, dans la vie réelle, ce sont les appareils, les techniques, les processus instrumentaux qui tantôt déterminent les fins, tantôt les remplacent.

Or, phénomène passionnant, la révolution féminine, en s'attaquant au déterminisme biologique jusque dans ses prolongements moraux et politiques, tente de nous libérer de ce monde que je viens de décrire. Monde masculin où les mâles sont eux-mêmes victimes de ce qu'ils ont construit. L'extraordinaire créativité culturelle des femmes depuis un certain temps marque un premier dédouanement du déterminisme biológico-politique qui avait exproprié la culture et aliéné l'homme lui-même. Tout se passe comme si la révolution féminine nous amenait non pas à retrouver les traces de l'homme mais à entrer, peut-être pour la première fois, en humanité.

L'homme d'hier se projetait dans des transcendances qui n'avaient rien de lui ; aujourd'hui, il s'enclave par en bas dans un matérialisme « objectif » aussi aliénant. Il se voit tantôt comme un des mammifères de la nature, tantôt comme un produit de ses systèmes. Comme dit Koestler, « il explique les cathédrales par l'analyse chimique du mortier ».

J'écris ces lignes au moment où l'on nous inonde de messages publicitaires qui nous montrent des jouets électroniques permettant à l'individu de jouer seul au base-ball, au hockey, au football, avec sa machine, par sa machine, dans sa machine. Même cette zone libre du rapport humain gratuit et direct est envahie pour nous réduire à la condition d'objet, toujours dans cette logique narcissique incapable d'accéder à la personnalité-sujet, et au rapport à l'autre comme sujet.

Cette réification se poursuit sur tous les terrains. Et l'on découvre encore ici la portée humaine et politique de la révolte féminine contre la « femme-objet », contre la femme « en fonction de », dans un style de société où l'économie, la politique, la culture et la vie elle-même n'ont de poids, d'intérêt et de sens que pour et par leur fonctionnement. En pareil cas, il n'y a plus d'irréductible humain, mais des « mesures » applicables aussi bien aux opinions qu'aux fibres optiques.

Même les professions, dans leurs nouvelles pratiques de plus en plus mécanisées, ne sont plus l'émanation d'expériences humaines fondées en communauté. Or, elles se prétendent investies de la mission d'instituer la condition humaine personnelle et sociale, éducative

ou urbaine, etc. Ainsi, des vulgates psychologiques sur l'éducation des enfants viennent se substituer au moindre savoir-faire des parents, tout en les disqualifiant. Bien des revendications féminines actuelles commencent à démystifier ces « montages » artificiels que la société masculine a échafaudés à côté de la vie, de ses significations et de ses dynamismes internes. Là où le sujet humain grandit et se construit à partir de sa propre sève.

Dans cette société en l'absence de l'homme, société toute définie par des structures infrahumaines : physiques, chimiques, biologiques, on n'accorde aucun poids à l'expérience acquise par les gens eux-mêmes. « Celle qui se souvient » nous le rend bien, au point de secouer tout l'échafaudage social. Le pas est vite franchi pour faire de la femme qui ne joue plus le jeu, le bouc émissaire des crises que nous avons nous-mêmes créées, certes, avec bien des complicités féminines.

Un contexte politique éclaté

On reproche aux féministes d'absolutiser leur « cause » au point de noyer toutes les autres requêtes de changement et de justice, et aussi au risque de se marginaliser dans des positions de ghetto. Étrange procès quand on sait jusqu'à quel point les luttes féminines sont au cœur de tous les secteurs de l'existence, et comment elles les touchent de l'intérieur. Il ne s'agit donc pas ici d'ajouter à cette fausse mise en demeure, mais d'évaluer la situation d'éclatement, d'éparpillement des forces progressistes chez nous.

Certains voudraient qu'on s'aligne d'abord sur l'urgence nationale. D'autres veulent tout centrer sur des enjeux à la fois locaux et planétaires : l'écologie, la technologie douce et l'autogestion organique. Des radicaux ne pensent qu'à la lutte à finir avec le système capitaliste transnational, sans pour cela tomber dans un autre totalitarisme. Plusieurs s'installent dans une sorte de retrait critique, sceptique, désabusé face à toutes les idéologies actuelles, et même face à toutes les solutions tentées.

Il faut dire que l'histoire précipitée et chaotique des derniers temps se fait de plus en plus imprévisible, et met au défi toute volonté politique, fût-ce pour corriger la trajectoire. Rares sont les questions qui suscitent un large consensus dans nos sociétés. Cette situation provoque la multiplication des minorités et révèle la difficulté d'en arriver à des positions majoritaires sur les tâches les plus vitales.

À cela s'ajoute un phénomène paradoxal et étonnant dans une supposée démocratie : tout se passe comme si la population comme telle avait de moins en moins de poids démocratique dans la gestion de la société, dans les choix les plus cruciaux, dans les questions les plus décisives. Je ne m'en vais pas faire le bilan des raisons qui expliquent pareil phénomène régressif. Il me semble qu'on ne cesse de les ressasser, en s'enfonçant toujours plus dans une critique paralysante, sinon inhibitrice de l'action.

Mais pouvons-nous ignorer ou mettre entre parenthèses la question brûlante de l'avenir de notre société québécoise comme telle ? Avenir de plus en plus problématique depuis le tournant constitutionnel récent. On a beau se refuser à une mentalité d'assiégés, se refuser à se voir comme une société impossible en Amérique, trop de faits nous y ramènent pour qu'on les ignore.

Assaillie de l'extérieur, de mille et une façons - les unes voulues, les autres reliées au poids énorme d'un continent unilingue et uniculturel - notre communauté historique peut-elle même survivre si elle continue de connaître un éclatement croissant à l'intérieur d'elle-même ? Comme bien d'autres, j'en ai marre d'un certain nationalisme obsessionnel qui mobilise toutes les énergies. Je ne veux pas qu'il noie des causes aussi légitimes que la promotion collective des classes infériorisées, aussi légitimes que la révolution féminine. Nous voilà confrontés sur tous les terrains à la fois.

Comment tirer ensemble dans la même direction ? Est-ce une façon utopique de voir les choses ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'aucune stratégie ne saurait être unidimensionnelle.

Nous avons tenté de faire d'un nouveau projet de société une sorte de plate-forme historique capable de rassembler les forces progressis-

tes ; mais nous avons peut-être trop misé sur la logique étroite d'un parti auquel nous nous en sommes remis d'une façon quasi magique. L'entreprise s'est révélée décevante, comme en témoignent les événements récents. Elle n'en demeure pas moins un lieu collectif important. Mais nous savons maintenant que celui-ci ne suffit pas, et que, livré à lui-même, il devient une sorte de substitut artificiel à la culture du terreau nourricier d'où jaillissent les diverses forces que l'on constate à la surface sociale. C'est peut-être ce terreau qu'il faut mieux identifier. Je fais le pari que la révolution féminine en est un des révélateurs privilégiés.

La prochaine démarche pourra paraître un long détour qui éloigne des urgences historiques évoquées plus haut. Par-delà cette impression de surface, on y découvrira peut-être des ancrages dans sa propre expérience, et des sources qui jaillissent d'un même terreau avant de se frayer des chemins aussi différents qu'étonnants. Trouver ces points d'eau est la condition première pour une politique de convergence.

TROIS FORCES HISTORIQUES EN INTERACTION

1. *La révolution affective* dans l'histoire récente de nos sociétés occidentales a été l'un des premiers déclencheurs de changement, et elle va l'être encore pour un bon moment. On se limite souvent à opposer la révolution affective à l'ancienne morale et aux modèles de la société traditionnelle. Ce n'est pas sans raison puisque nous maîtrisons (relativement !) pour la première fois dans l'histoire, les effets de la sexualité ; d'où la moins grande nécessité des contrôles sociaux, par la morale ou autrement, dans ce champ fondamental de l'expérience humaine.

Mais a-t-on tout dit dans ce constat de l'avènement d'une société permissive ? L'affectivité, et particulièrement la sexualité, connaissent-elles de nouvelles formes d'aliénation, d'interdit ou de manipulation ? On a vu des pouvoirs libéraux jeter du lest en ce domaine pour occulter leurs positions potestatives en politique et en économie.

Certains esprits plus critiques nous ont alertés sur les liens subtils, invisibles et profonds entre l'affectivité et la politique. Que ce soit au plan de recherches savantes comme celles de M. Foucault, que ce soit dans la réflexion culturelle, voir les films *Portier de nuit*, *La Chinoise*, *Lacombe Lucien*, *Salò....* où l'on nous montre les racines affectives du fascisme.

Mais il y a plus. Les grandes idéologies d'aujourd'hui, presque toutes élaborées au XIX^e siècle, sont marquées par le contexte rationaliste, moral et déterministe de cette époque. Même chez les premiers concepteurs des sciences humaines modernes, on trouve des a priori de contrainte calqués sur lesdites lois de la nature. « Pas de civilisation sans contrainte », nous disent Durkheim en sociologie et Freud en psychologie. Ce substrat est rarement reconnu. Substrat qui se prolonge dans de nombreux modèles modernes : behaviorisme, sociobiologie, etc. La société techno-bureaucratique y emprunte beaucoup. De même ce nouveau magisme juridique où l'on croit tout résoudre par de nouvelles chartes de droits et libertés. Il y a là-dessous une logique de base qui bloque par elle-même les objectifs de libération qu'on veut atteindre. Quand une liberté repose avant tout sur un code, elle finit par s'y étouffer.

C'est ici que surgit la dynamique affective avec ses virtualités sauvages, subjectives, irréductibles, comme instances de libération. Une libération qui n'a rien d'une idéologie abstraite ou d'une pure technique d'action. La libération affective ne peut être que vitale, reliée au plus intime de soi, chevillée à l'expérience, engagée dans les rapports quotidiens aussi bien publics que privés, aussi bien institutionnels que personnels et interpersonnels. Cet ouvrage a démontré, je l'espère, comment des luttes portant sur des enjeux affectifs pouvaient déboucher sur des transformations sociétales et politiques. Les combats féministes en ont fait la preuve. Ils pointent ici une force historique nouvelle sur laquelle il faut s'arrêter un moment.

Dans mon pari d'interprétation du tournant actuel, j'ai donc retenu comme phénomène initial : la révolution affective. Celle-ci, par-delà ses pièges et ses limites, a un potentiel politique souvent sous-estimé. Mon évaluation de l'histoire récente, chez nous et ailleurs dans les sociétés occidentales, m'a fait découvrir l'importance majeure, non pas

en principe mais en fait, de ce phénomène souterrain qui a enclenché des mouvements sociaux actuels, et surtout d'autres types d'attitudes et de comportements.

À regarder les choses de près, on ne saurait être surpris de ce qui nous arrive. En effet, face à une société de plus en plus codifiée, « régulée », la révolution affective apparaît comme la première récupération possible de soi, de sa vie, de son expérience. Par exemple, la maîtrise de son corps, de ses sens, de sa sexualité est une des formes les plus proches, les plus concrètes de la prise de possession de son être individuel et social. Je ne dis pas que tout s'y ramène. Mais comment ignorer que la sexualité est un lieu humain où l'on retrouve les expériences capitales de notre condition humaine : une première identité, le rapport à soi et à l'autre, l'amour et la procréation, l'enfant et l'avenir, sans compter les grandes dialectiques humaines : désir et violence, tendresse et haine, liberté et justice, plaisir et empathie, nécessité et gratuité, etc.

Dans ce contexte, l'intérêt contemporain pour la sexualité, par-delà tous les travers que nous avons constatés, ne relève pas d'abord d'une critique morale ou d'une redéfinition de la morale. La visée est beaucoup plus large et dense. Essayons de nous en approcher par touches successives.

- Le philosophe Aristote affirmait, il y a fort longtemps, que toute connaissance commence par les sens ? L'aurions-nous oublié ?
- Avant d'y voir un grossier matérialisme, empressons-nous de dire que cette révolution affective, à travers ses sensibilités nouvelles, marque une affirmation spécifiquement humaine de la subjectivité face à l'univers objectif et abstrait, rationaliste et fonctionnel des structures modernes.
- Pour reprendre une formule de R. Barthes, l'on « donne congé » tout autant à la tyrannie du ça qu'à celle du super ego, et aussi à leurs diverses expressions politiques dont le modèle patriarcal est le type idéal. La libération sexuelle, malgré ses ratés, ses malentendus ou ses récupérations, est une lutte qui a une profonde signification à la fois personnelle et politique. C'est une première conquête de l'autonomie ;

c'est aussi une sorte de réunification de la chair et de l'esprit après des siècles de cartésianisme et de jansénisme ; deux phénomènes historiques dont on a vu rarement la liaison pourtant évidente.

- L'être humain se réconcilie avec lui-même, s'unifie « vitale-ment » par une affectivité libérée, réappropriée, dynamisée. Celle-ci est le premier fondement du sens de soi et de l'autre, de l'autonomie et de l'empathie.

- Du freudisme au behaviorisme, on n'a cessé de « fonctionnaliser » l'affectivité, alors que dans sa dynamique première, elle est relationnelle et subjectivement irréductible. Elle a un je-ne-sais-quoi de sauvage qui échappe ou peut échapper aux schèmes mécaniques d'explication comme aux structures de nécessité, au « construit » psychologique comme au « donné » biologique ou culturel.

- Veut-on poser la question en termes philosophiques ? Même le sens de la vie jusque dans sa profondeur mystérielle tient plus d'un senti que d'un jugé. On n'atteint pas sa vérité, on ne se rejoint pas vraiment, d'abord par des raisonnements, mais avant tout par le sentiment ; ce dont les rationalités de tous ordres ont fait bon marché au nom d'une objectivité mesurable. Celle-ci a été une des pires domestications de l'histoire, justement parce qu'elle s'est drapée du masque noble de la Raison, cet ultime dieu masculin travesti en déesse. Toutes les idéologies politiques depuis le siècle des lumières et la Révolution française sont venues s'immoler devant son trône.

- *Domestiquer un canard sauvage, c'est lui ravir non seulement sa liberté, mais aussi son sens de l'orientation. Liberté et sûreté de l'instinct appartiennent en tout premier lieu à l'affectivité. On les tue en domestiquant celle-ci. Voilà où se loge la dramatique féminine première.* En effet, la femme a été le lieu, l'outil, et évidemment la victime de cette domestication. Le processus était d'autant plus mystificateur qu'il semblait plus ou moins marginal, précisément parce qu'il se déroulait dans la sphère privée, loin des grands jeux et enjeux politiques. Nous n'allons pas reprendre ici les travaux éclairants de M. Foucault, mais rappeler cette découverte relativement récente des rapports étroits entre sexualité et politique, autant au chapitre de la domi-

nation ou du pouvoir pervers qu'à celui de la libération politique du privé affectif.

- À vue de femme, ces deux mondes ne peuvent plus feindre d'être étrangers l'un à l'autre, de s'ignorer. Les sensibilités nouvelles au corps, à la qualité de vie, à l'unité de l'existence, à la correspondance du dehors et du dedans, aux irréductibilités non mesurables de l'individu, à la valeur inestimable de la subjectivité, ces sensibilités ont traversé les frontières des itinéraires privés pour déborder sur les institutions et sur les débats de société. Un autre humanisme est en train de naître, délivré des anciens et nouveaux dieux. Il émerge à peine dans la pratique sociale, et quelque peu en politique. Mais sa force souterraine longtemps retenue risque d'avoir encore plus d'impact, de par ses immenses réserves. Le courant féminin en est la pointe la plus évidente et la plus bouleversante qui vient tout juste de faire une première trouée.

Livrée à elle-même, la révolution affective peut devenir une force centripète, implosive, inhibitrice, et paradoxalement, une force centrifuge vers un imaginaire narcissique, décroché. Nous avons assez analysé ces dangers pour ne pas y revenir ici. Ce que nous venons plutôt de souligner, c'est le potentiel de changement politique que porte le tandem affectivité-subjectivité dans le tournant historique actuel, bien au-delà de certaines théories à la mode sur le désir-plaisir, théories qui ont davantage servi les traits pathologiques du narcissisme.

Par une étrange ironie de l'histoire, le sentiment se fait politique chez nous. Il devient lieu d'inspiration et d'engagement, de révolte libératrice et de liberté innovatrice. Jadis, on a accusé les citoyens d'ici d'avoir des sentiments et non des idées : reproche qu'on adressait aussi aux femmes. Un Québec au féminin, quoi ! Le fer se retourne contre les accusateurs et le procès lui-même. Le sentiment de soi se révèle tout à coup chargé d'une force explosive, d'une sorte d'irréductibilité politique inassimilable, capable de rebondissements inattendus même au creux des menaces de naufrage historique. C'est ce que nos voisins craignent le plus. Les suites du tournant constitutionnel en témoignent. Nous sommes moins que jamais à distance de nous-mêmes grâce à cette révolution affective. Il en va un peu du Québec francophone comme de la femme nouvelle en instance de libération. Cette

connivence commence tout juste à apparaître. Elle a peut-être des racines historiques que j'ai peine à identifier. C'est une intuition. Mon sentiment, quoi ! Rien ici d'une prophétie. Mais il y a plus qu'un espoir. Nous sommes allés chercher au fond de nous des forces affectives qui ne s'accommoderont pas d'une politique de pure résistance ou de simple survivance, un peu comme ces femmes nouvelles qui sont en train de bousculer bien des choses. Saurons-nous y reconnaître les élans prometteurs ?

2. *La révolte et l'affirmation du sujet humain individuel et collectif* donnent une densité politique et philosophique à la dynamique nouvelle de la subjectivité et de l'affectivité. Je ne vois pas comment on peut dénoncer la réduction des êtres à la condition d'objet, et ne pas y opposer une philosophie, une politique, une pratique sociale du sujet.

Je ne veux pas m'en tenir à cette question de cohérence, de logique. Car il y a encore ici une force historique gigantesque qui est à l'oeuvre dans notre vie contemporaine.

Combien de révolutions, y compris les plus récentes, ont été de vastes transferts de pouvoirs ou d'avoirs sans que les masses humaines et la plupart des individus accèdent à la condition de véritables sujets humains qui peuvent faire leur histoire, leur politique, leur économie, leur société ? Pour la première fois peut-être, nous sommes en face d'une révolution, celle de la femme, où nous sommes confrontés directement et immédiatement en termes de sujets humains.

C'est là le plaidoyer percutant d'une philosophe féministe allemande, Dorothee Sölle ⁴¹. Non pas que la révolution féminine se désintéresse du pouvoir comme tel, et des luttes qui s'y rattachent. Mais elle va beaucoup plus loin, en démystifiant une logique du pouvoir qui, livrée à son exclusive, s'érige en finalité totale, absolue, jusqu'à renvoyer l'être humain à la condition d'objet, d'instrument, de moyen pour d'autres objectifs extra-humains, tels l'argent, la propriété, etc. Un peu partout dans le monde, des individus, des classes, des peuples se lèvent face aux grands systèmes et posent la question la plus radicale : est-ce que nous valons par nous-mêmes, pour nous-mêmes, ou

⁴¹ « Le néo-conservatisme », Concilium, n° 161, 1981, p.113.

bien sommes-nous des rouages anonymes de votre Capital, de votre parti, de vos appareils, de votre État ? Qui sommes-nous dans vos batailles de « blocs », de fric, de canons ?

La révolution féminine du sujet n'est donc pas un phénomène isolé. Elle s'inscrit dans cette immense clameur historique du sujet humain qui veut enfin naître, advenir au monde, comme le disait bellement Rimbaud. Cette révolution est à faire. Mais elle est déjà commencée dans cette nouvelle conscience post-capitaliste, post-marxiste.

Ceux qui ne sont pas inscrits dans des rapports de force - les tiers, les minorités, les majorités sans poids, les exclus - sont les révélateurs de ce changement politique à peine amorcé, justement parce qu'ils ne sont que des sujets humains. Si les droits fondamentaux rattachés directement à cette condition de base restent lettre morte, non seulement les droits des autres sont disqualifiés, mais aussi le droit lui-même comme référence éthique et politique première de notre civilisation.

À ce chapitre, on ne saurait séparer les termes « individuels » et « collectifs » du sujet humain. Les membres des classes dites supérieures étant déjà insérés dans des réseaux structurels de pouvoir, d'avoir et de savoir n'ont que leur individualité à affirmer et leurs droits individuels à défendre. Ce qui n'est pas le cas des tiers ou des exclus qui n'ont pas plus de liberté et d'influence que n'en ont leur milieu et leurs groupes d'appartenance. Ils sont aussi anonymes collectivement qu'individuellement.

Plusieurs objectifs de luttes féminines révèlent ces dessous politiques souvent ignorés. La récupération de son propre nom, chez la femme, n'est pas une conquête superficielle et marginale. Elle a une densité philosophique et une portée politique dans cette révolte et cette affirmation historiques du sujet humain. Ce n'est là qu'un exemple, entre plusieurs, de la pertinence de tels combats. Il en va de même des objectifs d'égalité qu'une nouvelle droite remet en cause au nom de valeurs comme la compétence, le talent, la liberté, le progrès, pour occulter sa position de privilège dans le statu quo qu'elle veut maintenir.

Cela me fait penser à cette logique perverse qui accuse de racisme le « noir » qui comme tel veut les mêmes conditions d'égalité que les blancs ont déjà. Accusation qui permet d'occulter la position de domination et de privilège qu'amène la situation d'inégalité dans le champ réel des rapports sociaux et de l'organisation sociale, économique et politique. Quand on a sa peau à défendre, peut-on être autre chose que radical ? Cela n'a rien à voir avec le fanatisme. La tolérance ne doit pas légitimer l'intolérable.

Les individus et les groupes qui occupent les créneaux du système social n'ont pas à s'affirmer à partir d'eux-mêmes ; il leur suffit d'utiliser les statuts qu'ils ont déjà. Tout le poids des appareils va dans leur sens et à leur profit. Ils peuvent même s'y retrancher et agir anonymement et efficacement selon leurs intérêts. Les groupes marginalisés, au contraire, doivent avancer visière levée, à leur corps défendant, en ne mettant dans la balance que le poids de leur humanité ⁴².

The high visibility est ici inévitable. N'y avait-il pas un drame politique derrière le modèle de la femme effacée ? Comme l'a bien montré Madeleine Ouellette-Michalska dans *L'échappée des discours de l'œil*.

Il y a quelque chose d'ironique dans la réaction du mâle de plus en plus indéfini dans son identité, et en même temps scandalisé par la femme qui se définit comme sujet humain égal et différent, irréductible aussi de la condition commune à instaurer. L'homme-objet s'est fait lui-même comme tel, d'où sa difficulté de découvrir qu'il a à faire sa propre révolution de sujet humain. Celle-ci appelle un rapport de sujet à sujet, qui marque clairement que nous ne devons pas seulement accepter les changements de l'autre, mais que nous devons nous transformer nous-mêmes aussi radicalement.

Je m'en vais prendre un autre exemple pour illustrer cette philosophie encore par son contraire. Dans mon université, qui est le sujet ?

⁴² C. Bonenfant s'en prend, avec raison, à une certaine attitude piégée du type « quand on veut, on peut ». Attitude qui correspond à celle des groupes dominants qui blâment les dominés de leur oppression. « Les esclaves noirs des plantations n'avaient qu'à vouloir pour briser leurs chaînes, les Juifs qu'à refuser de se rendre à la chambre à gaz ! »

L'administration ? Le syndicat ? Le corps professoral ? Le ministère de l'Éducation ? La charte ? La convention collective ? Les étudiants ? N'est-ce pas le problème de la plupart des institutions ? D'où la difficulté de définir leur mission propre, d'en arriver à des politiques vérifiables, et surtout d'identifier la communauté humaine sous-jacente. Cette question du sujet n'est donc pas une préoccupation de métaphysique abstruse. Elle est au coeur des crises d'identité, d'appartenance, de responsabilité et de décision, au coeur du drame bureaucratique qui réduit les champs humains à de purs appareils, à des objets, quoi ! Une administration des choses plus qu'une politique d'humains en solidarité minimale. La lutte féminine injecte des préoccupations qui débordent l'égalité formelle de statut. C'est une tout autre politique qu'elle appelle.

3. *Nouveaux types d'action politique.* Encore ici, les mouvements sociaux de femmes prennent les devants dans des pratiques sociales autres, qui commandent des changements structurels importants.

Disons d'abord que l'objectif politique égalité-différence qui s'exprime diversement dans plusieurs mouvements de libération de par le monde, trouve dans l'action féminine une clarification dont on avait besoin. Essayons d'expliquer notre point de vue.

Nous avons déjà fait écho à un procès récent intenté aux féministes ; on leur reprochait d'éviter la véritable lutte d'égalité en s'isolant collectivement des autres mouvements sociaux, en poursuivant des entreprises et des objectifs parallèles. « L'égalité, ça suppose qu'on mène les mêmes combats, que l'on consente les mêmes efforts pour atteindre les mêmes succès. »

Ce propos est piégé de bien des façons. Certes, comme nous l'avons déjà noté, les mâles affirment souvent la « différence » féminine pour mieux noyer la visée d'égalité. Cette fois, d'autres mâles utilisent la stratégie inverse pour mieux séparer ce tandem politique explosif. Car un certain type d'égalité formelle, universelle et abstraite permet aux dominants d'assimiler les dominés, et surtout d'enlever tout poids politique à l'identité, à la différence de ceux-ci. Nous en savons quelque chose au Québec. Ce que le Canada anglais, pour ne pas dire le continent américain, rejette, c'est le poids politique vérita-

ble de la « différence ». Voilà une autre connivence entre la situation des femmes et celle du Québec... et celle de tant d'autres groupes colonisés.

Il y a donc une sorte d'inédit politique dans cet appariement de l'égalité et de la différence. La séparation de ces deux objectifs, au contraire, permet la dissociation de la politique (égalité) et de la culture (différence). D'où une fausse politique d'égalité sans visages, sans contenus, sans identités historiques et culturelles, bref sans finalités qualifiées. Tout ce qu'il faut pour occulter le pouvoir régnant, et marginaliser l'impact politique des communautés et surtout des groupes minorisés. Il ne reste que des individus dits égaux, mais dirigés par un pouvoir de plus en plus concentré qui n'est l'objet d'aucun contrôle collectif efficace. À ce chapitre, les pays libéraux ressemblent aux pays communistes. Toute différence est renvoyée au folklore, y compris la différence féminine comme agrément de la vie domestiquée.

Quand la différence se fait politique, elle y amène un contenu, une originalité, des finalités, des motivations. S'y refuser, c'est se priver de la sève vivante de la lutte pour l'égalité. Les identités sont des ferments d'engagement que ne peuvent remplacer les idéologies dites transculturelles, internationales, universelles. L'histoire passée et récente en témoigne. La différence féminine, par exemple, porte une autre politique, je devrais dire d'autres possibles politiques, d'autres styles de société, de rapports sociaux, de pouvoir. Cela vaut aussi pour les francophones d'ici, encore faut-il qu'ils croient plus en eux-mêmes.

Bien sûr, les visées proprement égalitaires sont indissociables des différences. Que 70% des travailleurs au salaire minimum soient des femmes, c'est un indice, parmi mille, de profondes inégalités structurelles qui commandent une lutte collective, *féminine*, systématique contre ces discriminations systémiques. « Les femmes sont pauvres. Pauvres jeunes, quand elles occupent des emplois moins rémunérés ; pauvres, quand elles sont délaissées par leur mari avec charge de jeunes enfants ; pauvres, quand leur conjoint est seul propriétaire des biens de la famille ; pauvres âgées, quand elles sont veuves, seules, la plupart du temps sans rente ou pension. » (Pauline Maurois). Alors, comment reprocher aux femmes de se regrouper sur leur propre ter-

rain, sur la base de leur condition collective ? Autant disqualifier tous les groupes et leurs identités particulières, et leurs besoins spécifiques, et leurs aspirations propres. Depuis le temps que les femmes se taisent collectivement, nous sommes mal venus de croire en avoir déjà trop entendu !

Un autre aspect politique intéressant et secouant dans le mouvement féministe, c'est celui de poser clairement le problème jusqu'ici diffus et brouillé des majorités minorisées. Le jeu politique des dominants, c'est de traiter les majorités comme des minorités. Voilà un autre rapprochement entre la situation des femmes et celle des Québécois francophones. En haut lieu, on prend bien garde d'ouvrir des chemins, des espaces, où une « majorité » peut se comporter comme telle politiquement. Ainsi, la communauté francophone connaît un rétrécissement progressif de son propre pouvoir politique, précisément là où il y a une majorité francophone susceptible d'avoir un poids important dans l'ensemble canadien. On réagit de la même façon face à la concentration syndicale, et aussi face au pouvoir collectif éventuel des femmes. Quelle menace pour un pouvoir qui veut régner en divisant, dans un jeu pseudo-démocratique de plus en plus réduit au vote épisodique téléguidé par des conditionnements de plus en plus raffinés, et soumis à des machines de partis contrôlées par des oligarchies ou des clubs sélects !

Les femmes ramènent la politique à la base. Elles la déterminent à partir des conditions de vie concrètes, à partir de la cité quotidienne réelle. « Les hommes, disait T.S. Eliot, ne supportent qu'une partie souvent bien infime de leur réalité. » Or, les mouvements de femmes injectent dans les circuits politiques des éléments de réalité qui nous obligent à voir tout le pays réel. Est-il un seul champ d'expérience individuelle et collective ignoré ou non touché par le défi féminin ? Nous voudrions bien continuer d'isoler les problèmes, les prendre un à un, et oublier ceux que nous ne pouvons pas résoudre. La démarche des femmes va nous forcer à entrer enfin en « politique », c'est-à-dire en cité, en pays réel, là où on ne peut fragmenter la vie et, partant, la société.

Dans les sociétés nord-américaines, on n'a pas réussi encore à débattre vraiment des projets de société ; d'où le caractère superficiel,

électorale de l'activité politique. L'impuissance actuelle des gouvernements, dans la crise économique, n'est qu'une des conséquences de ce style politique de plus en plus centré sur l'image des chefs, sur le débat-spectacle à la télévision, sur des disputes autour du « chef », des appareils de parti ou de gouvernement. Il n'y entre et n'y sort pas grand-chose. Les femmes vont bientôt forcer des décisions majeures, si elles s'unissent politiquement pour atteindre des objectifs qui touchent tout le système social.

Je voudrais maintenant m'attarder à certaines pratiques sociales nouvelles que les femmes commencent à façonner ; pratiques qui expriment concrètement cette « autre politique » à l'horizon.

• *Les rapports du général et du spécifique sont vécus et assumés d'une façon plus juste par les femmes que par les hommes.* J'ai déjà noté comment les luttes féminines rejoignent l'ensemble politique à travers des objectifs concrets, spécifiques ; tels les congés de maternité par rapport à l'organisation et à la division du travail dans la société ; telle la lutte contre le viol, le harcèlement sexuel, la pornographie en regard d'un style de société qui multiplie pareilles violences. Il y a là-dessous de nouvelles pratiques sociales qui renouent le quotidien et le politique, la vie et les structures, les comportements réels et l'éthique renouvelée, les styles de vie et les objectifs de société.

Les femmes ont ici des habiletés méconnues. M. F. Fasteau, dans *Le robot-mâle*, le prouve par la négative :

« Les femmes qui ont des dons d'organisation, l'esprit de suite et le sens des détails, sont censées n'avoir que ces dons-là. On leur attribue un esprit sévère, tâillon, borné. Un homme qui aurait les mêmes capacités ferait, lui, un excellent candidat au poste de directeur de l'entreprise. À l'inverse, le manque d'attention aux détails - indice chez l'homme d'une grande créativité - devient chez une femme un signe d'inconstance et de manque de concentration. Un homme capable de résoudre un problème en tranchant dans le vif a l'esprit acéré comme un scalpel. La même qualité chez une femme en fait une petite arriviste. » (p. 71)

Nous venons à peine de découvrir dans les expériences récentes les aptitudes des femmes à l'organisation efficace, suivie, en ses détails comme en sa marche générale. Cette capacité a été souvent masquée par le fait que les hommes s'approprient leur travail : « Le succès d'une femme est mis au crédit de son patron (Jeanne fait du bon boulot pour Charles). » Combien de femmes ont été coiffées au poteau par des hommes médiocres dans des mouvements sociaux ou politiques où elles avaient fait tout le travail avec une rare pertinence et une efficacité exceptionnelle ? Combien d'administrateurs gèrent des tâches qu'ils ne connaissent pas ou ne maîtrisent pas ? Tout le contraire d'un nouveau leadership féminin très soucieux des pratiques de son champ d'expérience et de responsabilité ; leadership plus attentif à la fois aux personnes et à l'institution comme telle ; leadership plus enraciné dans le présent, dans la mémoire du cheminement suivi et dans l'anticipation de ce qui vient.

Contrairement aux stéréotypes bien connus, le travail d'équipe est plus rare chez les hommes que chez les femmes.

Nous avons tenté de le prouver dans cet ouvrage. La prochaine pratique que nous allons décrire ajoutera à nos arguments.

- *Synergie de l'affectivité, de la rationalité et de l'efficacité.* La pratique sociale ne saura plus dissocier ces trois pôles. Sans profondeur affective, humaine et sociale, le travail commun devient non seulement inefficace, mais aussi non pertinent. On fuit alors la « comitite » pour se replier sur sa tâche individuelle ou sur sa vie privée.

Voyez ce qui se passe dans bien des cas : les hommes disqualifient souvent l'expérience humaine comme telle dans leurs groupes de tâche. Ils se méfient des sentiments. Comment peuvent-ils se plaindre de leurs institutions froides ? Font-ils face à des femmes très professionnelles et efficaces, ils ont tôt fait de les déféminiser : « au plan professionnel, elle est compétente, mais je parie que personne ne l'a draguée depuis au moins dix ans ».

Parfois, l'autodéfense masculine emprunte le chemin inverse. « Rappeler à une femme à quel sexe elle appartient est l'ultime et dé-

seespérée contre-offensive d'un homme qui perd la face dans une discussion. »

Au bout de ce jeu masculin, ni le rationnel ni l'affectif n'ont leur compte. On généralise, quand il faut spécifier ; on spécifie, quand il faut généraliser.

Y a-t-il là-dessous une peur aveugle de la femme ? Ou encore une démystification de la dichotomie sexuelle traditionnelle où l'on ne pensait pas qu'une personne puisse être « en même temps froidement objective et tendrement affectueuse ». Ce vieux stéréotype retentit sur la pratique sociale des mâles qui évitent « toute discussion ouverte sur les idées ou sur les problèmes qui provoqueraient chez les participants de fortes émotions, même si en théorie ils admettent l'importance des relations humaines, des rapports interpersonnels et des personnes ». « L'idéal masculin traditionnel empêche les hommes d'accepter sentiments et conflits de cet ordre, d'y voir une part intégrante de leur travail. » La femme qui intervient en ce sens dans un groupe de travail est tout de suite soupçonnée de vouloir dominer sous « mode maternel ».

Mais les choses évoluent, grâce aux nouvelles sensibilités à la qualité de vie et d'environnement, à la qualité du milieu humain. Les pratiques masculines institutionnelles n'arrivent pas à conjuguer le chaleureux et l'efficace ; ce que la dynamique féminine récente a développé là où elle a pu exercer un certain leadership.

- *Du linéaire au multidimensionnel.* L'hyperspécialisation des tâches, des fonctions, des identités, des institutions déçoit de plus en plus. Ce phénomène se prolonge dans des modèles mécaniques qui font de tout champ d'expérience non pas un milieu organique, mais un simple appareillage structurel et technique. Souvent, une seule rationalité domine, qu'elle soit professionnelle, administrative ou syndicale, qu'elle soit économique, politique ou culturelle. On n'y a qu'une référence, qu'une pratique. Or la vie n'est jamais linéaire, comme nous le rappelle E. Morin dans son ouvrage *La Méthode*. On peut apparier des rouages complexes et rester dans une logique univoque. C'est justement cette complexité mécanique qui fait écran aux richesses de la vie ; de même, la multiplicité des expériences sert ici de substitut à

l'absence d'une expérience humaine qui intègre vitalement ses diverses composantes.

La femme-orchestre dont j'ai déjà parlé dans un chapitre précédent sait mieux que nous tramer les fils de la vie. Est-ce une conséquence de sa condition biologique ? Il y a beaucoup plus. Dans combien de projets collectifs, j'ai vu des femmes magnifiquement équipées pour amener les individus et le groupe à exprimer, à comprendre, à partager et à transformer un vécu original. On trouve là toutes les composantes de base d'une véritable pratique sociale accordée à une nouvelle culture qui cherche à développer inséparablement le savoir-faire, le savoir-vivre ensemble, et le savoir-être avec soi. Une certaine idéologie de la « division du travail » reste en deçà de cette dynamique sociale polymorphe et intégrée dans l'être lui-même comme dans l'expérience collective.

- *La pratique de libération la plus décisive.* Ce qui me frappe d'abord dans la démarche de libération féminine, c'est son mouvement du dedans. Non pas seulement dans le sens d'une intériorité réappropriée et relancée, mais aussi dans le sens d'un quotidien concret qui se fait politique. Mouvement dynamique et intégré du matériel et du spirituel. Mouvement ascendant d'une chair brûlante et aimée à un esprit plus libre et plus créateur. Mouvement vital qui va de la nature à la culture. Mouvement réaliste qui établit une réciprocité dynamique entre le pain de l'égalité et le sens de la différence.

Nos libertés masculines sont abstraites, descendantes, sans doute parce que nous les avons déduites de nos codes et de nos systèmes. D'où l'élitisme impénitent de nos politiques.

Voici une autre pratique sociale en accointance avec la libération des classes populaires qui ne peuvent se payer une liberté, une culture, une politique décrochées de la vie, des besoins fondamentaux, des solidarités de base.

La pratique féminine de libération porte des dramatiques chaudes d'humanité. Elle ne se paie pas de mots quand elle aborde ses « enjeux », le plus souvent liés à des situations où la femme « risque sa peau », et engage toute sa vie, y compris dans les décisions face à

l'avortement. Un certain moralisme masculin tout en code, ennobli d'idéalisme, méprise cette recherche éthique de la solution la plus humaine, bien située dans l'ensemble de l'existence, du projet de vie, de la personne et de son réseau de relations. Les codes masculins n'arrivent pas à accueillir, à intégrer des facteurs de réalité, particulièrement ceux qui sont d'ordre affectif. Pensons à nos simplifications abusives devant la réalité de l'homosexualité, et à l'absence d'empathie face aux mutations historiques et culturelles d'orientations, d'identités sexuelles en train de se redéfinir dans cette période transitoire. En brandissant immédiatement un jugement moral rédhibitoire, on s'aliène d'une appréhension plus juste, plus honnête, plus profonde du gigantesque tournant historique actuel.

Il y a dans la pratique féminine de libération un sens du tragique apprivoisé, humanisé qui n'a rien de ces héros masculins jouant la mort sur une absence de sens à leur vie, comme le dit Annie Lerclerc. Et en matière d'éthique, j'ai la conviction que les morales toutes définies par les mâles jusqu'ici ont toujours été des morales « manquées », précisément à cause de l'absence d'approches féminines. Il s'agit là d'un *do mai ne où* la complexité de la vie, et surtout de la condition humaine, appelle un sens plus empathique du contexte d'existence, du cœur et de ses raisons, de la situation toujours « relative » et de ses impondérables. Il manque à nos morales masculines à la fois l'instinct et la finesse, l'empathie et l'équité. Et aussi une capacité de saisir l'entière de la vie, de l'expérience, de la personne totale. Sans compter une méfiance du sentiment, de la subjectivité, de la dramatique émotive. Qui sait, une autre éthique est peut-être en train de naître de cette pratique de libération. Cette dernière remarque va nous entraîner beaucoup plus loin.

Nous avons vu comment le rapport de domination entre les sexes était le plus subtilement piégé par des valeurs aussi nobles que l'amour ; comment aussi cette dominance avait une profondeur philosophique qu'exprime justement le terme « sujétion », à savoir la disparition de la condition radicale de sujet chez celle qui se définit uniquement en fonction de l'autre, seul sujet véritable, personnel, politique et juridique. Mais il y a plus.

Si l'être humain émerge et émerge de la nature par la brèche de la conscience libre, on comprend l'enjeu crucial d'une libération qui veut se dégager d'un déterminisme biologique dans lequel la femme a été enfermée physiquement, psychologiquement, socialement, culturellement et politiquement. La radicalité de cette libération déclenche une dynamique historique qui peut entraîner toutes les autres, y compris celle des classes les plus prolétarisées. Car il n'est pas de forceps plus redoutables que ce déterminisme qui se légitime dans la nature, dans les structures les plus nécessaires de la vie, particulièrement dans la reproduction de l'espèce. Que des mâles dits civilisés en soient venus un jour à se demander si la femme avait une âme, témoigne de cette exclusion de la culture, de la politique, de l'histoire et, à la limite, de l'humanité comme telle, qu'ils imposaient à l'autre sexe.

Mais à vrai dire, cette humanité masculine n'en était pas une, justement parce qu'elle se définissait en dehors ou à côté, et surtout au-dessus du processus fondamental d'humanisation qui passe par une libération des déterminismes naturels pour accéder progressivement à l'autodétermination de la conscience libre et responsable. À preuve, l'échec de la politique masculine, même dans ses révolutions démocratiques qui n'ont pas abouti à de véritables sujets individuels et collectifs, maîtres de leur vie comme de leur cité. C'est déjà dire l'énorme portée de la libération féminine, non seulement en termes politiques, mais aussi en termes humanistes.

L'humanité dans ce qu'elle a de plus spécifique apparaît clairement, comme jamais dans l'histoire, à travers cette pratique radicale de libération. J'avoue que j'ai mis du temps avant de le comprendre.

Quand, en 1950, j'ai lu *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, je n'ai pas saisi le lien qu'elle faisait entre humanisme, d'une part, et, d'autre part, une libération qui « commence au ventre ». D'une onde féministe à l'autre, je trouvais peu de résonances familières dans ma philosophie lorsque certaines porte-parole de chez nous ou d'ailleurs évoquaient la référence humaniste. Il y a sans doute bien des raisons, un peu beaucoup humiliantes, qu'on trouve, pour la plupart, dans cet ouvrage.

Mais retenons la ligne maîtresse de ce rapprochement : *la femme qui se libère au ventre, invite l'homme à se dégager des systèmes étanches qu'il ne cesse de recréer, et dans lesquels il s'aliène, tout en bloquant l'avènement au monde d'une humanité-sujet.*

Cette orientation libératrice a été admirablement traitée par Andrée Pilon Quiviger dans l'Éden éclaté. Une orientation éminemment politique qui s'inscrit dans des profondeurs historiques, philosophiques et psychologiques que la pensée et la pratique masculines ont peu fréquentées. Ledit réalisme masculin, à la limite, devient mirage devant cette sorte de conversion au réel appelée par la libération féminine. « Suis-je jamais sortie de mon ventre, et toi de ton image ? »

Religion-ventre, État-mère, société-spectacle, politique-jeu, personnalité narcissique, autant de versions du rêve infantile qui alterne du ventre à l'image. Tout cela est loin de l'humanisme majuscule des anthropologies masculines qui connaissent, en cette fin du XXe siècle, une telle régression ! J'en tire une leçon majeure : notre libération passe par la leur.

Toujours est-il que je m'intéressais davantage aux enjeux sociaux et politiques du mouvement féministe. Mes résistances se situaient à d'autres profondeurs que je viens de signaler. Là où logeait mon propre humanisme. Je me sentais radicalement disqualifié par une critique qui s'y attaquait. Je soupçonne que bien des mâles réagissent comme moi. Car, il n'est pas facile d'avouer l'échec de nos anthropologies qui ont fondé les diverses civilisations connues, à quelques exceptions près, comme le soutiennent Margaret Mead, et plus près de nous, Madeleine Ouellette-Michalska.

Plus cuisante encore, cette faillite de notre civilisation prestigieuse parvenue aux culs-de-sac d'aujourd'hui ; culs-de-sac qu'il n'est point nécessaire de détailler, tellement ils ont été analysés sous toutes leurs coutures.

Le sujet humain est à naître. Il n'y parviendra jamais, si la femme qui est le lieu anthropologique premier et radical de la brèche de la liberté proprement humaine loupe sa révolution. Révolution qui devrait être aussi la nôtre. Enfin, une humanité-sujet de son histoire, de

son âme et de son corps, de sa politique... et aussi de son désir-espérance avec ses horizons mystérieux sans cesse repoussés, à mesure que nous consentons à risquer des libérations toujours plus larges et plus profondes.

La révolution affective et l'homme d'ici

Postface

Fin du Dieu pervers ?

[Retour à la table des matières](#)

Une hypothèse, ou plutôt, une question brûlante m'habite au sortir de cet itinéraire : dans quelle mesure l'affaîssement des transcendances, des absolus nous amène à briser le solipsisme de ce monde « masculin » qui n'a cessé d'ajouter de l'eau dans son eau tout en expatriant l'autre en dehors de lui... au-dessus... ailleurs ! Pour la première fois peut-être, avec la révolution féminine, ce monde incapable de se distancer de lui-même, fait face à un autre bien concret, bien vivant sur le sol de la finitude terrestre et humaine. Rencontre désormais sans l'alibi des Dieux : Religion, Morale, Loi, Pouvoir ou même Savoir qu'on avait érigés en Absolus entre soi et l'autre. Cette rencontre marque l'émergence possible d'un véritable rapport de sujet à sujet, d'une relation d'être à être, qui renvoie tout le reste à des rôles de médiation, de chemin entre les humains.

L'affirmation féminine nous révèle que cette visée n'est pas possible sans que l'autre se pose d'abord comme autre, mais cette fois dans le « pays réel », et non dans un ciel utopique, idéologique, y compris

celui de la Femme éternelle, imaginaire de la femme réelle... domestiquée et complice de nos mâles aliénations.

J'ai retrouvé ma question brûlante dans cette remarque de Marcelle Brisson à propos d'Héloïse sans Abélard :

« C'est au nom de l'Absolu que nous avons été sans cesse jouées. Assez de vivre pour un autre monde, nous, femmes, voulons faire ce monde-ci autre... Que les femmes puissent être elles-mêmes intensément, au grand jour, et sans le secours d'un désir indéterminé qui, à la façon d'un deus ex machina les propulserait dans la dynamique d'un épanouissement total. Non, nos tâches sont précises, nos luttes parcelaires, nos enjeux limités, mais c'est ainsi que nous prenons possession d'une terre dont nous avons été longtemps dépossédées... C'est en notre nom propre que nous voulons parier. Nous approprier nous-mêmes singulièrement et collectivement. L'imaginaire, oui, le désir aussi, mais à condition que l'un et l'autre nous habitent et nous arment pour faire un monde où nous puissions nous reconnaître. »

Sur mon propre soi, j'avais déjà commencé à démystifier ce que Maurice Bellet appelle le Dieu pervers (Paris, Desclée, 1980) que l'on trouve non seulement dans les grandes religions monothéistes, mais aussi dans les idéologies et les mythes modernes qui se mettent en travers des rapports humains pour contrer l'avènement du « sujet » libre et responsable, des sujets différents et solidaires, autonomes et égaux.

Dans ma propre tradition spirituelle, on n'a cessé de substituer un Dieu pervers à ce rapport d'être à être où l'autre est à la fois de sa propre chair et d'un irréductible qui le fait autre. Dans l'Évangile de Matthieu, chapitre 25, le critère décisif du jugement ultime est de cet ordre ⁴³. Le vis-à-vis humain « autre » reconnu, accueilli comme tel est la condition pour devenir soi-même sujet avec lui. Par cette voie mar-

⁴³ Simone de Beauvoir a noté dans l'enseignement et le comportement de Jésus « l'exigence révolutionnaire d'une égalité foncière entre l'homme et la femme ». Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'a pas été suivi ! Le Dieu caché dont témoigne Jésus est celui qui se veut simple chemin pour l'avènement de cette rencontre entre sujets humains autonomes, libres et solidaires. « Dieu fait le monde un peu comme la mer fait les continents... en se retirant. » (C Claudel)

quée aussi de distances, de tensions, de conflits surgit le face à face possible de deux sujets qui peuvent s'aimer sans s'exproprier ou se perdre dans une fusion indifférenciée.

Cet enjeu est aussi politique. Car toute société peut être jugée à partir de cette base humaine de rapports individuels et collectifs entre véritables sujets. Or, il faut bien l'admettre, bien des révolutions ont été plutôt des transferts d'objets totémisés, qu'il s'agisse du Pouvoir, du Capital, de la mission du Prolétariat, un peu à la façon de la Raison au siècle des Lumières, de l'Ordre social chrétien, du Fatum romain ou de la Moïra grecque, Autant de versions anciennes et nouvelles du Dieu pervers qui fait l'histoire comme un Deus ex machina, sans des sujets humains libres et responsables.

La place de la Grande Autorité est sans cesse réoccupée. Il y a mille et un visages du Père ou de la Mère, dans la foulée du Totem ou du Dieu pervers qui empêchent tes fils et les filles de devenir frères et sœurs. Il arrive même que le Grand Frère utilise l'égalité comme subterfuge pour s'approprier la Grande Autorité. Et que dire de la Science qui nous « objective » avec une certitude que n'avaient pas les mythes !

À bien y penser, la première révolte, et la première pratique ne pouvaient qu'être affective et subjective, là où le Dieu pervers sous toutes ses formes transcendantes a moins de prise. En l'occurrence, il y a là une sorte de nécessité stratégique parce que le Dieu pervers, le Totem masculin s'est déguisé en Science, en Logique irréfutable, en Système rationnel et objectif. Or, la subjectivité échappe à la science qui ne connaît que le mesurable, le manipulable, et ne sait que faire avec ce qui est unique et irréductible.

La révolution féminine ne disqualifie pas les rôles du pouvoir, de la science ; elle dénonce plutôt la Grande Autorité qui s'y cache pour exproprier les sujets humains. Il fallait d'abord faire éclater cette cohérence dans le chaos affectif et subjectif de la vie gratuite, dans la force inclassable de l'autre irréductible qui, cette fois, à travers la révolution féminine, est bien de cette terre.

Nous n'en savons pas encore l'horizon sociétaire par-delà cette « autre politique » dont j'ai tenté de faire écho dans le dernier chapitre. Mais ce serait un réflexe masculin exécrationnel que de n'y voir que le problème, gigantesque certes, de gérer un tel changement historique. Nicole Brossard disait récemment : « C'est toute cette dimension de la pensée, de l'émotion, de la colère, de la tendresse des femmes qui n'est pas encore socialisée... Il y a une subjectivité féminine qui n'a pas encore été énoncée publiquement. »

Certains se demanderont si nous allons vers deux mondes étrangers l'un à l'autre. Madeleine OuelletteMichaïska répond : « Justement on en sort des deux mondes... pour entrer dans un monde où la mixité se fera avant le couvre-feu. » Et Désirée Szucsany d'ajouter : « Pourquoi donc cette peur qui vous habite ? » J'entends l'écho d'une autre parole que des clercs de tous ordres ont étouffée, y compris dans ma propre tradition spirituelle.

Fin du texte